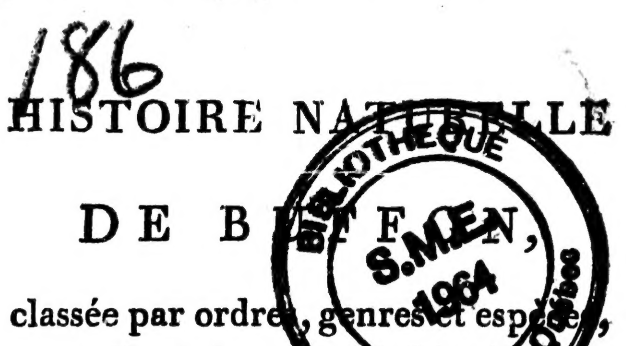
HIS

HISTOIRE NATURELLE
DE BUFFON.

OISEAUX.

TOME VIII.



HISTOIRE NATURELLE

DE BUFFON,

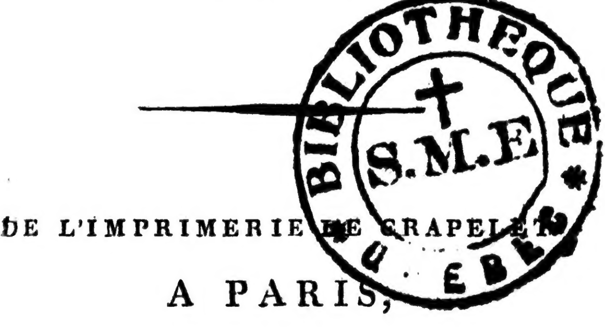
classée par ordres, genres et espèces, d'après le système de Linné;

AVEC LES CARACTÈRES GÉNÉRIQUES et la nomenclature Linnéenne;

Par RENÉ-RICHARD CASTEL, auteur du poëme des *Plantes*.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME XVIII.

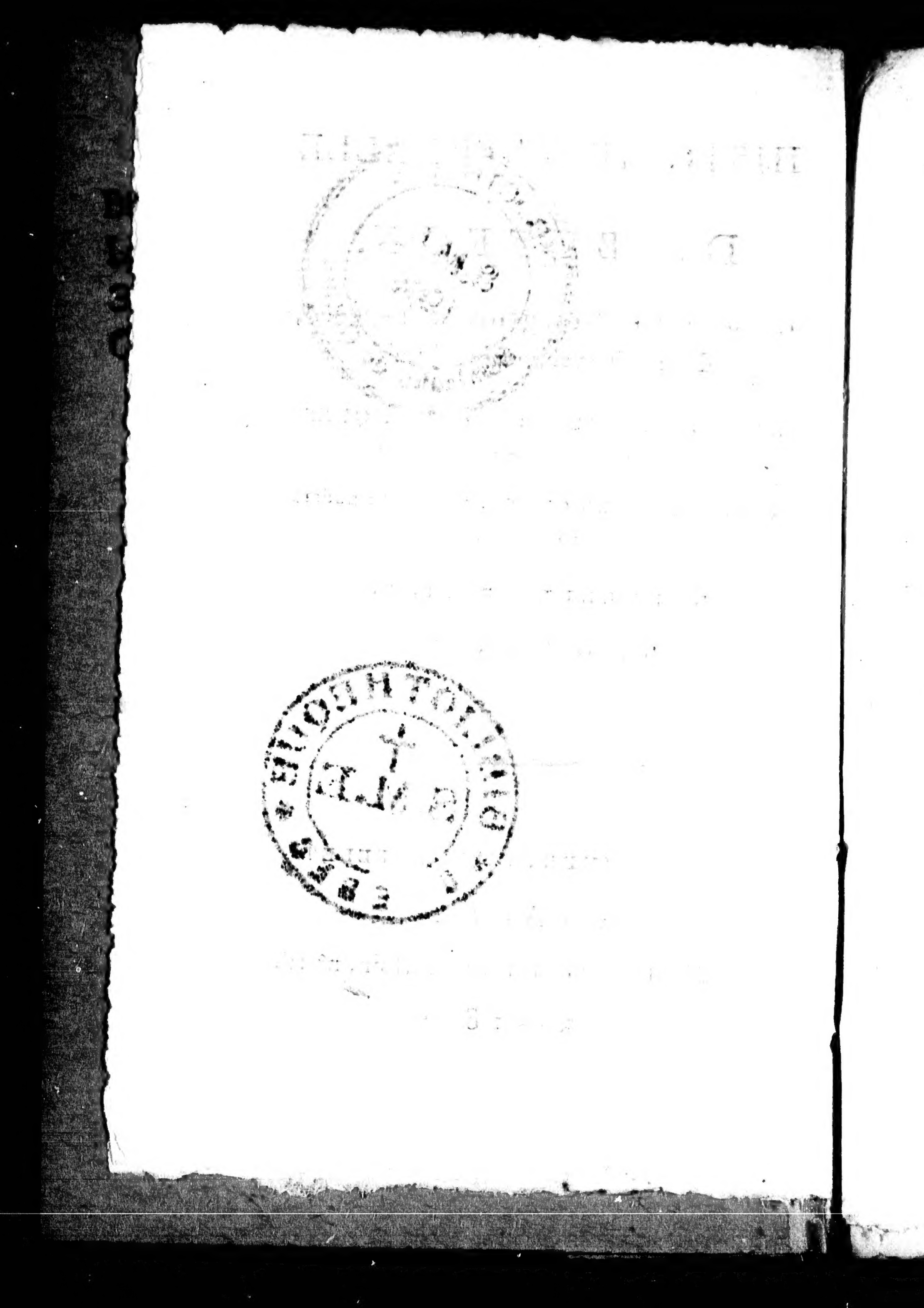


DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, rue du Battoir, n° 16.

AN X — 1802.



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

XLe GENRE.

LE GRÈBE, *COLYMBUS.*

(Bec non dentelé.)

Caractère générique : bec subulé, un peu comprimé sur les côtés.

LE GRÈBE.

Première espèce.

Le grèbe est bien connu par ces beaux manchons d'un blanc argenté qui ont, avec la moelleuse épaisseur du duvet,

le ressort de la plume et le lustre de la soie; son plumage sans apprêt, et en particulier celui de la poitrine, est en effet un beau duvet très-serré, très-ferme, bien peigné, et dont les brins lustrés se couchent et se joignent de manière à ne former qu'une surface glacée, luisante et aussi impénétrable au froid de l'air qu'à l'humidité de l'eau. Ce vêtement à toute épreuve étoit nécessaire au grèbe, qui, dans les plus rigoureux hivers, se tient constamment sur les eaux comme nos plongeons, avec lesquels on l'a souvent confondu sous le nom commun de *colymbus*, qui, par son étimologie, convient également à des oiseaux habiles à plonger et à nager entre deux eaux; mais ce nom n'exprime pas leurs différences, car les espèces de la famille du grèbe diffèrent essentiellement de celle des plongeons, en ce que ceux-ci ont les pieds pleinement palmés, au lieu que les grèbes ont la membrane des pieds divisée et

coupée par lobes à l'entour de chaque doigt, sans compter d'autres différences particulières que nous exposerons dans leurs descriptions comparées.

Par sa conformation, le grèbe ne peut être qu'un habitant des eaux; ses jambes, placées tout-à-fait en arrière, et presque enfoncées dans le ventre, ne laissent paroître que des pieds en forme de rames, dont la position et le mouvement naturel sont de se jeter en dehors, et ne peuvent soutenir à terre le corps de l'oiseau que quand il se tient droit à-plomp. Dans cette position, on conçoit que le battement des ailes ne peut, au lieu de l'élever en l'air, que le renverser en avant; les jambes ne pouvant seconder l'impulsion que le corps reçoit des ailes; ce n'est que par un grand effort qu'il prend son vol à terre; et comme s'il sentoit combien il y est étranger, on a remarqné qu'il cherche à l'éviter, et que, pour n'y

être point poussé, il nage toujours contre le vent, et lorsque, par malheur, la vague le porte sur le rivage, il y reste en se débattant, et faisant, des pieds et des ailes, des efforts presque toujours inutiles, pour s'élever dans l'air, ou retourner à l'eau; on le prend donc souvent à la main, malgré les violens coups de bec dont il se défend; mais son agilité dans l'eau est aussi grande que son impuissance sur terre; il nage, plonge, fend l'onde, et court à sa surface en effleurant les vagues avec une surprenante rapidité; on prétend même que ses mouvemens ne sont jamais plus vifs, plus prompts et plus rapides que lorsqu'il est sous l'eau; il y poursuit les poissons jusqu'à une très-grande profondeur; les pêcheurs le prennent souvent dans leurs filets; il descend plus bas que les macreuses qui ne se prennent que sur les bancs de coquillages découverts aux reflux, tandis que le grèbe se prend à

mer-pleine, souvent à plus de vingt pieds de profondeur.

Les grèbes fréquentent également la mer et les eaux douces, quoique les naturalistes n'ayent guère parlé que de ceux que l'on voit sur les lacs, les étangs, et les anses des rivières. Il y en a plusieurs espèces sur nos mers de Bretagne, de Picardie, et dans la Manche. Le grèbe du lac de Genève qui se trouve aussi sur celui de Zurich et les autres lacs de la Suisse, et quelquefois sur celui de Nantua, et même sur certains étangs de Bourgogne et de Lorraine, est l'espèce la plus connue; il est un peu plus gros que la foulque; sa longueur du bec au croupion est d'un pied cinq pouces, et du bec aux ongles d'un pied neuf à dix pouces; il a tout le dessus du corps d'un brun-foncé, mais lustré, et tout le devant d'un très-beau blanc argenté; comme tous les autres grèbes, il a la tête petite, le bec droit et pointu, aux angles du-

quel est un petit espace en peau nue et rouge qui s'étend jusqu'à l'œil; les ailes sont courtes et peu proportionnées à la grosseur du corps; aussi l'oiseau s'élève-t-il difficilement; mais ayant pris le vent, il ne laisse pas de fournir un bon vol; sa voix est haute et rude; la jambe, ou pour mieux dire le tarse, est élargi et applati latéralement; les écailles dont il est couvert forment à sa partie postérieure une double dentelure; les ongles sont larges et plats; la queue manque absolument à tous les grèbes; ils ont cependant au croupion les tubercules d'où sortent ordinairement les plumes de la queue; mais ces tubercules sont moindres que dans les autres oiseaux, et il n'en sort qu'un bouquet de petites plumes, et non de véritables pennes.

Ces oiseaux sont communément fort gras; non-seulement ils se nourrissent de petits poissons, mais ils mangent de l'algue et d'autres herbes, et ava-

lent du limon ; on trouve aussi assez souvent des plumes blanches dans leur estomac, non qu'ils dévorent des oiseaux, mais apparemment parce qu'ils prennent la plume qui se joue sur l'eau pour un petit poisson. Au reste, il est à croire que les grèbes vomissent, comme le cormoran, les restes de la digestion, du moins trouve-t-on au fond de leur sac des arètes pelotonnées et sans altération.

Les pêcheurs de Picardie vont sur la côte d'Angleterre dénicher les grèbes, qui, en effet, ne nichent pas sur celles de France; ils trouvent ces oiseaux dans des creux de rocher, où apparemment ils volent, faute d'y pouvoir grimper, et d'où il faut que leurs petits se précipitent dans la mer ; mais, sur nos grands étangs, le grèbe construit son nid avec des roseaux et des joncs entrelacés; il est à demi plongé, et comme flottant sur l'eau, qui cependant ne peut l'emporter, car il est affermi

et arrêté contre les roseaux, et non tout-à-fait à flot; on y trouve ordinairement deux œufs, et rarement plus de trois; on voit, dès le mois de juin, les petits grèbes nouveaux-nés nager avec leur mère.

Le genre de ces oiseaux est composé de deux familles, qui diffèrent par la grandeur. Nous conserverons aux grands le nom de *grèbes*, et aux petits celui de *castagneux;* cette division est naturelle, ancienne, et paroît indiquée dans Athénée par les noms de *colymbis* et de *colymbida;* car cet auteur joint constamment à ce dernier l'épithète de *parvus;* cependant, il y a dans la famille des grands grèbes des espèces considérablement plus petites les unes que les autres.

LE PETIT GRÈBE.

Seconde espèce.

CELUI-CI, par exemple, est plus petit que le précédent, et c'est presque

la seule différence qui soit entre eux; mais si cette différence est constante, ils ne sont pas de la même espèce, d'autant que le petit grèbe est connu dans la Manche et habite sur la mer, au lieu que le grand grèbe se trouve plus fréquemment dans les eaux douces.

LE GRÈBE HUPPÉ.

Troisième espèce.

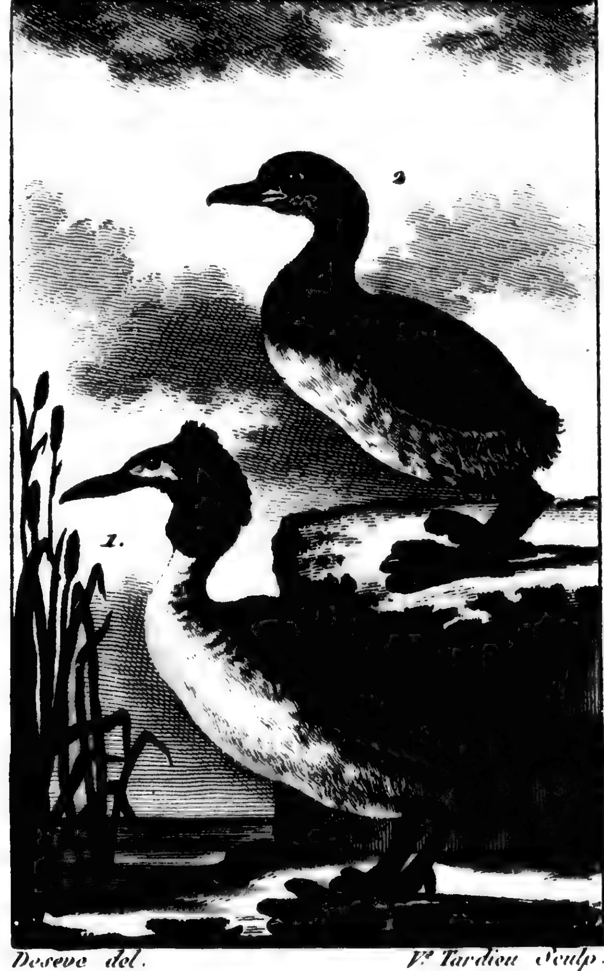
Les plumes du sommet de la tête de ce grèbe s'alongent un peu en arrière, et lui forment une espèce de huppe qu'il hausse ou baisse selon qu'il est tranquille ou agité; il est plus grand que le grèbe commun, ayant au moins deux pieds du bec aux ongles; mais il n'en diffère pas par le plumage; tout le devant de son corps est de même d'un beau blanc argenté, et le dessus d'un brun-noirâtre, avec un peu de blanc dans les ailes, et ces couleurs forment la livrée générale des grèbes.

Il résulte des notices comparées des ornithologistes, que le grèbe huppé se trouve également en mer et sur les lacs, dans la Méditerranée, comme sur nos côtes de l'Océan : son espèce même se trouve dans l'Amérique septentrionale, et nous l'avons reconnu dans l'*acitli* du lac du Mexique de Hernandez.

L'on a observé que les jeunes grèbes de cette espèce, et apparemment il en est de même des autres, n'ont qu'après la mue leur beau blanc satiné ; l'iris de l'œil, qui est toujours fort brillant et rougeâtre, s'enflamme et devient d'un rouge de rubis dans la saison des amours ; on assure que cet oiseau détruit beaucoup de jeunes merlans, de frai d'esturgeon, et qu'il ne mange des chevrettes que faute d'autre nourriture.

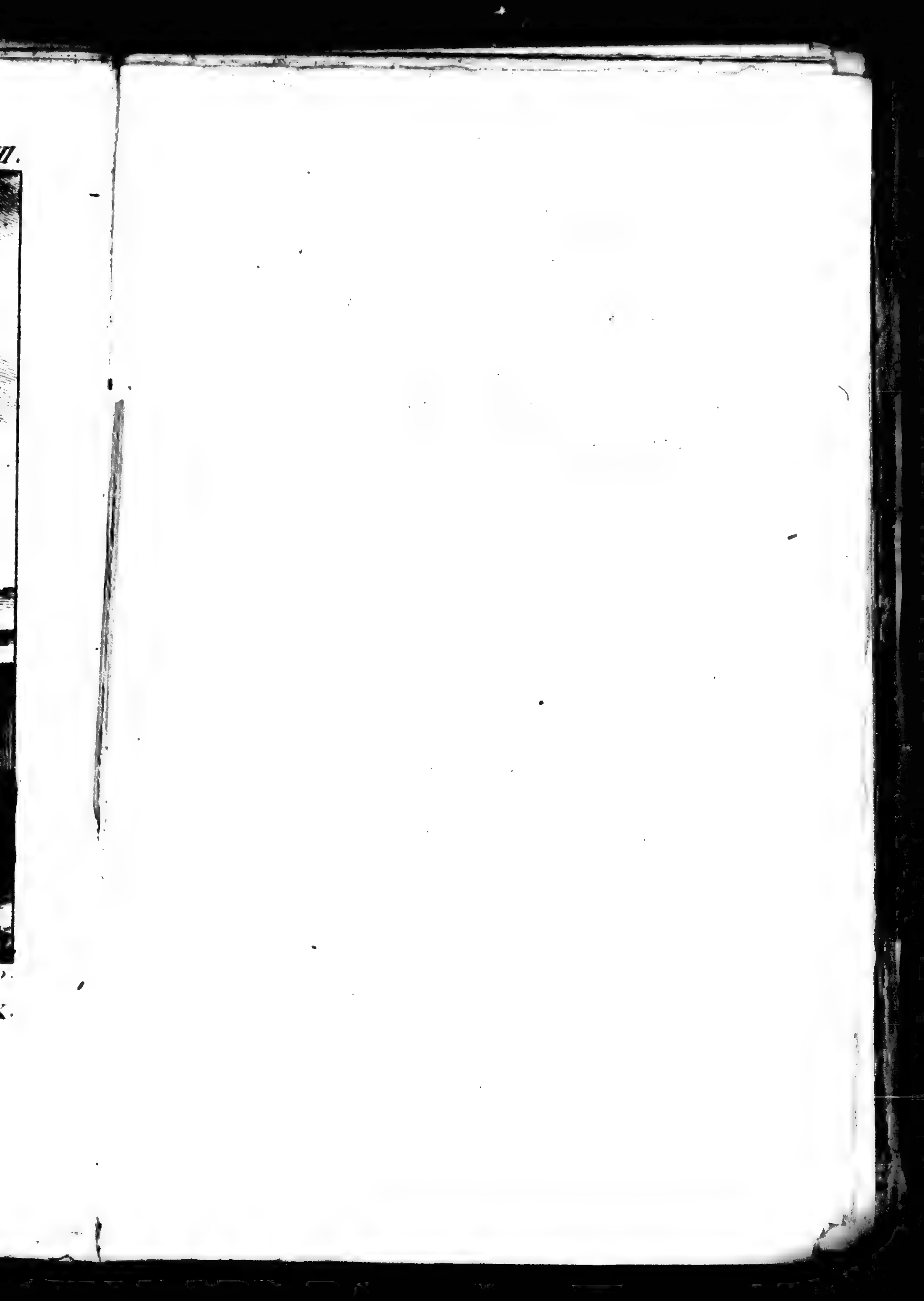
arées des
huppé se
sur les
omme sur
ce même
ptentrio-
dans l'*a*-
ernandez.
es grèbes
ent il en
qu'après
; l'iris de
rillant et
ent d'un
son des
seau dé-
lans, de
mange
re nour-





Deseve del. *Vᵉ Tardieu Sculp.*

1. LE GREBE CORNU. 2. LE CASTAGNEUX.



LE PETIT GRÈBE HUPPÉ.

Quatrième espèce.

Ce grèbe n'est pas plus gros qu'une sarcelle, et il diffère du précédent, non-seulement par la taille, mais encore en ce que les plumes du sommet de la tête, qui forment la huppe, se séparent en deux petites touffes, et que des taches de brun-marron se mêlent au blanc du devant du cou.

LE GRÈBE CORNU.

Cinquième espèce.

Ce grèbe porte une huppe noire, partagée en arrière, et divisée comme en deux cornes; il a de plus une sorte de crinière ou de chevelure enflée, rousse à la racine, noire à la pointe, coupée en rond autour du cou, ce qui lui donne une physionomie tout étrange, et l'a fait regarder comme une es-

pèce de monstre ; il est un peu plus grand que le grèbe commun ; son plumage est le même, à l'exception de la crinière et des flancs qui sont roux.

L'espèce de ce grèbe cornu paroît être fort répandue ; on la connoît en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Pologne, en Hollande, en Angleterre. Comme cet oiseau est d'une figure fort singulière, il a été par-tout remarqué ; Fernandez, qui l'a fort bien décrit au Mexique, ajoute qu'il y est surnommé *lièvre d'eau*, sans en dire la raison.

LE PETIT GRÈBE CORNU.

Sixième espèce.

Il y a la même différence pour la taille entre les deux grèbes cornus, qu'entre les deux grèbes huppés ; le petit grèbe cornu a les deux pinceaux des plumes qui, partant de derrière les yeux, lui forment ses cornes, d'un roux orangé ; c'est aussi la cou-

leur du devant du cou et des flancs; il a le haut du cou et la gorge garnis de plumes renflées, mais non tranchées ni coupées en crinières; ces plumes sont d'un brun teint verdâtre, ainsi que le dessus de la tête, le manteau est brun, et le plastron est d'un blanc-argenté, comme dans les autres grèbes. C'est de celui-ci en particulier que Linnæus dit que le nid est flottant sur l'eau dans les anses; il ajoute que ce grèbe pond quatre ou cinq œufs, et sa femelle est toute grise.

Il est connu dans la plupart des contrées de l'Europe, soit maritimes, soit méditerranées.

LE GRÈBE DUC-LAART.

Septième espèce.

Nous conservons à ce grèbe le nom que lui donnent les habitans de l'île Saint-Thomas, où il a été observé et décrit par le P. Feuillée. Ce qui le dis-

tingue le plus, est une tache noire qui se trouve au milieu du beau blanc du plastron, et la couleur des ailes qui est d'un roux-pâle; sa grosseur, dit le P. Feuillée, est celle d'*une jeune poule;* il observe aussi que la pointe du bec est légèrement courbée, caractère qui se marque également dans l'espèce suivante.

LE GRÈBE DE LA LOUISIANE.

Huitième espèce.

OUTRE le caractère de la pointe du bec légèrement courbée, ce grèbe diffère de la plupart des autres, en ce que son plastron n'est pas pleinement blanc, mais fort chargé aux flancs de brun et de noirâtre, avec le devant du cou de cette dernière teinte; il est aussi moins grand que le grèbe commun.

LE GRÈBE A JOUES GRISES, OU LE JOUGRIS.

Neuvième espèce.

Pour dénommer particulièrement des espèces qui sont en grand nombre, et dont les différences sont souvent peu sensibles, il faut quelquefois se contenter de petits caractères, qu'autrement on ne penseroit pas à relever; telle est la nécessité qui a fait donner à ce grèbe le nom de *jougris*, parce qu'en en effet il a les joues et la mentonnière grises; le devant de son cou est roux, et son manteau d'un brun-noir: il est à-peu-près de la grandeur du grèbe cornu.

LE GRAND GRÈBE.

Dixième espèce.

C'est moins par les dimensions de son corps que par la longueur de son

cou, que ce grèbe est le plus grand des oiseaux de ce genre ; cette longueur du cou fait qu'il a la tête de trois ou quatre pouces plus élevée que celle du grèbe commun, quoiqu'il ne soit ni plus gros, ni plus grand ; il a le manteau brun; le devant du corps d'un roux-brun, couleur qui s'étend sur les flancs, et qui ombrage le blanc du plastron, lequel n'est guère net qu'au milieu de l'estomac : il se trouve à Cayenne.

Par l'énumération que nous venons de faire, on voit que les espèces de la famille du grèbe sont répandues dans les deux continens; elles semblent aussi s'être portées d'un pôle à l'autre. Le *kaarsaak* et l'*esarokitsok* des Groënlandais, sont, à ce qu'il paroît, des grèbes; et du côté du pôle austral, M. de Bougainville a trouvé aux îles Malouines deux oiseaux qui nous paroissent être des grèbes plutôt que des plongeons.

LE CASTAGNEUX.

Première espèce.

Nous avons dit que le castagneux est un grèbe beaucoup moins grand que tous les autres; on peut même ajouter qu'à l'exception du petit pétrel, c'est le plus petit de tous les oiseaux navigateurs; il ressemble aussi au pétrel par le duvet dont il est couvert au lieu de plumes; mais du reste il a le bec, les pieds et tout le corps entièrement conformés comme les grèbes : il porte à-peu-près les mêmes couleurs, mais comme il a du brun châtain ou couleur de marron sur le dos, on lui a donné le nom de *castagneux*. Dans quelques individus, le devant du corps est gris, et non pas d'un blanc lustré; d'autres sont plus noirâtres que bruns sur le dos; et cette variété dans les couleurs a été désignée par Aldrovande. Le castagneux n'a pas, plus que le grèbe,

la faculté de se tenir et de marcher sur la terre ; ses jambes traînantes et jetées en arrière ne peuvent s'y soutenir, et ne lui servent qu'à nager ; il a peine à prendre son vol, mais, une fois élevé, il ne laisse pas d'aller loin : on le voit sur les rivières tout l'hiver, temps auquel il est fort gras ; mais, quoiqu'on l'ait nommé *grèbe de rivière*, on en voit aussi sur la mer, où il mange des chevrettes, des éperlans, de même qu'il se nourrit de petites écrevisses et de menus poissons dans les eaux douces. Nous lui avons trouvé dans l'estomac des grains de sable ; il a ce viscère musculeux et revêtu intérieurement d'une membrane glanduleuse, épaisse et peu adhérente ; les intestins, comme l'observe Belon, sont très-grêles, les deux jambes sont attachées au derrière du corps par une membrane qui déborde quand les jambes s'étendent, et qui est attachée fort près de l'articulation du tarse ; au-dessus du croupion

sont, en place de queue, deux petits pinceaux de duvet, qui sortent chacun d'un tubercule : on remarque encore que les membranes des doigts sont encadrées d'une bordure dentelée de petites écailles symétriquement rangées.

Au reste, nous croyons que le *tropazorola* de Gesner est notre castagneux ; ce naturaliste dit que c'est le premier oiseau qui reparoisse après l'hiver sur les lacs de Suisse.

LE CASTAGNEUX DES PHILIPPINES.

Seconde espèce.

QUOIQUE ce castagneux soit un peu plus grand que celui d'Europe, et qu'il en diffère par deux grands traits de couleur rousse qui lui teignent les joues et les côtés du cou, ainsi que par une teinte de pourpre jetée sur son manteau, ce n'est peut-être que le même oiseau modifié par le climat. Nous

pourrions prononcer plus affirmativement si les limites qui séparent les espèces, ou la chaîne qui les unit, nous étoient mieux connues; mais qui peut avoir suivi la grande filiation de toutes les généalogies dans la nature? il faudroit être né avec elle, et avoir, pour ainsi dire, des observations contemporaines. C'est beaucoup, dans le court espace qu'il nous est permis de saisir, d'observer ses passages, d'indiquer ses nuances et de soupçonner les transformations infinies qu'elle a pu subir ou faire, depuis les temps immenses qu'elle a travaillé ses ouvrages.

LE CASTAGNEUX A BEC CERCLÉ.

Troisième espèce.

Un petit ruban noir qui environne le milieu du bec en forme de cercle, est le caractère par lequel nous avons cru devoir distinguer ce castagneux: il a de plus une tache noire remar-

quable à la base de la mandibule inférieure du bec; son plumage est tout brun; foncé sur la tête et le cou, clair et verdâtre sur la poitrine; on le trouve sur les étangs d'eau douce, dans les parties inhabitées de la Caroline.

LE CASTAGNEUX *de St.-Domingue.*

Quatrième espèce.

On croit que la famille des castagneux ou petits grèbes n'est pas moins répandue que celle des grands : celui-ci, qui se trouve à Saint-Domingue, est encore plus petit que le castagneux d'Europe; sa longueur du bec au croupion n'est guère que de sept pouces et demi; il est noirâtre sur le corps, et gris-blanc argenté, tacheté de brun en dessous.

LES PLONGEONS.

QUOIQUE beaucoup d'oiseaux aquatiques ayent l'habitude de plonger, même jusqu'au fond de l'eau, en poursuivant leur proie, on a donné de préférence le nom de plongeon à une petite famille particulière de ces oiseaux plongeurs, qui diffère des autres en ce qu'ils ont le bec droit et pointu, et les trois doigts antérieurs joints ensemble par une membrane entière, qui jette un rebord le long du doigt intérieur, duquel néanmoins le postérieur est séparé. Les plongeons ont de plus les ongles petits et pointus, la queue très-courte et presque nulle, les pieds très-plats et placés tout-à-fait à l'arrière du corps; enfin la jambe cachée dans l'abdomen, disposition très-propre à l'action de nager, mais très-contraire à celle de marcher : en effet, les plongeons comme les grèbes, sont obli-

gés, sur terre, à se tenir debout dans une situation droite et presque perpendiculaire, sans pouvoir maintenir l'équilibre dans leurs mouvemens, au lieu qu'ils se meuvent dans l'eau d'une manière si preste et si prompte, qu'ils évitent la balle, en plongeant à l'éclair du feu, au même instant que le coup part; aussi les bons chasseurs, pour tirer ces oiseaux, adaptent à leur fusil un morceau de carton, qui, en laissant la mire libre, dérobe l'éclair de l'amorce à l'œil de l'oiseau.

Nous connoissons cinq espèces dans le genre du plongeon, dont deux, l'une assez grande et l'autre plus petite, se trouvent également sur les eaux douces, dans l'intérieur des terres et sur les eaux salées, près des côtes de la mer; les trois autres espèces paroissent attachées uniquement aux côtes maritimes, et spécialement aux mers du nord. Nous allons donner la description de chacune en particulier.

LE GRAND PLONGEON.

Première espèce.

Ce plongeon est presque de la grandeur et de la taille de l'oie. Il est connu sur les lacs de Suisse, et le nom de *studer* qu'on lui donne sur celui de Constance marque, selon Gesner, sa pesanteur à terre et l'impuissance de marcher, malgré l'effort qu'il fait des ailes et des pieds à-la-fois; il ne prend son essor que sur l'eau; mais dans cet élément ses mouvemens sont aussi faciles et aussi légers que vifs et rapides; il plonge à de très-grandes profondeurs, et nage entre deux eaux à cent pas de distance sans reparoître pour respirer; une portion d'air renfermé dans la trachée-artère dilatée, fournit pendant ce temps à la respiration de cet amphibie ailé, qui semble moins appartenir à l'élément de l'air qu'à celui des eaux. Il en est de même des

LE

EON.

a gran-
connu
om de
lui de
er, sa
ce de
it des
prend
ns cet
ssi fa-
ides;
ofon-
cent
pour
ermé
urnit
on de
noins
qu'à
e des



Deseve del. *Racine Sculp.*

1. LE PLONGEON. 2. LE GUILLEMOT.

autre
coure
espac
subsi
si l'o
qu'un
ge, c
geon
plong
l'œil
me,
que p
trer
sonas
amon
piége
avala
lant s
sur le
nid p
joncs
An
les pl
dans

autres plongeons et des grèbes ; ils parcourent librement et en tout sens les espaces dans l'eau ; ils y trouvent leur subsistance, leur abri, leur asyle, car si l'oiseau de proie paroît en l'air, ou qu'un chasseur se montre sur le rivage, ce n'est point au vol que le plongeon confie sa fuite et son salut ; il plonge, et caché sous l'eau se dérobe à l'œil de tous ses ennemis ; mais l'homme, plus puissant encore par l'adresse que par la force, sait lui faire rencontrer des embûches jusqu'au fond de son asyle ; un filet, une ligne dormante amorcée d'un petit poisson, sont les piéges auxquels l'oiseau se prend en avalant sa proie; il meurt ainsi en voulant se nourrir, et dans l'élément même sur lequel il est né : car on trouve son nid posé sur l'eau, au milieu des grands joncs, dont le pied est baigné.

Aristote observe, avec raison, que les plongeons commencent leur nichée dans le premier printemps, et que les

mouettes ne nichent qu'à la fin de cette saison ou au commencement de l'été ; mais c'est improprement que Pline, qui souvent ne fait que copier ce premier naturaliste, le contredit ici, en employant le nom de *mergus*, pour désigner un oiseau d'eau qui niche sur les arbres ; cette habitude, qui appartient au cormoran et à quelques autres oiseaux d'eau, n'est nullement celle du plongeon, puisqu'il niche au bas des joncs.

Quelques observateurs ont écrit que ce grand plongeon étoit fort silencieux ; cependant Gesner lui attribue un cri particulier et fort éclatant, mais apparemment on ne l'entend que rarement.

Au reste, Willulghby semble reconnoître dans cette espèce une variété qui diffère de la première, en ce que l'oiseau a le dos d'une seule couleur uniforme, au lieu que le grand plongeon commun a le manteau ondé de gris blanc sur gris-brun, avec un

même brun nué et pointillé de blanchâtre sur le dessus de la tête et du cou, qui de plus est orné vers le bas d'un demi-collier teint des mêmes couleurs, terminées par le beau blanc de la poitrine et du dessous du corps.

LE PETIT PLONGEON.

Seconde espèce.

Ce petit plongeon ressemble beaucoup au grand par les couleurs, et a de même tout le devant du corps blanc; le dos et le dessus du cou et de la tête, d'un cendré-noirâtre tout parsemé de petites gouttes blanches; mais ses dimensions sont bien moindres; les plus gros ont tout au plus un pied neuf pouces du bout du bec à celui de la queue; deux pieds jusqu'au bout des doigts, et deux pieds d'envergure; tandis que le grand plongeon en a plus de quatre, et deux pieds et demi du bec aux ongles. Du reste, leurs habitudes naturelles sont à-peu-près les mêmes.

On voit en tout temps les plongeons de cette espèce sur nos étangs, qu'ils ne quittent que quand la place les force à se transporter sur les rivières et les ruisseaux d'eau vive; ils partent pendant la nuit, et ne s'éloignent que le moins qu'ils peuvent de leur premier domicile. L'on avoit déjà remarqué, du temps d'Aristote, que l'hiver ne les faisoit pas disparoître; ce philosophe dit aussi que leur ponte est de deux ou trois œufs; mais nos chasseurs assurent qu'elle est de trois ou quatre, et disent que quand on approche du nid, la mère se précipite et se plonge, et que les petits tout nouvellement éclos se jettent à l'eau pour la suivre. Au reste, c'est toujours avec bruit et avec un mouvement très-vif des ailes et de la queue que ces oiseaux nagent et plongent; le mouvement de leurs pieds se dirige en nageant, non d'avant en arrière, mais de côté et se croisant en diagonale. M. Hébert a observé ce

mouvement en tenant captif un de ces plongeons, qui, retenu seulement par un long fil, prenoit toujours cette direction; il paroissoit n'avoir rien perdu de sa liberté naturelle; il étoit sur une rivière, où il trouvoit sa vie en happant de petits poissons.

LE PLONGEON CAT-MARIN.

Troisième espèce.

Ce plongeon, fort semblable à notre petit plongeon d'eau douce, nous a été envoyé des côtes de Picardie, qu'il fréquente sur-tout en hiver, et où les pêcheurs l'appellent *cat-marin* (chat de mer), parce qu'il mange et détruit beaucoup de frai de poisson : souvent ils le prennent dans les filets tendus pour les macreuses, avec lesquelles ce plongeon arrive ordinairement; car on observe qu'il s'éloigne l'été, comme s'il alloit passer cette saison plus au nord; quelques-uns cependant, au rap-

port des matelots, nichent dans les Sorlingues, sur des rochers, où ils ne peuvent arriver qu'en partant de l'eau par un effort de saut, aidé du mouvement des vagues : car sur terre ils sont, comme les autres plongeons, dans l'impuissance de s'élever par le vol; ils ne peuvent même courir que sur les vagues, qu'ils effleurent rapidement dans une attitude droite, et la partie postérieure du corps plongée dans l'eau.

Cet oiseau entre avec la marée dans les embouchures des rivières; les petits merlans, le frai de l'esturgeon et du congre, sont ses mets de préférence; comme il nage presque aussi vite que les autres oiseaux volent, et qu'il plonge aussi bien qu'un poisson, il a tous les avantages possibles pour se saisir de cette proie fugitive.

Les jeunes, moins adroits et moins exercés que les vieux, ne mangent que des chevrettes; cependant les uns et les autres, dans toutes les saisons, sont

extrêmement gras. M. Baillon, qui a très-bien observé ces plongeons sur les côtes de Picardie, et qui nous donne ces détails, ajoute que, dans cette espèce, la femelle diffère du mâle par la taille, étant de deux pouces à-peu-près au-dessous des dimensions de celui-ci, qui sont de deux pieds trois pouces de la pointe du bec au bout des ongles, et de trois pieds deux pouces de vol; le plumage des jeunes, jusqu'à la mue, est d'un noir enfumé sans aucune des taches blanches dont le dos des vieux est parsemé.

Une remarque que l'on a faite, sans l'appliquer spécialement à une espèce particulière de plongeons, c'est que la chair de ces oiseaux devient meilleure lorsqu'ils ont vécu dans la baie de *Long-foyle*, près de Londondery en Irlande, d'une certaine plante dont la tige est tendre et presque aussi douce, dit-on, que celle de la canne à sucre.

L'IMBRIM, OU GRAND PLONGEON *de la mer du Nord.*

Quatrième espèce.

IMBRIM est le nom que porte à l'île Féroë ce grand plongeon, connu aux Orcades sous celui d'*embergoose.* Il est plus gros qu'une oie, ayant près de trois pieds du bec aux ongles, et quatre pieds de vol; il est aussi très-remarquable par un collier échancré en travers du cou, et tracé par petites raies longitudinales, alternativement noires et blanches; le fond de couleur dans lequel tranche cette bande est noir, avec des reflets verts au cou, et violets sur la tête; le manteau est à fond noir, tout parsemé de mouchetures blanches; tout le dessous du corps est d'un beau blanc.

Ce grand plongeon paroît quelquefois en Angleterre dans les hivers rigoureux; mais, en tout autre temps, il ne quitte pas les mers du Nord, et

sa retraite ordinaire est aux Orcades, aux îles Féroë, sur les côtes d'Islande, et vers le Groënland; car il est aisé de le reconnoître dans le *tuglek* des Groënlandais.

Quelques écrivains du Nord, tels que *Hoierus*, médecin de Berghen, ont avancé que ces oiseaux faisoient leurs nids et leurs pontes sous l'eau; ce qui, loin d'être vrai, n'est pas même vraisemblable : et ce qu'on lit à ce sujet dans les Transactions philosophiques, que l'imbrim tient ses œufs sous ses ailes, et les couve ainsi en les portant par-tout avec lui, me paroît également fabuleux. Tout ce qu'on peut inférer de ces contes, c'est que probablement cet oiseau niche sur des écueils ou des côtes désertes, et que, jusqu'à ce jour, aucun observateur n'a vu son nid.

LE LUMME, ou PETIT PLONGEON *de la mer du Nord.*

Cinquième espèce.

Lumme ou *loom* en lapon, veut dire *boiteux;* et ce nom peint la démarche chancelante de cet oiseau lorsqu'il se trouve à terre, où néanmoins il ne s'expose guère, nageant presque toujours, et nichant à la rive même de l'eau sur les côtes désertes; peu de gens ont vu son nid, et les Islandais disent qu'il couve ses œufs sous ses ailes en pleine mer; ce qui n'est guère plus vraisemblable que la couvée de l'imbrim sous l'eau.

Le lumme est moins grand que l'imbrim, et n'est que de la taille du canard; il a le dos noir, parsemé de petits carrés blancs; la gorge noire, ainsi que le devant de la tête, dont le dessus est couvert de plumes grises; le haut du cou est garni de semblables plumes

grises, et paré en devant d'une longue pièce nuée de noir changeant en violet et en vert; un duvet épais, comme celui du cygne, revêt toute la peau, et les Lapons se font des bonnets d'hiver de ces bonnes fourrures.

Il paroît que ces plongeons ne quittent guère la mer du Nord, quoique de temps en temps, au rapport de Klein, ils se montrent sur les côtes de la Baltique, et qu'ils soient bien connus dans toute la Suède; leur principal domicile est sur les côtes de Norwège, d'Islande et de Groënland; ils les fréquentent pendant tout l'été, et y font leurs petits, qu'ils élèvent avec des soins et une sollicitude singulière. Anderson nous fournit à ce sujet des détails qui seroient intéressans s'ils étoient tous exacts; il dit que la ponte n'est que de deux œufs, et qu'aussitôt qu'un petit lumme est assez fort pour quitter le nid, le père et la mère le conduisent à l'eau, l'un volant toujours au-dessus

de lui pour le défendre de l'oiseau de proie, l'autre au-dessous pour le recevoir sur le dos en cas de chûte, et que, si malgré ces secours le petit tombe à terre, ses parens s'y précipitent avec lui, et, plutôt que de l'abandonner, se laissent prendre par les hommes ou manger par les renards, qni ne manquent jamais de guetter ces occasions, et qui, dans ces régions glacées et dépourvues de gibier de terre, dirigent toute leur sagacité et toutes leurs ruses à la chasse des oiseaux. Cet auteur ajoute que, quand une fois les lummes ont gagné la mer avec leurs petits, ils ne reviennent plus à terre; il assure même que les vieux, qui par hasard ont perdu leur famille, ou qui ont passé le temps de nicher, n'y viennent jamais, nageant toujours par troupes de soixante ou de cent. « Si on jette, dit-il, un petit dans la mer devant une de ces troupes, tous les lummes viennent sur-le-champ l'entourer, et chacun s'em-

presse de l'accompagner, au point de se battre entr'eux autour de lui, jusqu'à ce que le plus fort l'emmène; mais, si par hasard la mère du petit survient, toute la querelle cesse sur-le-champ, et on lui cède son enfant. »

A l'approche de l'hiver ces oiseaux s'éloignent et disparoissent jusqu'au retour du printemps. Anderson conjecture que, déclinant entre le sud et l'ouest, ils se retirent vers l'Amérique; et M. Edwards reconnoît en effet que cette espèce est commune aux mers septentrionales de ce continent et de celui de l'Europe; nous pouvons y ajouter celles du continent de l'Asie.

Dans la saison que les lummes passent sur les côtes de Norwège, leurs différens cris servent aux habitans de présage pour le beau temps ou les pluies; c'est apparemment par cette raison qu'ils épargnent la vie de cet oiseau, et qu'ils n'aiment pas même à le trouver pris dans leurs filets.

Linnæus distingue dans cette espèce une variété, et dit, avec Wormius, que le lumme niche à plat sur le rivage, au bord même de l'eau. Au reste, le *lumb* du Spitzberg, de Martens, paroît, suivant l'observation de M. Ray, être différent des lummes de Groënland et d'Islande, puisqu'il a le *bec crochu ;* quoique d'ailleurs son affection pour ses petits, la manière dont il les conduit à la mer en les défendant de l'oiseau de proie, lui donnent beaucoup de rapports avec ces oiseaux par les habitudes naturelles ; et, quant aux *loms* du navigateur Barentz, rien n'empêche qu'on ne les regarde comme les mêmes oiseaux que nos lummes, qui peuvent bien en effet fréquenter la Nouvelle Zemble.

LE GUILLEMOT.

Le guillemot nous présente les traits par lesquels la nature se prépare à ter-

miner la suite nombreuse des formes variées du genre entier des oiseaux. Ses ailes sont si étroites et si courtes, qu'à peine peut-il fournir un vol foible au-dessus de la surface de la mer; et que, pour atteindre à son nid, posé sur les rochers, il ne peut que voleter ou plutôt sauter de pointe en pointe sur la roche, en prenant à chaque fois un instant de repos; et cette habitude ou plutôt cette nécessité lui est commune avec le macareux, le pingouin et autres oiseaux à courtes ailes, dont les espèces, presque bannies des contrées tempérées de l'Europe, se sont réfugiées à la pointe de l'Ecosse et sur les côtes de la Norwège, de l'Islande et des îles de Féroë, dernières terres des habitans de notre nord, où ces oiseaux semblent lutter contre le progrès et l'envahissement des glaces. Il est même impossible qu'ils occupent ces parages en hiver; ils sont à la vérité assez accoutumés aux plus grandes rigueurs

du froid, et se tiennent volontiers sur les glaçons flottans; mais ils ne peuvent trouver leur subsistance que dans une mer ouverte, ét ils sont forcés de la quitter dès qu'elle se glace en entier.

C'est dans cette migration, ou plutôt dans cette dispersion pendant l'hiver, et après avoir quitté leur séjour dans la région de notre nord, qu'ils descendent le long des côtes d'Angleterre, et que même quelques familles y restent et s'établissent sur des écueils et des îlets déserts, et notamment dans une petite île inhabitée faute d'eau, qui est en face de l'île d'Anglesey. Ils y nichent sur les rebords saillans des rochers, au sommet desquels ils se portent tout le plus haut qu'ils peuvent; leurs œufs sont de couleur bleuâtre, et plus ou moins brouillés de maculatures noires; ils sont fort pointus par un bout, et très-gros pour la grandeur de l'oiseau, qui est à-peu-près celle du

morillon; il a le corps court, rond et ramassé; le bec droit, pointu, de trois doigts et noir dans toute sa longueur; la mandibule supérieure présente à sa pointe deux petits prolongemens qui débordent de chaque côté sur l'inférieure. Ce bec est en grande partie couvert d'un duvet ras, du même cendré brun ou noir enfumé qui couvre toute la tête, le cou, le dos et les ailes; tout le devant du corps est d'un blanc de neige; les pieds n'ont que trois doigts et sont placés tout à l'arrière du corps, situation qui rend cet oiseau aussi bon nageur et plongeur qu'il est mauvais marcheur et foible pour le vol; aussi sa seule retraite, lorsqu'il est poursuivi ou qu'il se sent blessé, est-elle sous l'eau et même sous la glace; mais il faut pour cela que le danger soit pressant, car cet oiseau est très-peu défiant, il se laisse approcher et prendre avec une grande facilité, et c'est de cette apparence de stupidité que vient

l'étimologie anglaise de son nom guillemot.

LE PETIT GUILLEMOT,
improprement nommé
COLOMBE DE GROENLAND.

DANS ces contrées glacées où l'aquilon seul règne, où l'haleine du zéphir ne se fait jamais sentir, les doux gémissemens de la tendre colombe ne se font plus entendre; elle fuit toute terre trop froide pour l'amour, et cette prétendue colombe de Groënland n'est qu'un triste oiseau d'eau, qui ne sait que nager et plonger, en criant sans cesse d'un ton sec et redoublé *roteret, tet, tet, tet;* il n'a de rapport avec notre colombe que par sa grosseur qui est à-peu-près la même; c'est un véritable guillemot; plus petit que le précédent, et dont les ailes sont aussi plus courtes à proportion; il a les jambes placées de même dans l'abdomen; la démarche également foible et chance-

lante, seulement le bec est un peu plus court, plus renflé et moins pointu : ses plumes toutes effilées ne semblent être qu'un chevelu soyeux; ses couleurs ne sont que du noir enfumé avec une tache blanche sur chaque aile, et plus ou moins de blanc sur le devant du cou et du corps; et ce dernier caractère varie, au point que certains individus sont tous noirs, et d'autres presque tout blancs; c'est en hiver, dit Willulghby, qu'il s'en trouve d'entièrement blancs, et comme dans le passage d'une de ces livrées à l'autre il doit nécessairement y en avoir de plus ou moins mélangés ou variés de noir et blanc, l'on ne doit faire qu'une seule et même espèce de *la colombe tachetée de Groënland* de M. Edwards et des deux oiseaux représentés dans sa *planche* 91, parce qu'ils n'offrent entr'eux et avec les précédens d'autres différences que celle du plus ou moins de noir ou de blanc dans le plumage. Nous devons donc également réduire à une

seule les trois espèces de *petits guillemots* données par M. Brisson.

Ces oiseaux volent ordinairement par couples et en rasant de près la surface de la mer, comme fait le grand guillemot, avec un battement vif de leurs petites ailes. Ils posent leur nids dans des crevasses de rochers peu élevés, d'où les petits peuvent se jeter à l'eau et éviter de devenir la proie des renards, qui ne cessent de les guetter. Ces oiseaux ne pondent que deux œufs. On en trouve quelques nids sur les côtes du pays de Galles et d'Ecosse, ainsi qu'en Suède, dans la province de Gothland, mais le grand nombre des nichées se fait sur des terres bien plus septentrionales, au Spitzberg et en Groënland où se tient le gros de l'espèce, tant du grand que du petit guillemot.

Nous croyons devoir rapporter à cette dernière espèce le *kaiover* ou *kaior* de Kamtschatka, puisque Karchenni-

nikow lui applique, d'après Steller, la dénomination de *columba Groënlandica Batavorum*. « Il a, dit-il, le bec et les pieds rouges; il construit son nid au haut des rochers dont la mer baigne le pied, et crie ou siffle fort haut, d'où vient que les Cosaques l'ont surnommé *ivoskik*, ou le postillon. »

Espèces connues dans ce genre.

Le petit Guillemot, *colymbus Grille*.
Le Guillemot proprement dit, *colymbus Troile*.
Le petit Plongeon, *colymbus Stellatus*.
Le grand Plongeon, *colymbus Immer*.
Le Lumme, *colymbus Articus*.
L'Imbrim, *colymbus Glacialis*.
Le Grèbe huppé ou cornu, *colymbus Cristatus*.
Le petit Grèbe cornu, *colymbus Auritus*.
Le Castagneux, *colymbus Minor*.
Le Grèbe de la Louisiane, *colymbus Ludovicianus*.
Le Grèbe Duc-laart, *colymbus Thomensis*.
Le Jougris, *colymbus Rubricollis*.

Le petit Grèbe, *colymbus Obscurus.*
Le grand Grèbe, *colymbus Cayennensis.*
Le Grèbe proprement dit, *colymbus Urinator.*
Le Castagneux de Saint-Domingue, *colymbus Dominicus.*
Le Castagneux à bec cerclé, *colymbus Podiceps.*

RELLE

bscurus.

Cayennensis.

colymbus Uri-

ingue, *colym-*

olymbus Po-



Deseve del. Devisse Sculp.

1. LE PHÉNICOPTÈRE ou FLAMMANT.

2. LA SPATULE.

1.

Sculp.

IANT.

XLIe GENRE.

LE PHÉNICOPTÈRE ou FLAMMANT, *PHŒNICOPTERUS.*

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec fléchi en dessus, dentelé; pieds palmés.

LE FLAMMANT, OU LE PHÉNICOPTÈRE.

DANS la langue de ce peuple spirituel et sensible, les Grecs, presque tous les mots peignoient l'objet ou caractérisoient la chose, et présentoient l'image ou la description abrégée de tout être idéal ou réel. Le nom de *phénicoptère,* oiseau à *l'aile de flamme,* est un exemple de ces rapports sentis qui

font la grace et l'énergie du langage de ces Grecs ingénieux, rapports que nous trouvons si rarement dans nos langues modernes, lesquelles ont souvent même défiguré leur mère en la traduisant. Le nom de phénicoptère traduit par nous, ne peignit plus l'oiseau, et bientôt, ne représentant plus rien, perdit ensuite sa vérité dans l'équivoque. Nos plus anciens naturalistes français prononçoient *flambant* ou *flammant* : peu à peu, l'étymologie oubliée permit d'écrire *flamant* ou *flamand*, et d'un oiseau couleur de feu ou de flamme, on fit un oiseau de *Flandre*, on lui supposa même des rapports avec les habitans de cette contrée où il n'a jamais paru. Nous avons donc cru devoir rappeler ici son ancien nom, qu'on auroit dû lui conserver comme le plus riche et si bien approprié, que les Latins crurent devoir l'adopter.

Cette aile couleur de feu n'est pas le seul caractère frappant que porte

cet oiseau; son bec, d'une forme extraordinaire, applati et fortement fléchi en dessus vers son milieu, épais et quarré en dessous, comme une large cuiller; ses jambes d'une excessive hauteur; son cou long et grêle; son corps plus haut monté, quoique plus petit que celui de la cigogne, offrent une figure d'un beau bizarre et d'une forme distinguée parmi les plus grands oiseaux de rivage.

C'est avec raison que Willulghby, parlant de ces grands oiseaux à pieds demi-palmés qui hantent le bord des eaux, sans néanmoins nager ni se plonger, les appelle des espèces isolées, formant un genre à part et peu nombreux; car le flammant en particulier paroît faire la nuance entre la grande tribu des oiseaux de rivage et celle tout aussi grande des oiseaux navigateurs, desquels il se rapproche par les pieds à demi-palmés, et dont la membrane étendue entre les doigts,

et de l'une à l'autre pointe, se retire dans son milieu par une double échancrure; tous les doigts sont très-courts, et l'extérieur fort petit; le corps l'est aussi relativement à la longueur des jambes et du cou. Scaliger le compare à celui du héron, et Gesner à celui de la cigogne, en remarquant, ainsi que Willulghby, la longueur extraordinaire de son cou effilé. Quand le flammant a pris son entier accroissement, dit Catesby, il n'est pas plus pesant qu'un canard sauvage, et cependant il a cinq pieds de hauteur. Ces grandes différences dans la taille, indiquée par ces auteurs, tiennent à l'âge ainsi que les variétés qu'ils ont remarquées dans le plumage; il est en général doux, soyeux et lavé de teintes rouges plus ou moins vives et plus ou moins étendues; les grandes pennes de l'aile sont constamment noires; et ce sont les couvertures grandes et petites, tant intérieures qu'extérieures, qui

portent ce beau rouge de feu, dont les Grecs frappés tirèrent le nom de phénicoptère. Cette couleur s'étend et se nuance par degrés de l'aile au dos et au croupion, sur la poitrine, et enfin sur le cou, dont le plumage au haut et sur la tête n'est plus qu'un duvet ras et velouté; le sommet de la tête dénué de plumes, un coup très-grêle, avec un large bec, donnent à cet oiseau un air tout extraordinaire; son crâne paroît élevé, et sa gorge dilatée en avant pour recevoir la mandibule inférieure du bec qui est très-large dès l'origine; les deux mandibules forment un canal arrondi et droit jusque vers le milieu de leur longueur; après quoi la mandibule supérieure fléchit tout d'un coup par une forte courbure, et de convexe qu'elle étoit, devient une lame plate: l'inférieure se plie à proportion, conservant toujours la forme d'une large gouttière; et la mandibule snpérieure par une autre petite

courbure à sa pointe vient s'appliquer sur l'extrémité de la mandibule inférieure; les bords de toutes deux sont garnis en dedans d'une petite dentelure, noire, aiguë, dont les pointes sont tournées en arrière. Le docteur Grew, qui a décrit très-exactement ce bec, y remarque de plus un filet qui règne en dedans sous la partie supérieure et la partage par le milieu; il est noir depuis sa pointe jusqu'à l'endroit où il fléchit, et de là jusqu'à la racine il est blanc dans l'oiseau mort, mais apparemment sujet à varier dans le vivant, puisque Gesner le dit d'un rouge vif, Aldrovande, brun, Willulghby, bleuâtre, et Seba, jaune. « A une tête ronde et petite, dit du Tertre, est attaché un grand bec long de quatre pouces, moitié rouge et moitié noir, et recourbé en forme de cuiller. » MM. de l'Académie des Sciences qui ont décrit cet oiseau sous le nom de *bécharu*, disent que le bec est d'un rouge-pâle, et qu'il contient

une grosse langue bordée de papilles charnues, tournées en arrière, qui remplit la cavité ou la large cuiller de la mandibule inférieure. Wormius décrit aussi ce bec extraordinaire, et Aldrovande remarque combien la nature s'est jouée dans sa conformation. Ray parle de sa figure étrange; mais aucun d'eux ne l'a examinée assez soigneusement pour décider un point que nous desirerions d'être à portée d'éclaircir; c'est de savoir si dans ce bec singulier, c'est, comme l'ont dit plusieurs naturalistes, la partie supérieure qui est mobile, tandis que l'inférieure est fixe et sans mouvement.

On peut s'étonner, avec raison, de ne point trouver dans Aristote le nom du phénicoptère, quoique nommé dans le même temps par Aristophane, qui le range dans la troupe des oiseaux de marais; mais il étoit rare et peut-être étranger dans la Grèce. Héliodore dit expressément que le phénicoptère est

un oiseau du Nil. L'ancien Scholiaste sur Juvénal, dit aussi qu'il est fréquent en Afrique: cependant il ne paroît pas que ces oiseaux demeurent constamment dans les climats les plus chauds, car on en voit quelques-uns en Italie, et en beaucoup plus grand nombre en Espagne; et il est peu d'années où il n'en arrive pas quelques-uns sur nos côtes de Languedoc et de Provence, particulièrement vers Montpellier et Martigues, et dans les marais, près d'Arles; d'où je m'étonne que Belon, observateur si instruit, dise qu'on n'en voit aucun en France qui n'y ait été apporté d'ailleurs. Cet oiseau auroit-il étendu ses migrations d'abord en Italie, où autrefois il ne se voyoit pas, et ensuite jusque sur nos côtes?

Il est, comme on le voit, habitant des contrées du midi, et se trouve dans l'ancien continent, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'à la pointe la plus australe de l'Afrique;

on en trouve en grand nombre dans les îles du Cap Vert, au rapport de Mandeslo, qui exagère la grosseur de leur corps, en le comparant à celui du cygne. Dampier rencontra quelques nids de ces aiseaux dans celle de Sal; ils sont en quantité dans les provinces occidentales d'Afrique, à Angola, Congo et Bissao, où, par respect superstitieux, les Nègres ne souffrent pas qu'on tue un seul de ces oiseaux; ils les laisse paisiblement s'établir jusqu'au milieu de leurs habitations. On les trouve de même à la baie de Saldana, et dans toutes les terres voisines du Cap de Bonne-Espérance, où ils passent le jour sur la côte, et se retirent la nuit au milieu des grandes herbes qui se trouvent dans quelques endroits des terres adjacentes.

Au reste, le flammant est certainement un oiseau voyageur, mais qui ne fréquente que les climats chauds et tempérés, et ne visite pas ceux du

nord; il est vrai qu'on le voit dans certaines saisons paroître en divers lieux, sans qu'on sache précisément d'où il arrive, mais jamais on ne l'a vu s'avancer dans les terres septentrionales, et s'il en paroît quelques-uns dans nos provinces intérieures de France, seuls et égarés, ils semblent y avoir été jetés par quelque coup de vent. M. Salerne rapporte, comme chose extraordinaire, qu'on en a tué un sur la Loire. C'est dans les climats chauds que ses courses s'exécutent; et il les a portées de l'un à l'autre continent, car il est du petit nombre d'oiseaux communs aux terres méridionales de tous deux.

On en voit au Valparais, à la Conception, à Cuba, où les Espagnols les nomment *flamencos;* il s'en trouve à la côte de Vénézuela près de l'île Blanche et de l'île d'Aves, et sur l'île de la *Roche*, qui n'est qu'un amas d'écueils; ils sont bien connus à Cayenne, où les naturels du pays leur donnent le nom

de *tococo*, on les voit border le rivage de la mer, ou voler en troupes; on les retrouve dans les îles de Bahama. Hans Sloane les place dans le catalogue des oiseaux de la Jamaïque; Dampier les retrouve à Rio de la Hacha; ils sont en très-grand nombre à Saint-Domingue, aux Antilles, et aux îles Caribes, où ils se tiennent dans les petits lacs salés et sur les lagunes. Celui dont Seba donne la figure lui avoit été envoyé de Curaçao; on en trouve également au Pérou, jusqu'au Chili; enfin, il est peu de régions de l'Amérique méridionale, où quelques voyageurs n'ayent rencontré ces oiseaux.

Ces flammans d'Amérique sont partout les mêmes que ceux d'Europe et d'Afrique; l'espèce de ces oiseaux semble être unique et plus isolée qu'aucune autre, puisqu'elle s'est refusée à toute variété.

Ces oiseaux font leurs petits sur les côtes de Cuba et des îles de Bahama,

dans les plages noyées et sur les îles basses, telles que celles d'*Aves*, où Labat trouva nombre de ces oiseaux et leurs nids ; ce sont de petits tas de terre glaise et de fange amassée du marais, relevés d'environ vingt pouces en pyramide au milieu de l'eau, où leur base baigne toujours, et dont le sommet tronqué, creux et lissé, sans aucun lit de plumes ni d'herbes, reçoit immédiatement les œufs que l'oiseau couve en reposant sur ce petit monticule, les jambes pendantes, dit Catesby, comme un homme assis sur un tabouret, et de manière qu'il ne couve ses œufs que du croupion et du bas-ventre. Cette singulière situation est nécessitée par la longueur de ses jambes, qu'il ne pourroit jamais ranger sous lui s'il étoit accroupi. Dampier décrit de même leur manière de nicher dans l'île de Sal. C'est toujours dans les lagunes et les mares salées qu'ils placent leurs nids ; ils ne font que

deux œufs ou trois au plus : ces œufs sont blancs, gros comme ceux de l'oie et un peu plus alongés ; les petits ne commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis presque toute leur grandeur mais ils courent avec une vîtesse singulière peu de jours après leur naissance.

Le plumage est d'abord d'un gris-clair, et cette couleur devient plus foncée à mesure que leurs plumes croissent, mais il leur faut dix ou onze mois pour l'entier accroissement de leur corps, et ce n'est qu'alors qu'ils commencent à prendre leur belle couleur, dont les teintes sont foibles dans la jeunesse, et deviennent plus fortes et plus vives à mesure qu'ils avancent en âge. Suivant Catesby, il se passe deux ans avant qu'ils acquièrent toute leur belle couleur rouge. Le P. du Tertre fait la même remarque ; mais quel que soit le progrès de cette teinte dans leur plumage, l'aile est colorée

première, et le rouge y est toujours plus éclatant que par-tout ailleurs : cette couleur s'étend ensuite de l'aile sur le croupion, puis sur le dos et la poitrine, et jusque sur le cou ; il y a seulement dans quelques individus de légères variétés de nuances qui paroissent suivre les différences du climat ; par exemple, nous avons remarqué le rouge plus ponceau dans le flammant du Sénégal, et plus orangé dans celui de Cayenne : seule différence qui ne suffit pas pour constituer deux espèces, comme l'a fait Barrère.

Leur nourriture dans tout pays, est à-peu-près la même ; ils mangent des coquillages, des œufs de poissons et des insectes aquatiques : ils les cherchent dans la vase, en y plongeant le bec et la partie de la tête ; ils remuent en même temps, et continuellement les pieds de haut en bas, pour porter la proie avec le limon dans leur bec, dont la dentelure sert à la retenir.

C'est, dit Catesby, une petite graine ronde, semblable au millet, qu'ils élèvent ainsi en agitant la vase, qui fait le grand fond de leur nourriture; mais cette prétendue graine n'est vraisemblablement autre chose que des œufs d'insectes, et sur-tout des œufs de mouches et moucherons, aussi multipliés dans les plages noyées de l'Amérique, qu'ils peuvent l'être dans les terres basses du nord, où M. de Maupertuis dit avoir vu des lacs tout couverts de ces œufs d'insectes qui ressembloient à de la graine de mil. Apparemment ces oiseaux trouvent aux îles de l'Amérique cet aliment en abondance; mais sur les côtes d'Europe, on les voit se nourrir de poisson, les dentelures dont leur bec est armé, n'étant pas moins propres que des dents à retenir cette proie glissante.

Ils paroissent comme attachés aux rivages de la mer; si l'on en voit sur des fleuves, comme sur le Rhône, ce

n'est jamais bien loin de leur embouchure ; ils se tiennent plus constamment dans les lagunes, les marais salés, et sur les côtes basses ; et l'on a remarqué, quand on a voulu les nourrir, qu'il falloit leur donner à boire de l'eau salée.

Ces oiseaux sont toujours en troupes, et pour pêcher, ils se forment naturellement en file, ce qui de loin présente une vue singulière, comme de soldats rangés en ligne ; ce goût de s'aligner leur reste même lorsque, placés l'un contre l'autre, ils se reposent sur la plage ; ils établissent des sentinelles, et font alors une espèce de garde, suivant l'instinct commun à tous les oiseaux qui vivent en troupes ; et, quand ils pêchent la tête plongée dans l'eau, un d'eux est en vedette, la tête haute ; et si quelque chose l'alarme, il jette un cri bruyant qui s'entend de très-loin, et qui est assez semblable au son d'une trompette ; dès-lors toute

la troupe se lève et observe dans son mouvement de vol un ordre semblable à celui des grues : cependant lorsqu'on surprend ces oiseaux , l'épouvante les rend immobiles et stupides , et laisse au chasseur tout le temps de les abattre presque jusqu'au dernier. C'est ce que témoigne du Tertre , et c'est aussi ce qui peut concilier les récits contraires des voyageurs , dont les uns représentent les flammans comme des oiseaux défians , et qui ne se laissent guère approcher, tandis que d'autres les disent lourds, étonnés, et se laissant tuer les uns aprés les autres.

Leur chair est un mets recherché ; Catesby la compare pour sa délicatesse à celle de la perdrix ; Dampier dit qu'elle est de fort bon goût, quoique maigre : du Tertre la trouve excellente, malgré un petit goût de marais; et la plupart des voyageurs en parlent de même. M. de Peiresc est presque le seul qui la dise mauvaise ; mais à la

différence que peuvent y mettre les climats, il faut joindre l'épuisement de ces oiseaux qui n'arrivent sur nos côtes que fatigués d'un long vol : les anciens en ont parlé comme d'un gibier exquis. Philostrate le compte entre les délices des festins; Juvénal, reprochant aux Romains leur luxe déprédateur, dit qu'on les voit couvrir leurs tables, et des oiseaux rares de Scythie et du superbe phénicoptere. Apicius donne la manière savante de l'assaisonner, et ce fut cet homme dont la voracité, dit Pline, *engloutissoit les races futures*, qui découvrit à la langue du phénicoptère cette saveur qui la fit rechercher comme le morceau le plus rare. Quelques-uns de nos voyageurs, soit dans le préjugé des anciens, ou d'après leur propre expérience, parlent aussi de l'excellence de ce morceau.

La peau de ces oiseaux, garnie d'un bon duvet, sert aux mêmes usages que celle du cygne. On peut les apprivoiser

assez aisément, soit en les prenant jeunes dans le nid, soit même en les attrapant déjà grands dans les piéges ou de toute autre manière; car, quoiqu'ils soient très-sauvages dans l'état de liberté, une fois captif le flammant paroît soumis, et semble même affectionné; et en effet il est plus farouche que fier, et la même crainte qui le fait fuir le subjugue quand il est pris. Les Indiens en ont d'entièrement privés. M. de Peiresc en avoit vu de très-familiers, puisqu'il donne plusieurs détails sur leur vie domestique. Ils mangent plus de nuit que de jour, dit-il, et trempent dans l'eau le pain qu'on leur donne; ils sont sensibles au froid, et s'approchent du feu jusqu'à se brûler les pieds, et, lorsqu'une de leurs jambes est impotente, ils marchent avec l'autre en s'aidant du bec, et l'appuyant à terre comme un pied ou une béquille; ils dorment peu, et ne reposent que sur une jambe, l'autre retirée

sous le ventre; néanmoins ils sont délicats et assez difficiles à élever dans nos climats; même il paroît qu'avec assez de docilité pour se plier aux habitudes de la captivité, cet état est très-contraire à leur nature, puisqu'ils ne peuvent le supporter long-temps, et qu'ils y languissent plutôt qu'ils ne vivent; car ils ne cherchent pas à se multiplier, et jamais ils n'ont produit en domesticité.

Espèce connue dans ce genre.

Le Phénicoptère, *phœnicopterus Ruber.*

XLIIe GENRE.

LA SPATULE, *PLATALEA*.

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec applati, en forme de spatule.

LA SPATULE.

La spatule est toute blanche; elle est de la grosseur du héron, mais elle a les pieds moins hauts et le cou moins long, et garni de petites plumes courtes; celles du bas de la tête sont longues et étroites, elles forment un panache qui retombe en arrière; la gorge est couverte, et les yeux sont entourés d'une peau nue; les pieds et le nu de la jambe

sont couverts d'une peau noire, dure et écailleuse; une portion de membrane unit les doigts vers leur jonction, et par son prolongement les frange et les borde légèrement jusqu'à l'extrémité; des ondes noires transversales se marquent sur le fond de couleur jaunâtre du bec, dont l'extrémité est d'un jaune quelquefois mêlé de rouge; un bord noir, tracé par une rainure, forme comme un ourlet relevé tout autour de ce bec singulier, et l'on voit en dedans une longue gouttière sous la mandibule supérieure; une petite pointe, recourbée en dessous, termine l'extrémité de cette espèce de palette, qui a vingt-trois lignes dans sa plus grande largeur, et paroît intérieurement sillonnée de petites stries qui rendent sa surface un peu rude, et moins lisse qu'elle ne l'est en dehors; près de la tête la mandibule supérieure est si large et si épaisse, que le front semble y être entièrement

engagé; les deux mandibules, près de leur origine, sont également garnies intérieurement vers les bords de petits tubercules ou mamelons sillonnés, lesquels ou servent à broyer les coquillages que le bec de la spatule est tout propre à recueillir, ou à retenir et arrêter une proie glissante; car il paroît que cet oiseau se nourrit également de poissons, de coquillages, d'insectes aquatiques et de vers.

La spatule habite les bords de la mer, et ne se trouve que rarement dans l'intérieur des terres, si ce n'est sur quelques lacs, et passagèrement aux bords des rivières; elle préfère les côtes marécageuses; on la voit sur celles du Poitou, de la Bretagne, de la Picardie et de la Hollande: quelques endroits sont même renommés par l'affluence des spatules, qui s'y rassemblent avec d'autres espèces aquatiques; tels sont les marais de *Sevenhuis*, près de Leyde.

Ces oiseaux font leur nid à la sommité des grands arbres voisins des côtes de la mer, et le construisent de bûchettes ; ils produisent trois ou quatre petits ; ils font grand bruit sur ces arbres dans le temps des nichées, et y reviennent régulièrement tous les soirs se percher pour dormir.

De quatre spatules décrites par MM. de l'Académie des Sciences, et qui étoient toutes blanches, deux avoient un peu de noir au bout de l'aile ; ce qui ne marque pas une différence de sexe, comme Aldrovande l'a cru, ce caractère s'étant trouvé également dans un mâle et dans une femelle. La langue de la spatule est très-petite, de forme triangulaire, et n'a pas trois lignes en toutes dimensions ; l'œsophage se dilate en descendant, et c'est apparemment dans cet élargissement que s'arrêtent et se digèrent les petites moules et autres coquillages que la spatule avale, et qu'elle rejette

quand la chaleur du ventricule en a fondu la chair ; elle a un gésier doublé d'une membrane calleuse, comme les oiseaux granivores ; mais, au lieu de *cæcum* qui se trouvent dans ces oiseaux à gésier, on ne lui remarque que deux petites éminences très-courtes à l'extrémité de l'ileon ; les intestins ont sept pieds de longueur ; la trachée-artère est semblable à celle de la grue, et fait dans le thorax une double inflexion ; le cœur a un péricarde, quoiqu'Aldrovande dise n'en avoir point trouvé.

Ces oiseaux s'avancent en été jusque dans la Bothnie occidentale et dans la Laponie, où l'on en voit quelques-uns, suivant Linnæus ; en Prusse, où ils ne paroissent également qu'en petit nombre, et où, durant les pluies d'automne, ils passent en venant de Pologne. Rzaczynski dit qu'on en voit, mais rarement, en Volhinie ; il en passe aussi quelques-uns en Silésie dans les mois de septembre et d'octobre ; ils ha-

bitent, comme nous l'avons dit, les côtes occidentales de la France ; on les retrouve sur celles d'Afrique, à Bissao, vers Sierra-Leona ; en Egypte, selon Granger ; au Cap de Bonne-Espérance, où Kolbe dit qu'ils vivent de serpens autant que de poissons, et où on les appelle *slangen-vreeter*, mange-serpens ; M. Commerson a vu des spatules à Madagascar, où les insulaires leur donnent le nom de *fangali-am-bava*, c'est-à-dire *bêche au bec*. Les Nègres, dans quelques cantons, appellent ces oiseaux *vang-van*, et dans d'autres *vourou-doulon*, oiseau du diable, par des rapports superstitieux. L'espèce, quoique peu nombreuse, est donc très-répandue, et semble même avoir fait le tour de l'ancien continent. M. Sonnerat l'a trouvée jusqu'aux îles Philippines ; et, quoiqu'il en distingue deux espèces, le manque de huppe, qui est la principale différence de l'une à l'autre, ne nous paroît pas former un caractère

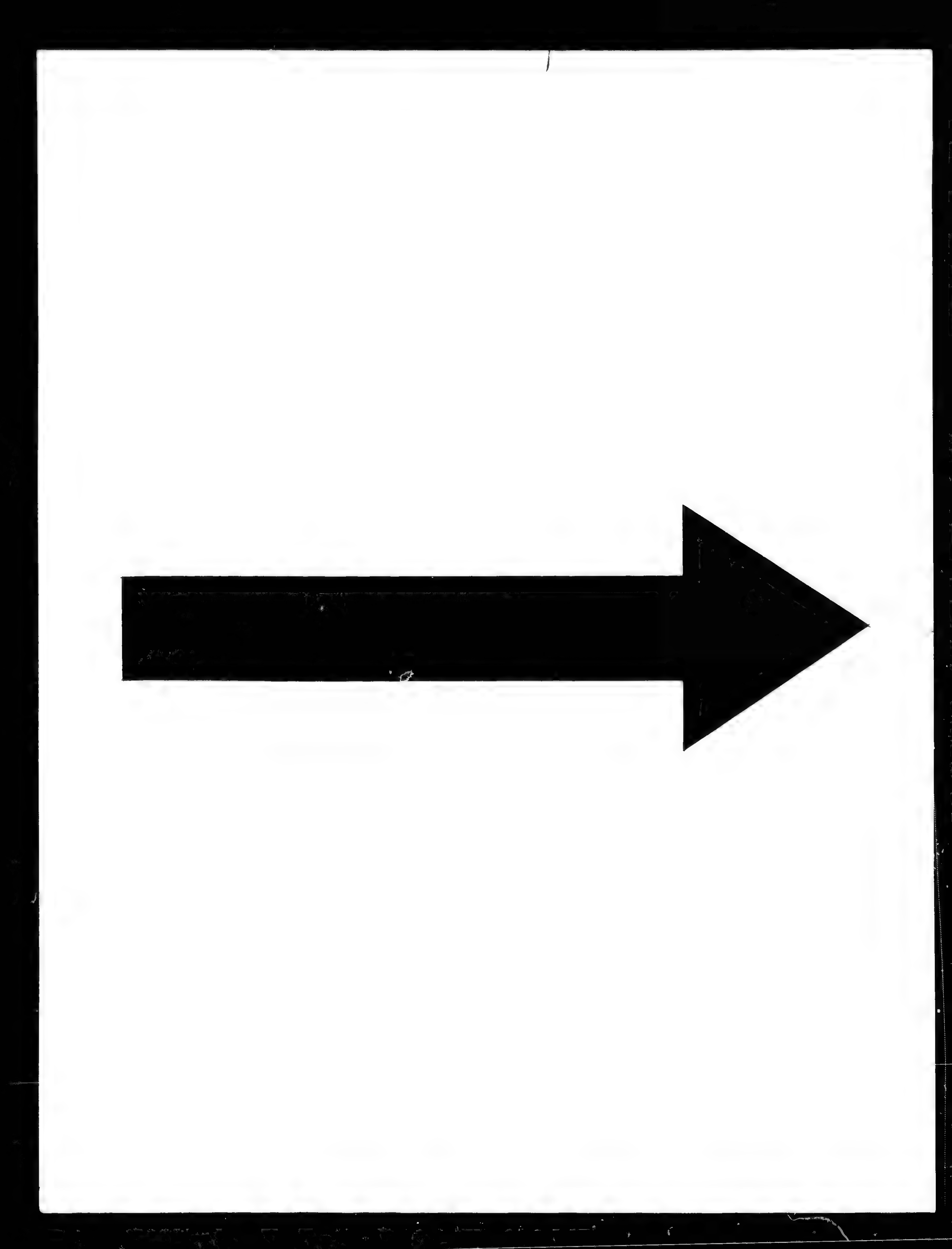
spécifique, et, jusqu'à ce jour, nous ne connoissons qu'une seule espèce de spatule, qui se trouve être à-peu-près la même du nord au midi, dans tout l'ancien continent; elle se trouve aussi dans le nouveau, et, quoiqu'on ait encore ici divisé l'espèce en deux, on doit les réunir en une, et convenir que la ressemblance de ces spatules d'Amérique avec celle d'Europe est si grande, qu'on doit attribuer leurs petites différences à l'impression du climat.

La spatule d'Amérique est seulement un peu moins grande dans toutes ses dimensions que celle d'Europe; elle en diffère encore par la couleur de rose ou d'incarnat qui relève le fond blanc de son plumage sur le cou, le dos et les flancs; les ailes sont plus fortement colorées, et la teinte de rouge va jusqu'au cramoisi sur les épaules et les couvertures de la queue, dont les pennes sont rousses; la côte de l'aile

est marquée d'un beau carmin; la tête, comme la gorge, est nue; ces belles couleurs n'appartiennent qu'à la spatule adulte; car on en trouve de bien moins rouges sur tout le corps, et encore presque toutes blanches, qui n'ont point la tête dégarnie, et dont les pennes de l'aile sont en partie brunes, restes de la livrée du premier âge. Barrère assure qu'il se fait dans le plumage des spatules d'Amérique le même progrès en couleur, avec l'âge, que dans plusieurs autres oiseaux, comme les courlis rouges et les phénicoptères ou flammans, qui, dans leurs premières années, sont presque tout gris ou tout blancs, et ne deviennent rouges qu'à la troisième année : il résulte de là que l'oiseau couleur de rose du Brésil, ou l'*ajaia* de Marcgrave, décrit dans son premier âge avec les ailes d'un incarnat terdre, la spatule cramoisie de la Nouvelle-Espagne décrite dans l'âge adulte, ne sont qu'un seul et

même oiseau ; Marcgrave dit qu'on en voit quantité sur *la rivière de Saint-François* ou de *Sérégippe*, et que sa chair est assez bonne. Fernandez lui donne les mêmes habitudes qu'à notre spatule, de vivre au bord de la mer de petits poissons qu'il faut lui donner vivans quand on veut la nourrir en domesticité, ayant, dit-il, *expérimenté qu'elle ne touche point aux poissons morts.*

Cette spatule couleur de rose se trouve dans le nouveau continent, comme la blanche dans l'ancien, sur une grande étendue, du nord au midi ; depuis les côtes de la Nouvelle-Espagne et de la Floride jusqu'à la Guiane et au Brésil ; on la voit aussi à la Jamaïque, et vraisemblablement dans les autres îles voisines : mais l'espèce, peu nombreuse, n'est nulle part rassemblée. A Cayenne, par exemple, il y a peut-être dix fois plus de courlis que de spatules ; leurs plus grandes troupes



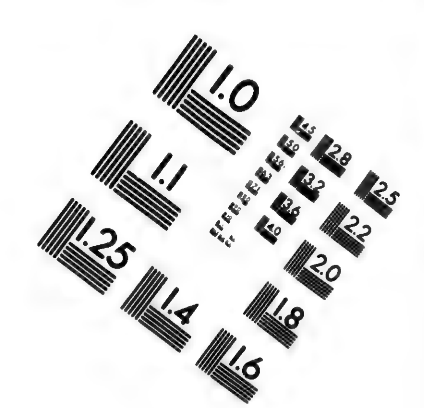
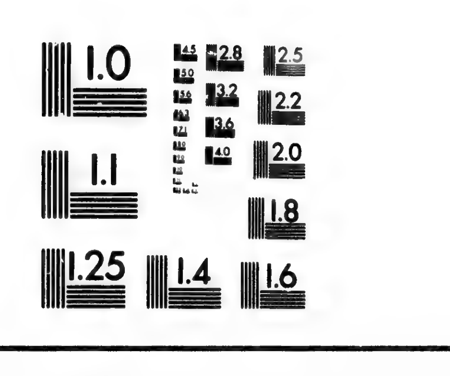
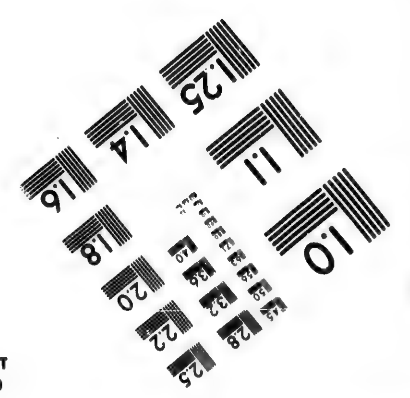
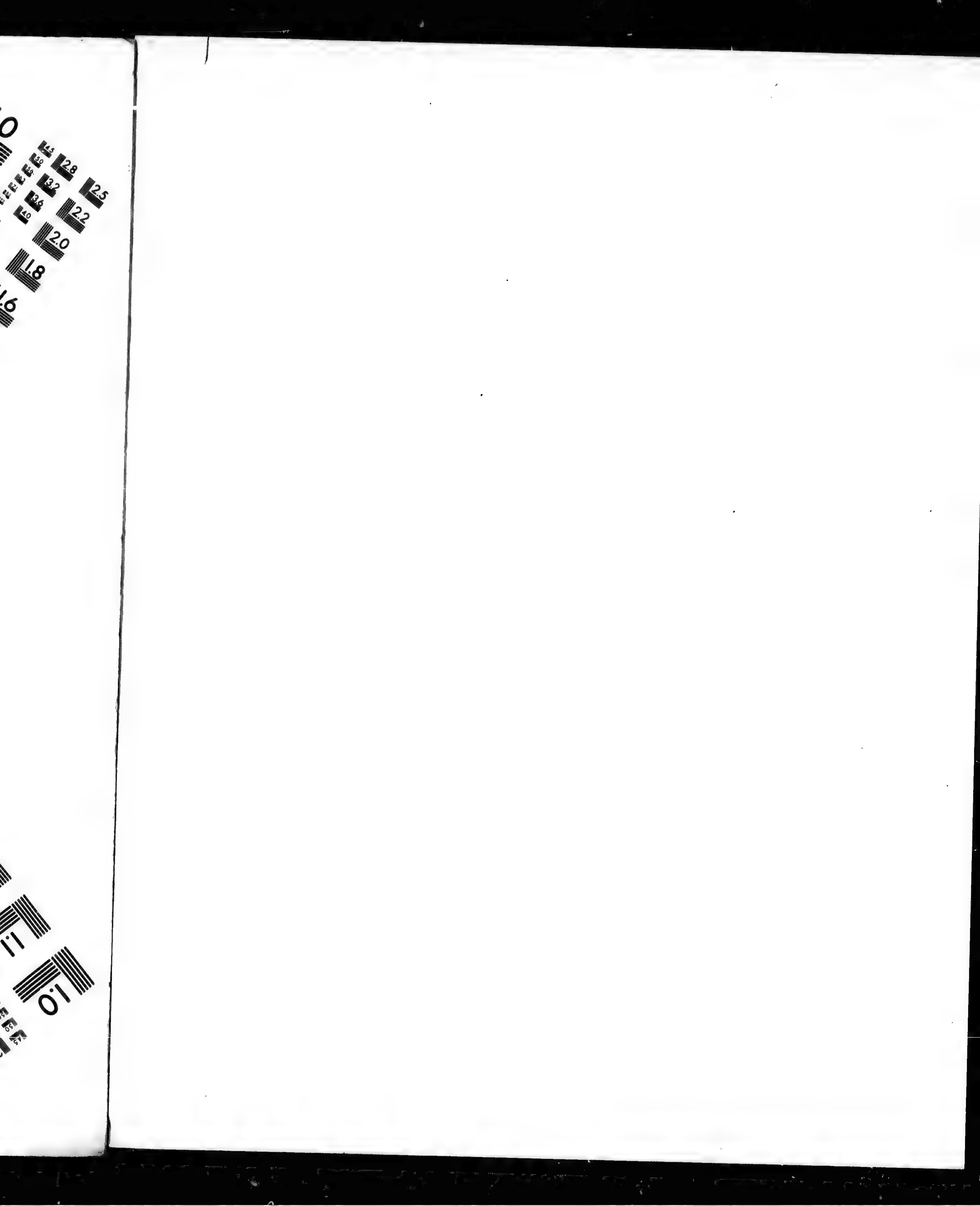


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"





sont de neuf ou dix au plus, communément de deux ou trois, et souvent ces oiseaux sont accompagnés des phénicoptères ou flammans. On voit le matin et le soir les spatules au bord de la mer, ou sur des troncs flottans près de la rive; mais, vers le milieu du jour, dans le temps de la plus grande chaleur, elles entrent dans les criques, et se perchent très-haut sur les arbres aquatiques; néanmoins elles sont peu sauvages, elles passent en mer très-près des canots, et se laissent approcher assez à terre pour qu'on les tire, soit posées, soit au vol; leur beau plumage est souvent sali par la vase, où elles entrent fort avant pour pêcher. M. de la Borde, qui a fait ces observations sur leurs mœurs, nous confirme celle de Barrère au sujet de la couleur, et nous assure que ces spatules de la Guiane ne prennent qu'avec l'âge et vers la troisième année cette belle couleur rouge, et que les jeunes

sont presque entièrement blanches.

M. Baillon, auquel nous devons un grand nombre de bonnes observations, admet deux espèces de spatules, et me mande que toutes deux passent ordinairement sur les côtes de Picardie dans les mois de novembre et d'avril, et que ni l'une ni l'autre n'y séjournent; elles s'arrêtent un jour ou deux près de la mer et dans les marais qui en sont voisins; elles ne sont pas en nombre, et paroissent être très-sauvages.

La première est la spatule commune, qui est d'un blanc fort éclatant, et n'a point de huppe. La seconde espèce est huppée et plus petite que l'autre, et M. Baillon croit que ces différences, avec quelques autres variétés dans les couleurs du bec et du plumage, sont suffisantes pour en faire deux espèces distinctes et séparées.

Il est aussi persuadé que toutes les spatules naissent grises comme les hérons-aigrettes, auxquels elles ressem-

blent par la forme du corps, le vol et les autres habitudes; il parle de celles de Saint-Domingue comme formant une troisième espèce; mais il nous paroît, par les raisons que nous avons exposées ci-devant, que ce ne sont que des variétés qu'on peut réduire à une seule et même espèce, parce que l'instinct et toutes les habitudes naturelles, qui en résultent, sont les mêmes dans ces trois oiseaux.

M. Baillon a observé sur cinq de ces spatules qu'il s'est donné la peine d'ouvrir, que toutes avoient le sac rempli de chevrettes, de petits poissons et d'insectes d'eau, et comme leur langue est presque nulle, et que leur bec n'est ni tranchant ni garni de dentelures, il paroît qu'elles ne peuvent guère saisir ni avaler des anguilles ou d'autres poissons qui se défendent, et qu'elles ne vivent que de très-petits animaux, ce qui les oblige à chercher continuellement leur nourriture.

Il y a apparence que ces oiseaux font, dans de certaines circonstances, le même claquement que les cigognes avec leur bec; car M. Baillon en ayant blessé un, observa qu'il faisoit ce bruit de claquement, et qu'il l'exécutoit en faisant mouvoir très-vîte et successivement les deux pièces de son bec, quoique ce bec soit si foible qu'il ne peut serrer le doigt que mollement.

Espèce connue dans ce genre.

La Spatule, *platalea Leucorodia.*

XLIIIe GENRE.

LE KAMICHI, *PALAMEDEA.*

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec qui diminue insensiblement d'épaisseur, et crochu à son sommet.

LE KAMICHI.

Ce n'est point en se promenant dans nos campagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme, que l'on peut connoître les grands effets des variétés de la nature : c'est en se transportant des sables brûlans de la Torride aux gla-

.LE

R E.

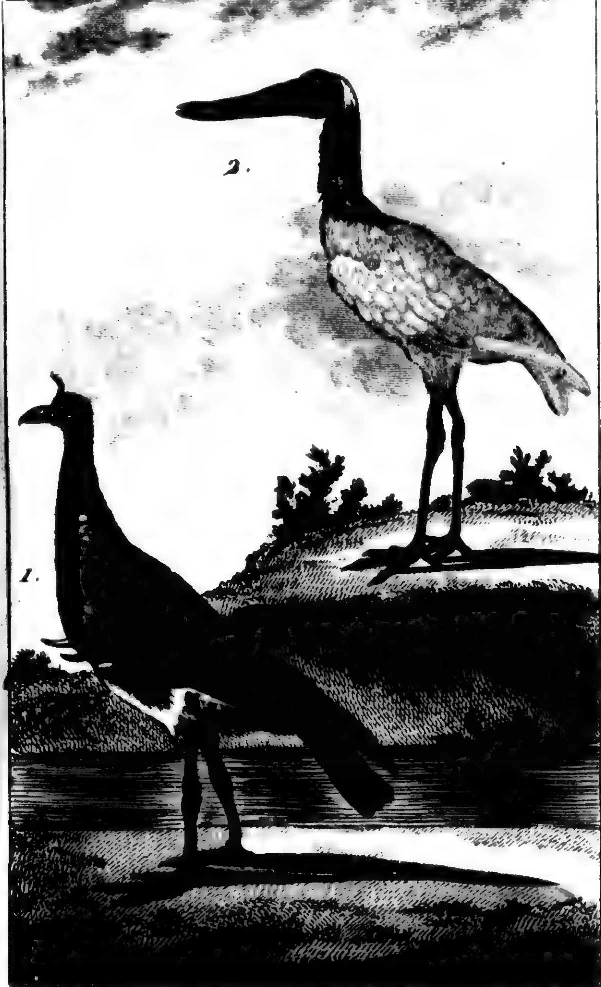
AMEDEA.

.)

i diminue
r, et cro-

H I.

enant dans
même en
es du do-
peut con-
variétés de
portant des
e aux gla-



Desève del. Devisse Sculp.

1. LE KAMICHI. 2. LE JABIRU.

cières des pôles; c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers, c'est en comparant les déserts avec les déserts, que nous la jugerons mieux et l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes et de ses majestueuses oppositions, elle paroît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie pétrée; ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre sans verdure n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes, où tout paroît mort, parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée. Opposons ce tableau de sécheresse absolue dans une terre

trop ancienne, à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent, nous y verrons par excès ce que l'autre n'offroit que par défaut; des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement et faire effort pour l'occuper toute entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leurs cours couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé; et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueroient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retomboient en pluies précipitées par les orages ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées; et ces broussailles de mangles jetées sur les confins indécis

de ces deux élémens, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaque de la nature, où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Les énormes serpens tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les crocodiles, les crapauds, les lézards et mille autres reptiles à larges pattes, en pétrissent la fange; des millions d'insectes enflés par la chaleur humide en soulèvent la vase, et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs dont les cris confus, multipliés et mêlés aux croassemens des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles; terres d'ailleurs impraticables,

encore informes, et qui ne serviroient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos où les élémens n'étoient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisoient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avoient pas encore trouvé leur place dans les différens districts de la nature.

Au milieu de ces sons discordans d'oiseaux criards et de reptiles croassans, s'élève par intervalles une grande voix qui leur en impose à tous, et dont les eaux retentissent au loin : c'est la voix du kamichi, grand oiseau noir très-remarquable par la force de son cri et par celle de ses armes; il porte sur chaque aile deux puissans éperons, et sur la tête une couronne pointue de trois ou quatre pouces de longueur sur deux ou trois lignes de diamètre à sa base; cette corne implantée sur le haut du front, s'élève droit et finit en une pointe aiguë un peu courbée en avant, et vers sa base elle est revêtue d'un fourreau

semblable au tuyau d'une plume. Nous parlerons des éperons ou ergots que portent aux épaules certains oiseaux, tels que les jacanas, plusieurs espèces de pluviers, de vanneaux, etc. mais le kamichi est, de tous, le mieux armé; car, indépendamment de sa corne à la tête, il a sur chaque aileron deux éperons qui sont dirigés en avant lorsque l'aile est pliée: ces éperons sont des apophyses de l'os du métacarpe, et sortent de la partie antérieure des deux extrémités de cet os; l'éperon supérieur est le plus grand, il est triangulaire, long de deux pouces, large de neuf lignes à sa base, un peu courbé en finissant en pointe; il est aussi revêtu d'un étui de même substance que celui qui garnit la base de la corne. L'apophyse inférieure du métacarpe, qui fait le second éperon, n'a que quatre lignes de longueur et autant de largeur à la base, et il est recouvert d'un fourreau comme l'autre.

Avec cet appareil d'armes très-offen-

sives, et qui le rendroient formidable au combat, le kamichi n'attaque point les oiseaux, et ne fait la guerre qu'aux reptiles ; il a même les mœurs douces et le naturel profondément sensible, car le mâle et la femelle se tiennent toujours ensemble ; fidèles jusqu'à la mort, l'amour qui les unit, semble survivre à la perte que l'un ou l'autre fait de sa moitié ; celui qui reste, erre sans cesse en gémissant, et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime.

Ces affections touchantes forment dans cet oiseau, avec sa vie de proie, le même contraste en qualités morales, que celui qui se trouve dans sa structure physique ; il vit de proie, et cependant son bec est celui d'un oiseau granivore ; il a des éperons et une corne, et néanmoins sa tête ressemble à celle d'un gallinacée ; il a les jambes courtes, mais les ailes et la queue fort longues : la partie supérieure du bec s'avance sur l'inférieure, et se recourbe

un peu à sa pointe; la tête est garnie de petites plumes duvetées, relevées, et comme demi-bouclées, mêlées de noir et de blanc; ce même plumage frisé couvre le haut du cou; le bas est revêtu de plumes plus larges, plus fournies, noires au bord, et grises en dedans: tout le manteau est noir-brun, avec des reflets verdâtres, et quelquefois mêlé de taches blanches; les épaules sont marquées de roux, et cette couleur s'étend sur le bord des ailes, qui sont très-amples; elles atteignent presque au bout de la queue, qui a neuf pouces de longueur : le bec, long de deux pouces, est large de huit lignes et épais de dix à sa base; le pied joint à une petite partie nue de la jambe, est haut de sept pouces et demi; il est couvert d'une peau rude et noire, dont les écailles sont fortement exprimées sur les doigts, qui sont très-longs; celui du milieu, l'ongle compris, a cinq pouces; ces ongles sont demi-crochus, et creu-

sés par-dessous en gouttière ; le postérieur est d'une forme particulière, étant effilé, presque droit et très-long, comme celui de l'alouette : la grandeur totale de l'oiseau est de trois pieds. Nous n'avons pas pu vérifier ce que dit Marcgrave de la différence considérable de grandeur qu'il indique entre le mâle et la femelle ; plusieurs de ces oiseaux que nous avons vus nous ont paru à-peu-près de la grosseur et de la taille de la poule-d'inde.

Pison dit, avec raison, que le kamichi est un oiseau demi-aquatique ; il ajoute qu'il construit son nid en forme de four au pied d'un arbre, qu'il marche le cou droit, la tête haute, et qu'il hante les forêts. Cependant plusieurs voyageurs nous ont assuré qu'on le trouve encore plus souvent dans les savanes.

LE CARIAMA.

Le cariama est un bel oiseau, qui fréquente les marécages, et s'y nourrit comme le héron, qu'il surpasse en grandeur; avec de longs pieds et le bas de la jambe nu comme les oiseaux de rivage, il a un bec court et crochu comme les oiseaux de proie.

Il porte la tête haute, sur un cou élevé; on voit sur la racine du bec, qui est jaunâtre, une plume en forme d'aigrette, tout son plumage assez semblable à celui du faucon, est gris ondé de brun; ses yeux sont brillans et couleur d'or, et les paupières sont garnies de longs cils noirs; les pieds sont jaunâtres, et des doigts qui sont tous réunis vers l'origine par une portion de membrane, celui du milieu est de beaucoup plus long que les deux latéraux dont l'intérieur est le plus court; les ongles sont courts et arrondis; le petit doigt postérieur est placé si haut, qu'il ne peut

appuyer à terre, et le talon est épais et rond comme celui de l'autruche. La voix de cet oiseau ressemble à celle de la poule-d'inde, elle est forte et avertit de loin les chasseurs qui le recherchent, car sa chair est tendre et délicate ; et, s'il en faut croire Pison, la plupart des oiseaux qui fréquentent les rivages dans les régions chaudes de l'Amérique, ne sont pas inférieurs, pour la bonté de la chair, aux oiseaux de montagnes. Il dit aussi qu'on a commencé de rendre le cariama domestique.

Espèce connue dans ce genre.

Le Kamichi, *palamedea Cornuta.*
Le Cariama, *palamedea Cristata.*

XLIVe GENRE.

LE JABIRU, *Micteria*.

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec un peu tourné en haut; mandibule inférieure plus épaisse.

LE JABIRU.

En multipliant les reptiles sur les plages noyées de l'Amazone, de l'Orénoque, la nature semble avoir produit en même temps les oiseaux destructeurs de ces espèces nuisibles; elle paroît même avoir proportionné leur force à celle des énormes serpens qu'elle leur donnoit à combattre, et leur taille à la profondeur du limon sur lequel

elle les envoyoit errer. L'un de ces oiseaux est le jabiru, beaucoup plus grand que la cigogne; supérieur en hauteur à la grue, avec un corps du double d'épaisseur, et le premier des oiseaux de rivage, si on donne la primauté à la grandeur et à la force.

Le bec du jabiru est une arme puissante; il a treize pouces de longueur sur trois de largeur à la base; il est aigu, tranchant, applati par les côtés, en manière de hache, et implanté dans une large tête, portée sur un cou épais et nerveux; ce bec, formé d'une corne dure, et légèrement courbé en arc vers le haut, caractère dont on trouve une première trace dans le bec de la cigogne noire; la tête et les deux tiers du cou du jabiru, sont couverts d'une peau noire et nue, chargée à l'occiput de quelques poils gris; la peau du bas du cou, sur quatre à cinq pouces de haut, est d'un rouge vif et forme un large et beau collier à cet oiseau;

dont le plumage est entièrement blanc ; le bec est noir, les jambes sont robustes, couvertes de grandes écailles noires comme le bec, et dénuées de plumes, sur cinq pouces de hauteur ; le pied en a treize, le ligament membraneux paroît aux doigts, et s'engage de plus d'un pouce et demi du doigt extérieur à celui du milieu.

Willulghby, dit que le jabiru égale au moins le cygne en grosseur ; ce qui est vrai, en se figurant néanmoins le corps du cygne moins épais, et plus alongé, et celui du jabiru monté sur de très-hautes échasses ; il ajoute que son cou est aussi gros que le bras d'un homme, ce qui est encore exact : du reste, il dit que la peau du bas du cou est blanche, et non rouge, ce qui peut venir de la différence du mort au vivant ; la couleur rouge ayant été suppléée et indiquée par une peinture dans l'individu qui est au Cabinet du roi ; la queue est large, et ne s'étend pas au-

delà des ailes pliées ; l'oiseau en pied a au moins quatre pieds et demi de hauteur verticale, ce qui, en développement, vu la longueur du bec, feroit près de six pieds ; c'est le plus grand oiseau de la Guiane.

On le rencontre aux bords des lacs et des rivières dans des lieux écartés ; sa chair, quoique ordinairement très-sèche, n'est point mauvaise. Cet oiseau engraisse dans la *saison des pluies*, et c'est alors que les Indiens le mangent le plus volontiers ; ils le tuent aisément à coups de fusil, et même à coups de flèches : Pison trouve aux pennes des ailes un reflet de rouge que nous n'avons pu remarquer dans l'oiseau qui nous a été envoyé de Cayenne, mais qui peut bien se trouver dans les jabirus au Brésil.

Espèce connue dans ce genre.

Le Jabiru, *micteria Americana.*

u en pied a
emi de hau-
développe-
bec, feroit
plus grand

rds des lacs
ux écartés;
ement très-
e. Cet oi-
des pluies,
ns le man-
e tuent ai-
t même à
rouve aux
de rouge
quer dans
nvoyé de
n se trou-
l.

genre.



Deseve del. Devisse Sculp.

1. LE COURLIS. 2. L'IBIS BLANC.

2.

...pisse Sculp.

...LANC.

LXVe GENRE.

LE COURLIS, *TANTALUS.*

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec arqué ; poche sous la gorge.

LE COURLIS.

Les noms composés des sons imitatifs de la voix, du chant, des cris des animaux, sont, pour ainsi dire, les noms de la nature, ce sont aussi ceux que l'homme a imposés les premiers ; les langues sauvages nous offrent mille exemples de ces noms donnés par l'instinct ; et le goût qui n'est qu'un instinct

plus exquis, les a conservés plus ou moins dans les idiomes des peuples policés, et sur-tout dans la langue grecque, plus pittoresque qu'aucune autre, puisqu'elle peint même en dénommant. La courte description qu'Aristote fait du courlis, n'auroit pas suffi sans son nom *elorios*, pour le reconnoître et le distinguer des autres oiseaux. Les noms français, *courlis, curlis, turlis*, sont des mots imitatifs de sa voix; et dans d'autres langues, ceux de *curlew, caroli, tarlino*, etc. s'y rapportent de même : mais les dénominations d'*arquata* et de *facillenus*, sont prises de la courbure de son bec arqué en forme de faulx; il en est de même du nom *numenius*, dont l'origine est dans le mot *néoménie*, temps du croissant de la lune; ce nom a été appliqué au courlis, parce que son bec est à-peu-près en forme de croissant. Les Grecs modernes l'ont appelé *macrimiti* ou long nez, parce qu'il a le bec très-long, re-

lativement à la grandeur de son corps; ce bec est assez grêle, sillonné de rainures, également courbé dans toute sa longueur, et terminé en pointe mousse; il est foible, et d'une substance tendre, et ne paroît propre qu'à tirer les vers de la terre molle : par ce caractère, les courlis pourroient être placés à la tête de la nombreuse tribu d'oiseaux à longs becs effilés, tels que les bécasses, les barges, les chevaliers, etc. qui sont autant d'oiseaux de marais que de rivage, et qui, n'étant point armés d'un bec propre à saisir ou percer les poissons, sont obligés de s'en tenir aux vers et aux insectes, qu'ils fouillent dans la vase et dans les terres humides et limoneuses.

Le courlis a le cou et les pieds longs; les jambes en partie nues, et les doigts engagés vers leur jonction par une portion de membrane; il est à-peu-près de la grosseur d'un chapon; sa longueur totale est d'environ deux pieds; celle

de son bec de cinq à six pouces, et son envergure de plus de trois pieds; tout son plumage est un mélange de gris-blanc, à l'exception du ventre et du croupion, qui sont entièrement blancs; le brun est tracé par pinceaux sur toutes les parties supérieures, et chaque plume est frangée de gris-blanc ou de roussâtre; les grandes pennes de l'aile sont d'un brun noirâtre; les plumes du dos ont le lustre de la soie; celles du cou sont duvetées, et celles de la queue, qui dépasse à peine les ailes pliées, sont, comme les moyennes de l'aile, coupées de blanc et de brun noirâtre. Il y a peu de différence entre le mâle et la femelle, qui est seulement un peu plus petite.

Quelques naturalistes ont dit que, quoique la chair du courlis sente le marais, elle ne laisse pas d'être fort estimée, et mise par quelques-uns au premier rang entre les oiseaux d'eau. Le courlis se nourrit de vers de terre, d'in-

sectes, des menus coquillages qu'il ramasse sur les sables et les vases de la mer, ou sur les marais, et dans les prairies humides; il a la langue très-courte, et cachée au fond du bec; on lui trouve de petites pierres, et quelquefois des graines dans le ventricule, qui est musculeux comme celui des granivores; au-dessus de ce gésier, l'œsophage s'enfle en manière de poche, tapissée de papilles glanduleuses; il se trouve deux cœcum de trois ou quatre doigts de longueur dans les intestins.

Ces oiseaux courent très-vîte, et volent en troupes; ils sont de passage en France, et s'arrêtent à peine dans nos provinces intérieures; mais ils séjournent dans nos contrées maritimes, comme en Poitou, en Aunis, et en Bretagne, le long de la Loire, où ils nichent. On assure qu'en Angleterre, ils n'habitent les côtes de la mer qu'en hiver, et qu'en été, ils vont nicher dans l'intérieur du pays vers les mon-

tagnes ; en Allemagne, ils n'arrivent que dans la saison des pluies, et par de certains vents; car les noms qu'on leur donne dans les différens dialectes de la langue allemande, ont tous rapport aux vents, aux pluies et aux orages; on en voit dans l'automne en Silésie, et ils se portent en été jusqu'à la mer Baltique et au golfe de Bothnie ; on les trouve également en Italie et en Grèce, et il paroît que leurs migrations s'étendent au-delà de la mer Méditerranée, car ils passent à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne; d'ailleurs les voyageurs ont rencontré des courlis dans presque toutes les parties du monde ; et, quoique leurs notices se rapportent, pour la plupart, aux différentes espèces étrangères de cette famille assez nombreuse, néanmoins il paroît que l'espèce d'Europe se trouve au Sénégal et à Madagascar. On rencontre quelquefois des courlis blancs ;

comme l'on trouve des bécasses blanches, des merles, des moineaux blancs; mais ces variétés purement individuelles, sont des dégénérations accidentelles qui ne doivent pas être regardées comme des races constantes.

LE COURLIS VERT, OU COURLIS D'ITALIE.

Cet oiseau est connu sous le nom de *courlis d'Italie,* mais on peut aussi le désigner par sa couleur; Aldrovande assure qu'il approche de la taille du héron, dont quelquefois même les Italiens lui donnent le nom; celui de *falcinello*, que ce naturaliste et Gesner paroissent lui appliquer exclusivement peut convenir aussi bien à tous les autres courlis qui ont également le bec courbé en forme de faulx; celui-ci a la tête, le cou, le devant du corps et les côtés du dos d'un beau marron-foncé; le dessus du dos, des ailes et de la queue, d'un vert-bronzé ou doré sui-

vant les reflets de lumière ; le bec est noirâtre ainsi que les pieds et la partie nue de la jambe. Gesner n'a décrit qu'un oiseau jeune qui n'avoit encore ni sa taille ni ses couleurs ; ce courlis du Danube de Marsigli, cité par M. Brisson, n'est, selon toute apparence, qu'une variété dans cette espèce.

LE COURLIS BRUN.

M. Sonnerat a trouvé ce courlis aux Philippines dans l'île de Luçon ; il est de la taille du grand courlis d'Europe ; tout son plumage est d'un brun-roux ; ses yeux sont entourés d'une peau verdâtre : l'iris est d'un rouge de feu ; son bec est verdâtre, et ses pieds sont d'un rouge de laque.

LE COURLIS TACHETÉ.

Ce courlis, qui se trouve aussi à l'île de Luçon, auroit, comme le précé-

dent, beaucoup de rapport avec notre grand courlis, s'il n'étoit pas d'un tiers plus petit; il diffère encore en ce qu'il a le sommet de la tête noir, et les couleurs différemment distribuées; elles sont jetées sur le dos, par mouchetures, au bord des plumes et sur le ventre, par ondes ou hachures transversales.

LE COURLIS A TÊTE NUE.

L'ESPÈCE de ce conrlis est nouvelle est très-singulière; sa tête entière est nue, et le sommet en est relevé par une sorte de bourrelet, couché et roulé en arrière, de cinq lignes d'épaisseur, et recouvert d'une peau très-rouge, très-mince, et sous laquelle on sent immédiatement la protubérance osseuse qui forme le bourrelet; le bec est du même rouge que ce couronnement de la tête; le haut du cou et le devant de la gorge sont aussi dénués de plu-

mes, et la peau est sans doute vermeille dans l'oiseau vivant; mais nous ne l'avons vue que livide sur l'individu mort que nous décrivons, et qui nous a été apporté du Cap de Bonne-Espérance par M. de la Ferté. Il a toute la forme du courlis d'Europe; sa taille est seulement plus forte et plus épaisse; son plumage, sur un fond noir, offre, dans les pennes de l'aile, des reflets de vert et de pourpre changeans; les petites couvertures sont d'un violet-pourpré assez fort de teinte, mais plus léger sur le dos, le cou et le dessous du corps; les pieds et la partie nue de la jambe, sur la longueur d'un pouce, sont rouges comme le bec, qui est long de quatre pouces neuf lignes : ce courlis, mesuré de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, a deux pieds un pouce, et un pied et demi de hauteur dans son attitude naturelle.

LE COURLIS HUPPÉ.

La huppe distingue ce courlis de tous les autres, qui généralement ont la tête plus ou moins lisse ou recouverte de petites plumes fort courtes ; celui-ci, au contraire porte une belle touffe de longues plumes, partie blanches et partie vertes, qui se jette en arrière en panache ; le devant de la tête et le tour du haut du cou sont verts ; le reste du cou, le dos et le devant du corps sont d'un beau roux-marron ; les ailes sont blanches, le bec et les pieds sont jaunâtres ; un large espace de peau nue environne les yeux ; le cou, bien garni de plumes, paroît moins long et moins grêle que dans les autres courlis : ce bel oiseau huppé se trouve à Madagascar.

L' I B I S.

De toutes les superstitions qui aient jamais infecté la raison, et dégradé, avili l'espèce humaine, le culte des animaux seroit sans doute la plus honteuse, si l'on n'en considéroit pas l'origine et les premiers motifs : comment l'homme en effet a-t-il pu s'abaisser jusqu'à l'adoration des bêtes? Y a-t-il une preuve plus évidente de notre état de misère dans ces premiers âges où les espèces nuisibles, trop puissantes et très-nombreuses, entouroient l'homme solitaire, isolé, dénué d'armes et des arts nécessaires à l'exercice de ses forces? Ces mêmes animaux, devenus depuis ses esclaves, étoient alors ses maîtres, ou du moins des rivaux redoutables; la crainte et l'intérêt firent donc naître des sentimens abjects et des pensées absurdes, et bientôt la superstition recueillant les unes et les

autres, fit également des dieux de tout être utile et nuisible.

L'Egypte est l'une des contrées où ce culte des animaux s'est établi le plus anciennement, et s'est conservé, observé le plus scrupuleusement pendant un grand nombre de siècles; et ce respect religieux, qui nous est attesté par tous les monumens, semble nous indiquer que, dans cette contrée, les hommes ont lutté très-long-temps contre les espèces malfaisantes.

En effet, les crocodiles, les serpens, les sauterelles, et tous les autres animaux immondes renaissoient à chaque instant, et pulluloient sans nombre sur le vaste limon d'une terre basse, profondément humide et périodiquement abreuvée par les épanchemens du fleuve; et ce limon fangeux, fermentant sous les ardeurs du tropique, dût soutenir long-temps et multiplier à l'infini toutes ces générations impures, informes, qui n'ont cédé la terre

à des habitans plus nobles que quand elle s'est épurée.

Des essaims de petits serpens venimeux, nous disent les premiers historiens, *sortis de la vase échauffée des marécages, et volant en grandes troupes, eussent causé la ruine de l'Égypte, si les ibis ne fussent venus à leur rencontre pour les combattre et les détruire;* n'y a-t-il pas toute apparence que ce service, aussi grand qu'inattendu, fut le fondement de la superstition qui supposa, dans ces oiseaux tutélaires, quelque chose de divin ? Les prêtres accréditèrent cette opinion du peuple; ils assurèrent que les dieux, s'ils daignoient se manifester sous une forme sensible, prendroient la figure de l'ibis. Déjà dans la grande métamorphose, leur dieu bienfaisant, *Thoth* ou Mercure, inventeur des arts et des loix, avoit subi cette transformation; et Ovide, fidèle à cette antique mythologie, dans le combat des dieux et des géans, cache Mercure sous

les ailes d'un ibis, etc. : mais, mettant toutes ces fables à part, il nous restera l'histoire des combats de ces oiseaux contre les serpens. Hérodote assure être allé sur les lieux pour en être témoin : « Non loin de *Butus*, dit-il, aux confins de l'Arabie, où les montagnes s'ouvrent sur la vaste plaine d'Egypte, j'ai vu les champs couverts d'une incroyable quantité d'ossemens entassés, et des dépouilles des reptiles que les ibis y viennent attaquer et détruire au moment qu'ils sont près d'envahir l'Egypte. » Ciceron cite ce même fait en adoptant le récit d'Hérodote, et Pline semble le confirmer, lorsqu'il représente les Egyptiens invoquant religieusement leurs ibis à l'arrivée des serpens.

On lit aussi dans l'historien Josephe, que Moïse allant en guerre contre les Ethiopiens, emporta, dans des cages de *Papyrus*, un grand nombre d'ibis pour les opposer aux serpens. Ce fait, qui

n'est pas fort vraisemblable, s'explique aisément par un autre fait rapporté dans la description de l'Egypte par M. de Maillet : « Un oiseau, dit-il, qu'on nomme *chapon de Pharaon* (et qu'on reconnoît pour l'ibis), suit pendant plus de cent lieues les caravanes qui vont à la Mecque, pour se repaître des voieries que la caravane laisse après elle ; et en tout autre temps il ne paroît aucun de ces oiseaux sur cette route. » L'on doit donc penser que les ibis suivirent ainsi le peuple hébreu dans sa course en Egypte ; et c'est ce fait que Josephe nous a transmis en le défigurant, et en attribuant à la prudence d'un chef merveilleux, ce qui n'étoit que l'effet de l'instinct de ces oiseaux ; et cette armée contre les Ethiopiens, et les cages de Papyrus, ne sont là que pour embellir la narration, et agrandir l'idée qu'on devoit avoir du génie d'un tel commandant.

Il étoit défendu sous peine de la

vie, aux Egyptiens, de tuer les ibis; et ce peuple, aussi triste que vain, fut inventeur de l'art lugubre des momies, par lequel il vouloit, pour ainsi dire, éterniser la mort malgré la nature bienfaisante, qui travaille sans cesse à en effacer les images; et non seulement les Egyptiens employoient cet art des embaumemens pour conserver les cadavres humains, mais ils préparoient avec autant de soin les corps de leurs animaux sacrés. Plusieurs puits des momies, dans la plaine de *Saccara,* s'appellent *puits des oiseaux,* parce qu'on n'y trouve en effet que des oiseaux embaumés, et sur-tout des ibis renfermés dans de longs pots de terre cuite, dont l'orifice est bouché d'un ciment. Nous avons fait venir plusieurs de ces pots, et, après les avoir cassés, nous avons trouvé dans tous une espèce de poupée formée par les langes qui servent d'enveloppes au corps de l'oiseau, dont la plus grande partie tombe en pussière

noire en développant son *suaire :* on y reconnoît néanmoins tous les os d'un oiseau, avec des plumes empâtées dans quelques morceaux qui restent solides. Ces débris nous ont indiqué la grandeur de l'oiseau, qui est à-peu-près égale à celle du courlis ; le bec, qui s'est trouvé conservé dans deux de ces momies, nous en a fait reconnoître le genre : ce bec a l'épaisseur de celui de la cigogne, et, par sa courbure, il ressemble au bec du courlis, sans néanmoins en avoir les cannelures ; et, comme la courbure en est égale sur toute sa longueur, il paroît, par ces caractères, qu'on doit placer l'ibis entre les courlis. Hérodote avoit très-bien caractérisé l'ibis, en disant qu'il a le *bec fort arqué, et la jambe haute comme la grue ;* il en distingue deux espèces : « la première, dit-il, a le plumage tout noir ; la seconde, qui se rencontre à chaque pas, est toute blanche, à l'exception des plumes de l'aile et de la queue, qui sont très-

noires, et du dénuement de cou et de la tête qui ne sont couverts que de la peau. »

Aristote, en distinguant, comme Hérodote, les deux espèces d'ibis, ajoute que la blanche est répandue dans toute l'Egypte, excepté vers Peluse, où l'on ne voit au contraire que des ibis noirs, qui ne se trouvent pas dans tout le reste du pays. Pline répète cette observation particulière; mais, du reste, tous les anciens, en distinguant les deux ibis par la couleur, semblent leur donner en commun tous les autres caractères, figure, habitudes, instinct, et leur domicile de préférence en Egypte, à l'exclusion de toute autre contrée. On ne pouvoit même, suivant l'opinion commune, les transporter hors de leur pays sans les voir consumés de regrets. Cet oiseau, si fidèle à sa terre natale, en étoit devenu l'emblême : la figure de l'ibis, dans les hiéroglyphes, désigne presque toujours l'Egypte, et il est peu

d'images ou de caractères qui soient plus répétés dans tous les monumens. On voit ces figures d'ibis sur la plupart des obélisques, sur la base de la statue du Nil, au *Belvédère* à Rome, de même qu'au jardin des Tuileries à Paris. Dans la médaille d'Adrien, où l'Egypte paroît prosternée, l'ibis est à ses côtés; on a figuré cet oiseau avec l'éléphant, sur les médailles de *Q. Marius*, pour désigner l'Egypte et la Lybie, théâtres de ses exploits, etc.

D'après le respect populaire et très-ancien pour cet oiseau fameux, il n'est pas étonnant que son histoire ait été chargée de fables; on a dit que les ibis se fécondoient et engendroient par le bec. Solin paroît n'en pas douter; mais Aristote se moque avec raison de cette idée de pureté virginale dans cet oiseau sacré. Pierius parle d'une merveille d'un genre bien opposé : il dit que, selon les anciens, le basilic naissoit d'un œuf d'ibis, formé dans cet oi-

seau des venins de tous les serpens qu'il dévore; ces mêmes anciens ont encore écrit que le crocodile et les serpens, touchés d'une plume d'ibis, demeuroient immobiles comme par enchantement, et que souvent même ils mouroient sur-le-champ. Zoroastre, Démocrite et Philé ont avancé ces faits; d'autres auteurs ont dit que la vie de cet oiseau divin étoit excessivement longue; les prêtres d'Hermopolis prétendoient même qu'il pouvoit être immortel; et, pour le prouver, ils montrèrent à Appion un ibis si vieux, disoient-ils, qu'il ne pouvoit plus mourir.

Ce n'est là qu'une partie des fictions enfantées dans la religieuse Egypte, au sujet de cet ibis; la superstition porte tout à l'excès; mais, si l'on considère le motif de sagesse que put avoir le législateur en consacrant le culte des animaux utiles, on sentira qu'en Egypte il étoit fondé sur la nécessité

de conserver et de multiplier ceux qui pouvoient s'opposer aux espèces nuisibles. Cicéron remarque judicieusement que les Egyptiens n'eurent d'animaux sacrés que ceux desquels il leur importoit que la vie fût respectée, à cause de la grande utilité qu'ils en tiroient; jugement sage et bien différent de celui de l'impétueux Juvénal, qui compte parmi les crimes de l'Egypte sa vénération pour l'ibis, et déclame contre ce culte, que la superstition exagéra sans doute, mais que la sagesse dut maintenir; puisque telle est en général la foiblesse de l'homme, que les législateurs les plus profonds ont cru devoir en faire le fondement de leurs loix.

En nous occupant maintenant de l'Histoire Naturelle, et des habitudes réelles de l'ibis, nous lui reconnoîtrons non-seulement un appétit véhément de la chair de serpent, mais encore une forte antipathie contre tous les

reptiles : il leur fait la plus cruelle guerre. Belon assure qu'il va toujours les tuant, quoique rassasié. Diodore de Sicile dit que, jour et nuit, l'ibis se promène sur la rive des eaux, guettant les reptiles, cherchant leurs œufs, et détruisant en passant les scarabées et les sauterelles. Accoutumés au respect qu'on leur marquoit en Egypte, ces oiseaux venoient sans crainte au milieu des villes; Strabon rapporte qu'ils remplissoient les rues et les carrefours d'Alexandrie, jusqu'à l'importunité et à l'incommodité, consommant à la vérité les immondices, mais attaquant aussi ce qu'on mettoit en réserve, et souillant tout de leur fierté; inconvéniens qui pouvoient en effet choquer un Grec délicat et poli, mais que des Egyptiens, grossièrement religieux, souffroient avec plaisir.

Ces oiseaux posent leur nid sur les palmiers, et le placent dans l'épaisseur des feuilles piquantes pour le mettre

à l'abri de l'assaut des chats leurs ennemis. Il paroît que la ponte est de quatre œufs, c'est du moins ce que l'on peut inférer de l'explication de la table Isiaque par Pignorius; il est dit que l'ibis marque sa ponte par les mêmes nombres que la lune marque ses temps, *ad lunæ rationem ova fingit;* ce qui ne paroît pouvoir s'entendre autrement qu'en disant, avec le docteur Shaw, que l'ibis fait autant d'œufs qu'il y a de phases de la lune, c'est-à-dire quatre. Ælien, expliquant pourquoi cet oiseau est consacré à la lune, indique la durée de l'incubation, en disant qu'il met autant de jours à faire éclore ses petits que l'astre d'Isis en met à parcourir le cercle de ses phases.

Pline et Galien attribuent à l'ibis l'invention du clistère, comme celle de la saignée à l'hippopotame; *et ce ne sont point*, ajoute le premier, *les seules choses où l'homme ne fut que le disciple de l'industrie des animaux*. Selon Plutar-

que, l'ibis ne se sert pour cela que d'eau salée; et M. Perrault, dans sa description anatomique de cet oiseau, prétend avoir remarqué le trou du bec par lequel l'eau peut être lancée.

Nous avons dit que les anciens distinguoient deux espèces d'ibis, l'une blanche et l'autre noire; nous n'avons vu que la blanche, et nous l'avons fait représenter; à l'égard de l'ibis noir, quoique M. Perrault prétende qu'il a été rapporté en Europe plus souvent que l'ibis blanc, cependant aucun naturaliste ne l'a vu depuis Belon, et nous n'en savons que ce qu'en a dit cet observateur.

L'IBIS BLANC.

Cet oiseau est un peu plus grand que le courlis, et l'est un peu moins que la cigogne : sa longueur, de la pointe du bec au bout des ongles, est d'environ trois pieds et demi : Hérodote en donne

la description, en disant que cet oiseau a les jambes hautes et nues; la face et le front également dénués de plumes; le bec arqué, les pennes de la queue et des ailes noires, et le reste du plumage blanc. Nous ajouterons à ces caractères quelques autres traits dont Hérodote n'a pas fait mention : le bec est arrondi et terminé en pointe mousse; le cou est d'une grosseur égale dans toute sa longueur, et il n'est pas garni de plumes pendantes comme le cou de la cigogne.

M. Perrault, ayant décrit et disséqué un de ces oiseaux qui avoit vécu à la ménagerie de Versailles, en fit la comparaison avec la cigogne, et il trouva que celle-ci étoit plus grande, mais que l'ibis avoit à proportion le bec et les pieds plus longs; dans la cigogne les pieds n'avoient que quatre parties de la longueur totale de l'oiseau, et dans l'ibis ils en avoient cinq, et il observa la même différence propor-

tionnelle entre leurs becs et leurs cous; les ailes lui parurent fort grandes; les pennes en étoient noires, et, du reste, tout le plumage étoit d'un blanc un peu roussâtre, et n'étoit diversifié que par quelques taches pourprées et rougeâtres sous les ailes : le haut de la tête, le tour des yeux et le dessous de la gorge étoient dénués de plumes, et couverts d'une peau rouge et ridée; le bec à la racine étoit gros, arrondi; il avoit un pouce et demi de diamètre, et il étoit courbé dans toute sa longueur; il étoit d'un jaune clair à l'origine, et d'un orangé foncé vers l'extrémité; les côtés de ce bec sont tranchans et assez durs pour couper les serpens, et c'est probablement de cette manière que cet oiseau les détruit : car son bec, ayant la pointe mousse et comme tronquée, ne les perceroit que difficilement.

Le bas des jambes étoit rouge, et cette partie, à laquelle Belon ne donne

pas un pouce de longueur dans sa figure de l'ibis noir, en avoit plus de quatre dans cet ibis blanc; elle étoit, ainsi que le pied, toute garnie d'écailles hexagones; les écailles qui recouvrent les doigts étoient coupées en tables; les ongles étoient pointus, étroits et noirâtres; des rudimens de membrane bordoient des deux côtés le doigt du milieu, et ne se trouvoient que du côté intérieur dans les deux autres doigts.

Quoique l'ibis ne soit point granivore, son ventricule est une espèce de gésier, dont la membrane interne est rude et ridée; on a vu plus d'une fois ces conformations disparates dans l'organisation des oiseaux : par exemple, on a remarqué dans le casoar, qui ne mange point de chair, un ventricule membraneux comme celui de l'aigle.

M. Perrault trouva aux intestins quatre pieds huit pouces de longueur;

le cœur étoit médiocre, et non pas excessivement grand, comme l'a prétendu Mérula; la langue, très-courte, cachée au fond du bec, n'étoit qu'un petit cartilage recouvert d'une membrane charnue, ce qui a fait croire à Solin que cet oiseau n'avoit point de langue; le globe de l'œil étoit petit, n'ayant que six lignes de diamètre. « Cet ibis blanc, dit M. Perrault, et un autre qu'on nourrissoit encore à la ménagerie de Versailles, et qui avoient tous deux été apportés d'Egypte, étoient les seuls oiseaux de cette espèce que l'on eût jamais vus en France. » Selon lui, toutes les descriptions des auteurs modernes n'ont été prises que sur celles des anciens. Cette remarque me paroît assez juste, car Belon n'a ni décrit ni même reconnu l'ibis blanc en Egypte; ce qui ne seroit pas vraisembable, si l'on ne supposoit pas qu'il l'a pris pour une cigogne : mais cet observateur est, à son tour, le seul des

modernes qui nous ait dépeint l'ibis noir.

L'IBIS NOIR.

Cet oiseau, dit Belon, *est un peu moins gros qu'un courlis;* il est donc moins grand que l'ibis blanc, et il doit être aussi moins haut de jambes; cependant nous avons remarqué que les anciens ont dit les deux ibis semblables en tout, à la couleur près; celui-ci est entièrement noir, et Belon semble indiquer qu'il a le front et la face en peau nue, en disant que sa tête est faite comme celle d'un *cormoran;* néanmoins Hérodote, qui paroît avoir voulu rendre ses deux descriptions très-exactes, ne donne point à l'ibis noir ce caractère de la tête et du cou dénués de plumes : quoi qu'il en soit, tout ce qu'on a dit des autres caractères et des habitudes de ces deux oiseaux leur a également été attribué en commun, sans exception ni différence.

LE COURLIS ROUGE.

Les terres basses et les plages de vase qui avoisinent les mers et les grands fleuves de l'Amérique méridionale, sont peuplées de plusieurs espèces de courlis ; la plus belle de ces espèces, et la plus commune à la Guiane, est celle du courlis rouge ; tout son plumage est écarlate, à l'exception de la pointe des premières pennes de l'aile qui est noire ; les pieds, la partie nue des jambes et le bec sont rouges ou rougeâtres, ainsi que la peau nue qui couvre le devant de la tête, depuis l'origine du bec jusqu'au-delà des yeux ; ce courlis est aussi grand, mais un peu moins gros que le courlis d'Europe ; ses jambes sont plus hautes, et son bec plus long est aussi plus robuste, et beaucoup plus épais vers la tête ; le plumage de la femelle est d'un rouge moins vif que celui du mâle ; mais l'un et l'autre ne prennent qu'avec

l'âge cette belle couleur; leurs petits naissent couverts d'un duvet noirâtre; ils deviennent ensuite cendrés, puis blancs lorsqu'ils commencent à voler, et ce n'est que dans la seconde ou la troisième année que ce beau rouge paroît par nuances successives, et prend plus d'éclat à mesure qu'ils avancent en âge.

Ces oiseaux se tiennent en troupes, soit en volant, soit en se posant sur les arbres, où, par leur nombre et leur couleur de feu, ils offrent le plus beau coup-d'œil; leur vol est soutenu et même assez rapide, mais ils ne se mettent en mouvement que le matin et le soir; par la chaleur du jour ils entrent dans les criques, et s'y tiennent au frais sous les paletuviers, jusque vers les trois ou quatre heures qu'ils retournent sur les vases, d'où ils reviennent aux criques pour passer la nuit. On ne voit guère un de ces courlis seul, ou si quelqu'un s'est détaché de la troupe,

il ne tarde pas à la rejoindre ; mais ces attroupemens sont distingués par âges, et les vieux tiennent assez constamment leurs bandes séparées de celles des jeunes. Les couvées commencent en janvier et finissent en mai ; ils déposent leurs œufs sur les grandes herbes qui croissent sur les paletuviers, ou dans les broussailles sur quelques bûchettes rassemblées, et ces œufs sont verdâtres ; on prend aisément les petits à la main, lors même que la mère les conduit à terre pour chercher les insectes et les petits crabes, dont ils font leur première nourriture ; ils ne sont point farouches et s'habituent aisément à vivre à la maison. « J'en ai élevé un, dit M. de la Borde, que j'ai gardé pendant plus de deux ans ; il prenoit de ma main ses alimens avec beaucoup de familiarité, et ne manquoit jamais l'heure du déjeûné ni du dîner ; il mangeoit du pain, de la viande crue, cuite ou salée, du poisson, tout

l'accommodoit; il donnoit cependant la préférence aux entrailles de poissons et de volailles, et pour les recueillir il avoit soin de faire souvent un tour à la cuisine; hors de là il étoit continuellement occupé autour de la maison à chercher des vers de terre, ou dans un jardin à suivre le labour du nègre jardinier; le soir, il se retiroit de lui-même dans un poulailler où couchoient une centaine de volailles; il se juchoit sur la plus haute barre, chassoit à grands coups de bec toutes les poules qui vouloient s'y placer, et s'amusoit souvent pendant la nuit à les inquiéter: il s'éveilloit du grand matin, et commençoit par faire trois ou quatre tours au vol autour de la maison; quelquefois il alloit jusqu'au bord de la mer, mais sans s'y arrêter. Je ne lui ai entendu d'autre cri qu'un petit croassement qui paroissoit une expression de peur à la vue d'un chien ou d'un autre animal; il avoit pour les chats beau-

coup d'antipathie sans les craindre, il fondoit sur eux avec intrépidité et à grands coups de bec. Il a fini par être tué tout près de la maison, sur une mare, par un chasseur qui le prit pour un courlis sauvage. »

Ce récit de M. de la Borde s'accorde assez avec le témoignage de Laët, qui ajoute qu'on a vu quelques-uns de ces oiseaux s'unir et produire en domesticité; nous présumons donc qu'il seroit aussi facile qu'agréable d'élever et de multiplier cette belle espèce qui feroit l'ornement des basse-cours, et peut-être ajouteroit aux délices de la table; car la chair de cet oiseau, déjà bonne à manger, pourroit encore se perfectionner, et perdre, avec une nourriture nouvelle, le petit goût de marais qu'on lui trouve; outre que s'accommodant de toutes sortes d'alimens et de tous les débris de la cuisine, il ne coûteroit rien à nourrir; au reste, nous ignorons si, comme le dit Marcgrave,

ce courlis trempe dans l'eau tout ce qu'on lui donne avant de le manger.

Dans l'état sauvage, ces oiseaux vivent de petits poissons, de coquillages, d'insectes, qu'ils recueillent sur la vase quand la marée se retire; jamais ils ne s'écartent beaucoup des côtes de la mer, ni ne se portent sur les fleuves loin de leur embouchure; il ne font qu'aller et venir dans le même canton où on les voit toute l'année. L'espèce en est néanmoins répandue dans la plupart des contrées les plus chaudes de l'Amérique; on les trouve également aux embouchures de Rio-Janeïro, du Maragnon, ect. aux îles de Bahama, et aux Antilles; les Indiens du Brésil, qui aiment à se parer de leurs belles plumes, donnent à ces courlis le nom de *guara* : celui de *flammant,* qu'on leur a donné à Cayenne, se rapporte au beau rouge de flamme de leur plumage; et c'est mal-à-propos que, dans cette colonie, l'on applique ce nom de *flam-*

mant indifféremment à tous les courlis. C'est aussi sans fondement que le voyageur Cauche rapporte au courlis rouge du Brésil son courlis violet de Madagascar, à moins qu'il n'ait entendu faire seulement comparaison de figure entre ces deux oiseaux, car la couleur violette qu'il attribue au sien est bien différente du brillant écarlate de notre courlis rouge : tout ce que nous pouvons inférer de sa notice, c'est qu'il se trouve à Madagascar une espèce de courlis à plumage violet, qu'aucune autre relation ne nous fait d'ailleurs connoître.

LE COURLIS BLANC.

On pourroit prendre ce courlis pour le courlis rouge portant encore sa première couleur; mais Catesby, qui a connu l'un et l'autre, donne celui-ci comme étant d'espèce différente; il est en effet un peu plus grand que le cour-

lis rouge; il a les pieds, le bec, le tour des yeux et le devant de la tête d'un rouge-pâle; tout le plumage blanc, à l'exception des quatre premières pennes de l'aile, qui sont d'un vert-obscur à leur extrémité. Ces oiseaux arrivent à la Caroline en grand nombre, vers le milieu de septembre, qui est la saison des pluies; ils fréquentent les terres basses et marécageuses; ils y demeurent environ six semaines, et disparoissent ensuite jusqu'à l'année suivante; apparemment ils se retirent vers le sud pour nicher dans un climat plus chaud. Catesby dit avoir trouvé des grappes d'œufs dans plusieurs femelles peu de temps avant leur départ de la Caroline: elles ne diffèrent pas des mâles par les couleurs, et tous deux ont la chair et la graisse jaune comme du safran.

LE COURLIS BRUN A FRONT ROUGE.

Ces courlis bruns arrivent à la Caroline avec les courlis blancs de l'espèce précédente, et mêlés dans leurs bandes; ils sont de même grandeur, mais en plus petit nombre, *y ayant bien*, dit Catesby, *vingt courlis blancs pour un brun*. Ceux-ci sont en effet tout bruns sur le dos, les ailes et la queue, et sont d'un gris-brun sur la tête et le cou, et tout blancs sur le croupion et le ventre; ils ont le devant de la tête dégarni de plumes, et couvert d'une peau d'un rouge-pâle; le bec et les pieds sont de cette même couleur. Ils ont, comme les courlis blancs, la chair et la graisse jaune : ces deux espèces d'oiseaux arrivent et repartent ensemble; ils passent en hiver de la Caroline à des contrées plus méridionales, comme à la Guiane, où ils sont nommés *flammants gris*.

LE COURLIS DES BOIS.

Cet oiseau, que les colons de Cayenne ont appelé *flammant des bois*, vit en effet dans les forêts le long des ruisseaux et des rivières, et il se tient loin des côtes de la mer que les autres courlis ne quittent guère; il a aussi des mœurs différentes, et ne va point en troupes, mais seulement accompagné de sa femelle; il se pose, pour pêcher, sur les bois qui flottent dans l'eau; il n'est pas plus grand que le courlis vert d'Europe; mais son cri est beaucoup plus fort; tout son plumage porte une teinte de vert très-foncé, sur un fond brun sombre, qui de loin paroît noir, et qui de près offre de riches reflets bleuâtres ou verdâtres; les ailes et le haut du cou ont la couleur et l'éclat de l'acier poli; on voit des reflets bronzés sur le dos, et d'un lustre pourpré sur le ventre et le bas du cou; les joues sont dénuées de plumes.

L'ACALOT.

Nous abrégeons ainsi le nom d'*acacalotl* que porte le courlis au Mexique, où il est indigène ; il a, comme la plupart des autres, le front dénué de plumes et couvert d'une peau rongeâtre; son bec est bleu ; le cou et le derrière de la tête sont revêtus de plumes brunes, mêlées de blanc et de vert, ses ailes brillent de reflets verts et pourpres ; et c'est apparemment d'après ces caractères que M. Brisson a cru devoir l'appeler *courly varié ;* mais il est aisé de voir par le nom de *corbeau aquatique*, que lui donnent Fernandez et Nieremberg, que ces couleurs portent sur un fond sombre et approchant du noir.

LE GRAND COURLIS DE CAYENNE.

Il est plus gros que le courlis d'Europe, et il nous a paru le plus grand

des courlis ; il a tout le manteau, les grandes pennes de l'aile et le devant du corps d'un brun ondé de gris et lustré de vert ; le cou est blanc-roussâtre, et les grandes couvertures de l'aile sont blanches. Cette description suffit pour le distinguer de tous les autres courlis.

LE COURICACA.

Cet oiseau, naturel à la Guiane, au Brésil et à quelques contrées de l'Amérique septentrionale où il voyage, est aussi grand que la cigogne, mais il a le corps plus mince, plus élancé, et il n'atteint à la hauteur de la cigogne que par la longueur de son cou et de ses jambes, qui sont plus grandes à proportion ; il en differe aussi par le bec, qui est droit sur les trois quarts de sa longueur, mais courbé à la pointe, très-fort, très-épais, sans rainures, uni dans sa rondeur, et allant en se grossissant près de la tête, où il a six à sept pouces de tour sur près de huit de

longueur ; ce gros et long bec est de substance très-dure, et tranchant par les bords ; l'occiput et le haut du cou sont couverts de petites plumes brunes, rudes, quoiqu'effilées ; les pennes de l'aile et de la queue sont noires, avec quelques reflets bleuâtres et rougeâtres : tout le reste du plumage est blanc ; le front est chauve, et n'est couvert, comme le tour des yeux, que d'une peau d'un bleu obscur ; la gorge, tout aussi dénuée de plumes, et revêtue d'une peau susceptible de s'enfler et s'étendre.

Catesby nous apprend qu'il arrive tous les ans de nombreuses volées de couricacas à la Caroline, vers la fin de l'été, temps auquel les grandes pluies tombent dans ce pays ; ils fréquentent les savanes noyées par ces pluies ; ils se posent en grand nombre sur les plus hauts cyprès ; ils s'y tiennent dans une attitude fort droite, et, pour supporter leur bec pesant, ils le reposent sur

leur cou replié : ils s'en retournent avant le mois de novembre. Catesby ajoute qu'ils sont oiseaux stupides, qui ne s'épouvantent point, et qu'on les tire à son aise; que leur chair est très-bonne à manger, quoiqu'ils ne se nourrissent que de poissons et d'animaux aquatiques.

Espèces connues dans ce genre.

Le Couricaca, *tantalus Loculator.*
Le Courlis d'Italie, *tantalus Falcinellus.*
Le Courlis à tête nue, *tantalus Calvus.*
Le Courlis brun de Luçon, *tantalus Manillensis.*
Le Courlis huppé, *tantalus Cristatus.*
L'Ibis noir, *tantalus Niger.*
L'Ibis blanc, *tantalus Ibis.*
Le Courlis rouge, *tantalus Ruber.*
Le Courlis blanc, *tantalus Albus.*
Le Courlis brun à front rouge, *tantalus Fuscus.*
Le Courlis des bois, *tantalus Cayennensis.*
L'Acalot, *tantalus Mexicanus.*
Le grand Courlis de Cayenne, *tantalus Albicollis.*
Le Courlis gris, *tantalus Griseus.*

ELLE

retournent
e. Catesby
pides, qui
qu'on les
ir est très-
ne se nour-
d'animaux

e genre.

tor.
lcinellus.
Calvus.
ntalus Ma-

tatus.

r.
us.
, tantalus

yennensis.

, tantalus

r.



Deseve del. Devisse Sculp.

1. LA GRUE. 2. LA DEMOISELLE DE NUMIDIE.


Tom . VIII.
1.
Sculp.
NUMIDIE.

XLVIe GENRE.

LE HÉRON, *ARDEA*.

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec droit, assez pointu.

LA GRUE.

De tous les oiseaux voyageurs, c'est la grue qui entreprend et exécute les courses les plus lointaines et les plus hardies. Originaire du nord, elle visite les régions tempérées, et s'avance dans celles du midi. On la voit en Suède, en Écosse, aux îles Orcades, dans la Podolie, la Volhinie, la Lithuanie, et dans toute l'Europe septentrionale. En

automne, elle vient s'abattre sur nos plaines marécageuses et nos terres ensemencées, puis elle se hâte de passer dans des climats plus méridionaux, d'où revenant avec le printemps, on la revoit s'enfoncer de nouveau dans le nord, et parcourir ainsi un cercle de voyages avec le cercle des saisons.

Frappés de ces continuelles migrations, les anciens l'appeloient également l'oiseau de Lybie et l'oiseau de Scythie, la voyant tour-à-tour arriver de l'une et de l'autre de ces extrémités du monde alors connu. Hérodote, aussi bien qu'Aristote, place en Scythie l'été des grues; c'est en effet de ces régions que partoient celles qui s'arrêtoient dans la Grèce. La Thessalie est appelée dans Platon le *pâturage des grues;* elles s'y abattoient en troupes, et couvroient aussi les îles Ciclades. Pour marquer la saison de leur passage : *Leur voix,* dit Hésiode, *annonce du haut des airs au laboureur le*

temps d'ouvrir la terre. L'Inde et l'Éthiopie étoient des régions désignées pour leur route au midi.

Strabon dit que les Indiens mangent les œufs des grues ; Hérodote, que les Égyptiens couvrent de leurs peaux des boucliers, et c'est aux sources du Nil que les anciens les envoyoient combattre les Pygmées, *sorte de petits hommes,* dit Aristote, *montés sur de petits chevaux, et qui habitent des cavernes.* Pline arme ces petits hommes de flèches; il les fait porter par des beliers, et descendre au printemps des montagnes de l'Inde, où ils habitent sous un ciel pur, pour venir vers la mer orientale, soutenir, trois mois durant, la guerre contre les grues, briser leurs œufs, enlever leurs petits, *sans quoi,* dit-il, *ils ne pourroient résister aux troupes toujours plus nombreuses de ces oiseaux,* qui même finirent par les accabler, à ce que pense Pline lui-même, puisque, parcourant des villes maintenant désertes ou rui-

nées, et que d'anciens peuples habitèrent, il compte celle de *Gérania, où vivoit autrefois la race des Pygmées, qu'on croit en avoir été chassés par les grues.*

Ces fables anciennes sont absurdes, dira-t-on, et j'en conviens; mais accoutumés à trouver dans ces fables des variétés cachées, et des faits qu'on n'a pu mieux connoître, nous devons être sobres à porter ce jugement trop facile à la vanité, et trop naturel à l'ignorance; nous aimons mieux croire que quelques particularités singulières dans l'histoire de ces oiseaux donnèrent lieu à une opinion si répandue dans une antiquité, qu'après avoir si souvent taxée de mensonges, nos nouvelles découvertes nous ont forcés de reconnoître instruite avant nous. On sait que les singes, qui vont en grandes troupes dans la plupart des régions de l'Amérique et de l'Inde, font une guerre continuelle aux oiseaux; ils cherchent

à surprendre leur nichée, et ne cessent de leur dresser des embûches. Les grues, à leur arrivée, trouvent ces ennemis, peut-être rassemblés en grand nombre pour attaquer cette nouvelle et riche proie avec plus d'avantage; les grues assez sûres de leurs propres forces, exercées même entre elles aux combats, naturellement assez disposées à la lutte, comme il paroît par les attitudes où elles se jouent, les mouvemens qu'elles affectent, et à l'ordre des batailles, par celui même de leur vol et de leurs départs, se défendent vivement; mais les singes, acharnés à enlever leurs œufs et leurs petits, reviennent sans cesse et en troupes au combat; et, comme par leurs stratagêmes, leurs mines et leurs postures, ils semblent imiter les actions humaines, ils parurent être en troupes de petits hommes à des gens peu instruits, ou qui n'apperçurent que de loin, ou qui, emportés par l'amour de l'extraordi-

naire, préférèrent de mettre ce merveilleux dans leurs relations. Voilà l'origine et l'histoire de ces fables.

Les grues portent leur vol très-haut, et se mettent en ordre pour voyager; elles forment un triangle à-peu-près isocèle, comme pour fendre l'air plus aisément. Quand le vent se renforce et menace de les rompre, elles se resserrent en cercle, ce qu'elles font aussi quand l'aigle les attaque. Leur passage se fait le plus souvent dans la nuit, mais leur voix éclatante avertit de leur marche; dans ce vol de nuit, le chef fait entendre fréquemment une voix de réclame, pour avertir de la route qu'il tient; elle est répétée par la troupe, où chacun répond, comme pour faire connoître qu'elle suit et garde sa ligne.

Le vol de la grue est toujours soutenu, quoique marqué par diverses inflexions; ses vols différens ont été observés comme des présages des change-

mens du ciel et de la températre ; sagacité que l'on peut bien accorder à un oiseau, qui, par la hauteur où il s'élève dans la région de l'air, est en état d'en découvrir ou sentir de plus loin que nous les mouvemens et les altérations. Les cris des grues dans le jour indiquent la pluie; des clameurs plus bruyantes, et comme tumultueuses, annoncent la tempête; si le matin ou le soir on les voit s'élever et voler paisiblement en troupe, c'est un indice de sérénité; au contraire, si elles pressentent l'orage, elles baissent leur vol et s'abattent en terre. La grue a, comme tous les grands oiseaux, excepté ceux de proie, quelque peine à prendre son essor. Elle court quelques pas, ouvre les ailes, s'élève peu d'abord, jusqu'à ce qu'étendant son vol, elle déploie une aile puissante et rapide.

A terre, les grues rassemblées établissent une garde pendant la nuit, et

la circonspection de ces oiseaux a été consacrée dans les hiéroglyphes comme le symbole de la vigilance : la troupe dort la tête cachée sous l'aile, mais le chef veille la tête haute ; et, si quelque objet le frappe, il en avertit par un cri : c'est pour le départ, dit Pline, qu'elles choisissent ce chef ; mais, sans imaginer un pouvoir reçu ou donné, comme dans les sociétés humaines, on ne peut refuser à ces animaux l'intelligence sociale de se rassembler, de suivre celui qui appelle, qui précède, qui dirige pour faire le départ, le voyage, le retour, dans tout cet ordre qu'un admirable instinct leur fait suivre : aussi Aristote place-t-il la grue à la tête des oiseaux qui s'attroupent et se plaisent rassemblés.

Les premiers froids de l'automne avertissent les grues de la révolution de la saison ; elles partent alors pour changer de ciel. Celles du Danube et de l'Allemagne passent sur l'Italie.

Dans nos provinces de France elles paroissent au mois de septembre et d'octobre et jusqu'en novembre, lorsque le temps de l'arrière-automne est doux; mais la plupart ne font que passer rapidement, et ne s'arrêtent point; elles reviennent au premier printemps, en mars et avril. Quelques-unes s'égarent ou hâtent leur retour; car Rédi en a vu le 20 de février aux environs de Pise. Il paroît qu'elles passoient jadis tout l'été en Angleterre, puisque du temps de Ray, c'est-à-dire au commencement de ce siècle, on les trouvoit par grandes troupes dans les terreins marécageux des provinces de Lincoln et de Cambridge; mais aujourd'hui les auteurs de la Zoologie Britannique disent que ces oiseaux ne fréquentent que fort peu l'île de la Grande Bretagne, où cependant l'on se souvient de les avoir vu nicher : tellement qu'il y avoit une amende prononcée contre qui briseroit leurs œufs, et qu'on voyoit

communément, suivant Turner, de petits gruaux dans les marchés; leur chair est en effet une viande délicate dont les Romains faisoient grand cas. Mais je ne sais si ce fait, avancé par les auteurs de la Zoologie Britannique, n'est pas suspect; car on ne voit pas quelle est la cause qui a pu éloigner les grues de l'Angleterre: ils auroient au moins dû indiquer et nous apprendre si l'on a desséché les marais des contrées de Cambridge et de Lincoln; car ce n'est point une diminution dans l'espèce, puisque les grues paroissent toujours aussi nombreuses en Suède, où Linnæus dit qu'on les voit par-tout dans les campagnes humides. C'est en effet dans les terres du nord, autour des marais, que la plupart vont poser leurs nids: d'autre côté, Strabon assure que les grues ne nichent que dans les régions de l'Inde; ce qui prouveroit qu'elles font deux nichées, et dans les deux climats opposés. Les grues ne pon-

dent que deux œufs; les petits sont à peine élevés, qu'arrive le temps du départ, et leurs premières forces sont employées à suivre et à accompagner leurs pères et mères dans leurs voyages.

On prend la grue au lacet, à la passée, l'on en fait aussi le vol à l'aigle et au faucon. Dans certains cantons de la Pologne, les grues sont si nombreuses, que les paysans sont obligés de se bâtir des huttes au milieu de leurs champs de blé-sarrasin pour les en écarter. En Perse, où elles sont aussi très-communes, la chasse en est réservée aux plaisirs du prince; il en est de même au Japon, où ce privilége, joint à des raisons superstitieuses, fait que le peuple a pour les grues le plus grand respect; on en a vu de privées, et qui, nourries dans l'état domestique, ont reçu quelque éducation, et, comme leur instinct les porte naturellement à se jouer par divers sauts, puis à marcher avec une affectation de gravité, on peut les

dresser à des postures et à des danses.

Nous avons dit que les oiseaux ayant le tissu des os moins serré que les animaux quadrupèdes vivoient à proportion plus long-temps : la grue nous en fournit un exemple ; plusieurs auteurs ont fait mention de sa longue vie. La grue du philosophe *Leonicus Thomœus* dans Paul Jove est fameuse ; il la nourrit pendant quarante ans, et l'on dit qu'ils moururent ensemble.

Quoique la grue soit granivore comme la conformation de son ventricule paroît l'indiquer, et qu'elle n'arrive ordinairement sur les terres qu'après qu'elles sont ensemencées, pour y chercher les grains que la herse n'a pas couverts, elle préfère néanmoins les insectes, les vers, les petits reptiles, et c'est par cette raison qu'elle fréquente les terres marécageuses dont elle tire la plus grande partie de sa subsistance.

La membrane qui, dans la cigogne,

engage les trois doigts, n'en lie que deux dans la grue, celui du milieu avec l'extérieur. La trachée - artère est d'une conformation très-remarquable; car, perçant le sternum, elle y entre profondément, forme plusieurs nœuds, et en ressort par la même ouverture pour aller aux poumons; c'est aux circonvolutions de cet organe et au retentissement qui s'y fait qu'on doit attribuer la voix forte de cet oiseau; son ventricule est musculeux, il y a double cœcum, et c'est en quoi la grue diffère à l'intérieur des hérons, qui n'ont qu'un cœcum, comme elle en est à l'extérieur très-distinguée par sa grandeur, par le bec plus court, la taille plus fournie, et par toute l'habitude du corps et la couleur du plumage; ses ailes sont très-grandes, garnies de forts muscles et ont vingt-quatre pennes.

Le port de la grue est droit et sa figure est élancée; tout le champ de

son plumage est d'un beau cendré-clair, ondé, excepté les pointes des ailes et la coiffure de la tête; les grandes pennes de l'aile sont noires, les plus près du corps s'étendent, quand l'aile est pliée, au-delà de la queue, les moyennes et grandes couvertures sont d'un cendré assez clair du côté extérieur, et noir au côté intérieur aussi bien qu'à la pointe; de dessous ces dernières et les plus près du corps sortent et se relèvent de larges plumes à filets, qui se troussent en panache, retombent avec grace, et, par leur flexibilité, leur position, leur tissu, ressemblent à ces mêmes plumes dans l'autruche; le bec, depuis sa pointe jusqu'aux angles, a quatre pouces; il est droit, pointu, comprimé par les côtés; sa couleur est d'un noir-verdâtre blanchissant à la pointe; la langue, large et courte, est dure et cornée à son extrémité; le devant des yeux, le front et le crâne, sont couverts d'une peau char-

gée de poils noirs assez rares pour la laisser voir comme à nu. Cette peau est rouge dans l'animal vivant, différence que Belon établit entre le mâle et la femelle, dans laquelle cette peau n'est pas rouge ; une portion de plumes d'un cendré très-foncé couvre le derrière de la tête et s'étend un peu sur le cou ; les tempes sont blanches, et ce blanc, se portant sur le haut du cou, descend à trois ou quatre pouces ; les joues, depuis le bec et au-dessous des yeux, ainsi que la gorge et une partie du devant du cou, sont d'un cendré-noirâtre.

Il se trouve parfois des grues blanches ; Longotius et d'autres disent en avoir vu ; ce ne sont que des variétés dans l'espèce, qui admet aussi des différences très-considérables pour la grandeur. M. Brisson ne donne que trois pieds un pouce à sa grue, mesurée de la pointe du bec à celle de la queue, et trois pieds neuf pouces,

prise du bout des ongles; il n'a donc décrit qu'une très-petite grue. Willulghby compte cinq pieds anglais, ce qui fait à-peu-près quatre pieds huit pouces de longueur, et il dit qu'il pèse jusqu'à dix livres, sur quoi les ornithologistes sont d'accord avec lui. Au Cabinet du roi, un individu, pris à la vérité entre les plus grands, a quatre pieds deux pouces de hauteur verticale en attitude, ce qui feroit un développement, ou le corps étendu de l'extrémité du bec à celle des doigts, plus de cinq pieds; la partie nue des jambes a quatre pouces; les pieds sont noirs, et ont dix pouces et demi.

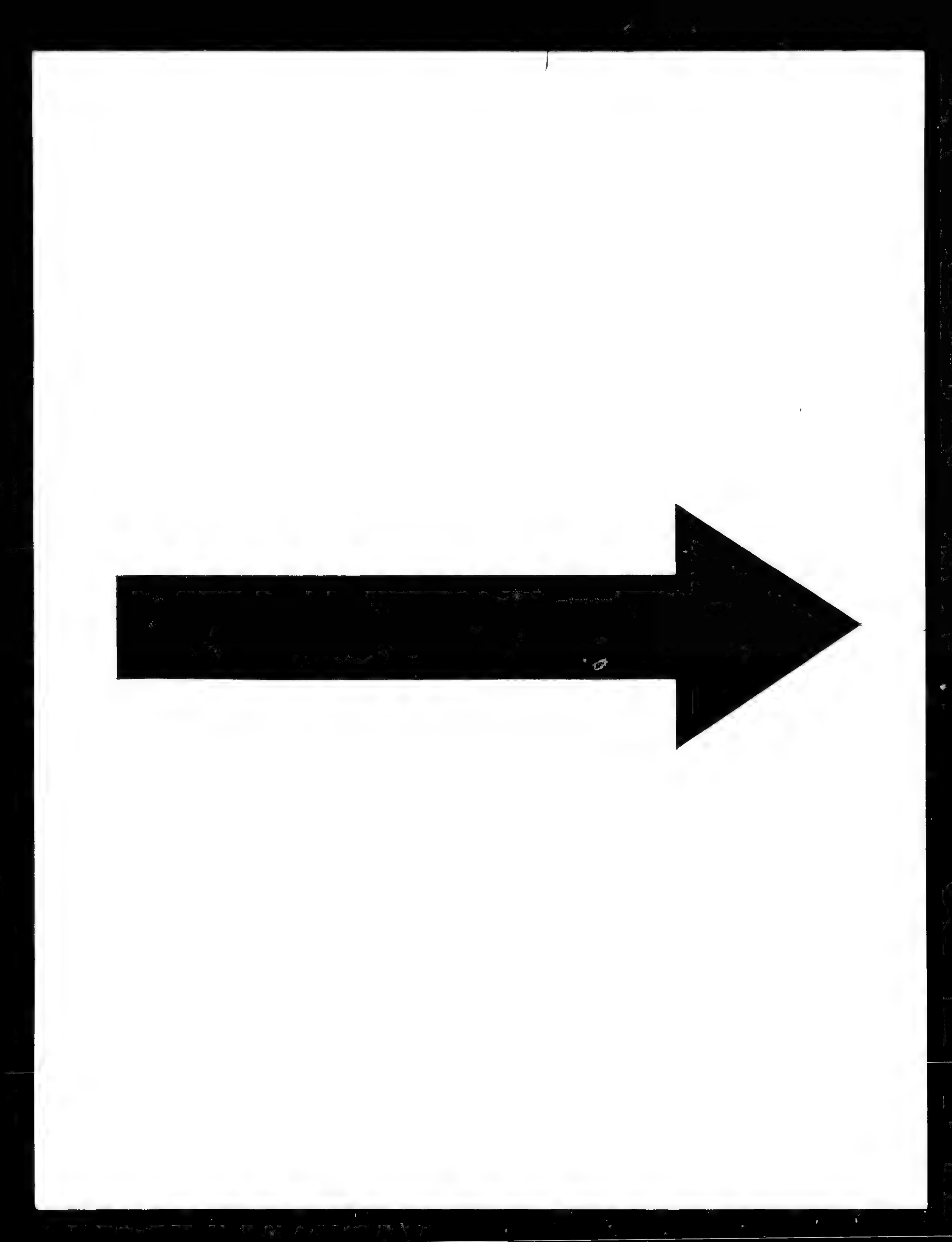
Avec ses grandes puissances pour le vol et son instinct voyageur, il n'est pas étonnant que la grue se montre dans toutes les contrées, et se transporte dans tous les climats; cependant nous doutons que du côté du midi elle passe le Tropique; en effet, toutes les régions où les anciens les envoient

hiverner, la Lybie, le haut du Nil, l'Inde des bords du Gange, sont en deçà de cette limite, qui étoit aussi celle de l'ancienne géographie du côté du midi; et, ce qui nous le fait croire, outre l'énormité du voyage, c'est que, dans la nature, rien ne passe aux extrêmes; c'est un degré modéré de température que les grues, habitantes du septentrion, viennent chercher l'hiver dans le midi, et non le brûlant été de la zone torride. Les marais et les terres humides où elles vivent et qui les attirent, ne se trouvent point au milieu des terres arides et des sables ardens; ou si des peuplades de ces oiseaux parvenus de proche en proche, en suivant les chaînes des montagnes où la température est moins ardente, sont allées habiter le fond du midi, isolées dès-lors et perdues dans ces régions, séquestrées de la grande masse de l'espèce, elles n'entrent plus dans le système de ces migrations, et ne

sont certainement pas du nombre de celles que nous voyons voyager vers le nord ; telles sont en particulier ces grues que Kolbe dit se trouver en grand nombre au Cap de Bonne-Espérance, et les mêmes exactement que celles d'Europe ; fait que nous aurions pu ne pas regarder comme bien certain sur le témoignage seul de ce voyageur, si d'autres n'avoient aussi trouvé des grues à des latitudes méridionales, presque aussi avancées, comme à la Nouvelle-Hollande et aux Philippines, où il paroît qu'on en distingue deux espèces.

La grue des Indes orientales, telle que les modernes l'ont observée, ne paroît pas spécifiquement différente de celle d'Europe ; elle est plus petite, le bec un peu plus long, la peau au sommet de la tête rouge et rude, s'étendant jusque sur le bec, du reste entièrement semblable à la nôtre et du même plumage gris-cendré. C'est la des-

cription qu'en fait Willulghby, qui l'avoit vue vivante dans le parc de Saint-James. M. Edwards décrit une autre grue envoyée aussi des Indes ; c'étoit, à ce qu'il dit, un grand et superbe oiseau plus fort que notre grue et dont la hauteur, le cou tendu, étoit de près de six pieds (anglais) ; nourrissoit d'orge et d'autres grains il prenoit sa nourriture avec la pointe du bec, et, d'un coup de tête fort vif en arrière, il la jetoit au fond du gosier ; une peau rouge et nue, chargée de quelques poils noirs, couvroit la tête et le haut du cou ; tout le plumage, d'un cendré-noirâtre, étoit seulement un peu clair sur le cou ; la jambe et les pieds étoient rougeâtres. On ne voit pas, à tous ces traits, de différence spécifique bien caractérisée, et rien qui ne puisse être l'impression et le sceau des climats : cependant M. Edwards veut que sa *grande grue des Indes* soit un tout autre oiseau que celle



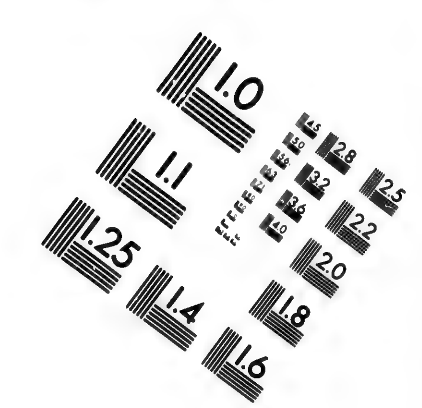
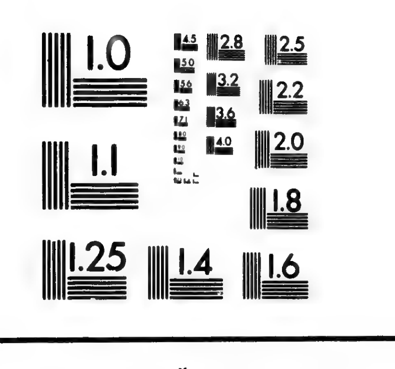
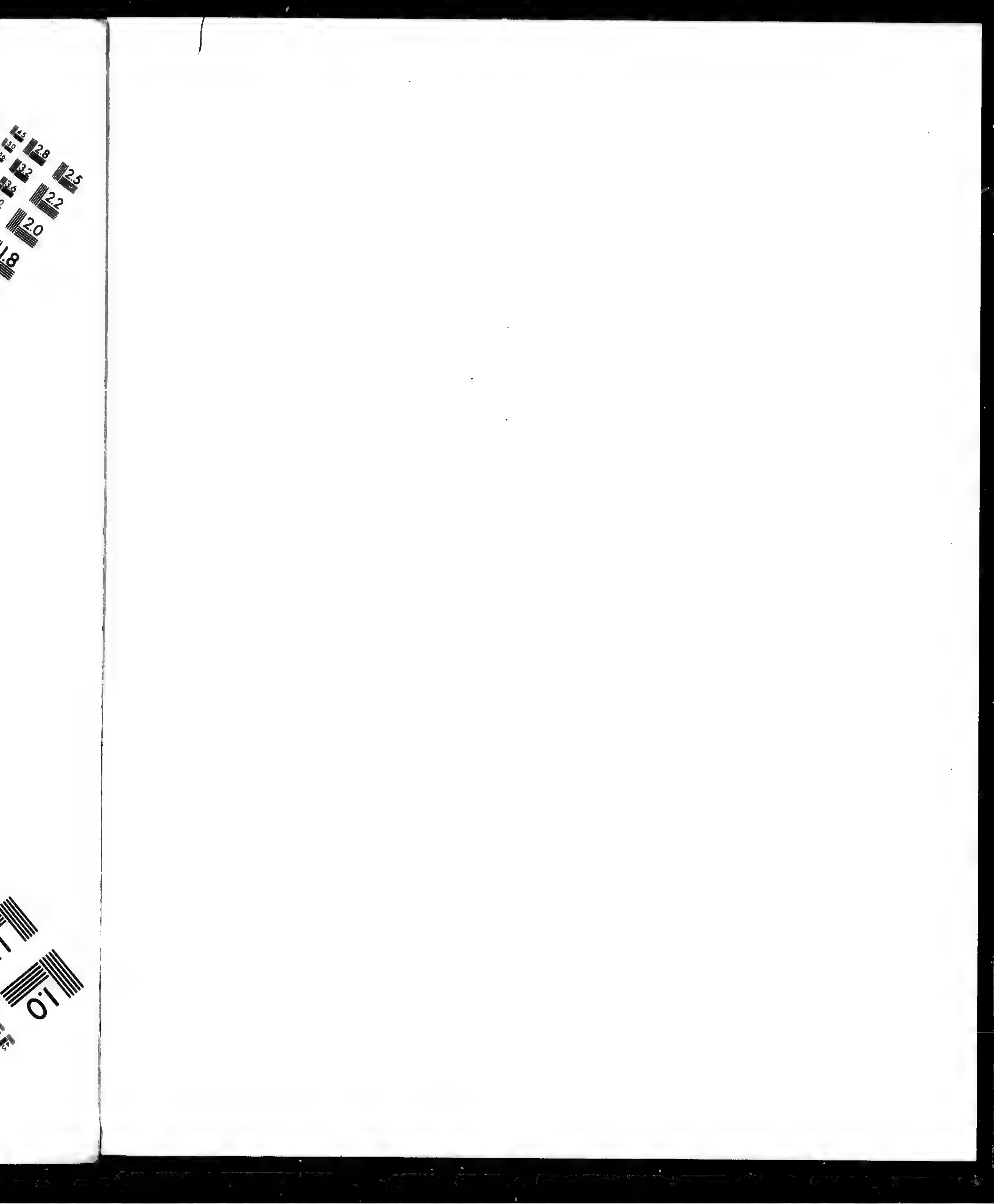


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





de Willulghby, et ce qui le lui persuade, c'est sur-tout, dit-il, la grande différence de taille; en quoi nous pourrions être de son avis, si nous avions déjà remarqué qu'on observe entre les grues d'Europe des variétés de grandeurs très-considérables. Au reste, cette grue est apparemment celle des terres de l'est et de l'Asie, à la hauteur du Japon, qui, dans ses voyages, passe aux Indes pour chercher un hiver tempéré, et descend de même à la Chine, où l'on voit un grand nombre de ces oiseaux.

C'est à la même espèce que nous paroît encore devoir se rapporter cette grue du Japon vue à Rome, dont Aldrovande donne la description et la figure. « Avec toute la taille de notre grue, elle avoit, dit-il, le haut de la tête d'un rouge vif, semé de taches noires; la couleur de tout son plumage tiroit au blanc ». Kœmpfer parle aussi d'une grue blanche au Japon; mais comme

il ne la distingue en aucune chose de la grise, dont il fait mention au même endroit, il y a toute apparence que ce n'est que la variété qu'on a observée en Europe.

LA GRUE A COLLIER.

Cette grue nous paroît différer trop de l'espèce commune, pour que nous puissions l'en rapprocher par les mêmes analogies que les variétés précédentes : outre qu'elle est d'une taille beaucoup au-dessous de celle de la grue ordinaire, avec la tête proportionnellement plus grosse, et le bec plus grand et plus fort, elle a le haut du cou orné d'un beau collier rouge, soutenu d'un large tour de cou blanc, et toute la tête nue d'un gris-rougeâtre uni, et sans ces traits de blanc et de noir qui coiffent la tête de notre grue; de plus, celle-ci a la touffe ou le panache de la queue du même gris-bleuâtre

que le corps. Cette grue a été dessinée vivante chez madame *de Bandeville*, à qui elle avoit été envoyée des grandes Indes.

LA GRUE BLANCHE.

Il y a toute apparence que la grue a passé d'un continent à l'autre, puisqu'elle fréquente de préférence les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Asie, et que le nord est la grande route qu'ont tenue les espèces communes aux deux mondes; et, en effet, on trouve en Amérique une grue blanche, et une ou deux sortes de grises ou brunes; mais la grue blanche qui, dans notre continent n'est qu'une variété accidentelle, paroît avoir formé dans l'autre une race constante, établie sur des caractères assez marqués et assez distincts pour la regarder comme très-anciennement séparée de l'espèce commune, modifiée depuis long-temps

par l'influence du climat; elle est de la hauteur de nos plus grandes grues, mais avec des proportions plus fortes et plus épaisses, le bec plus long, la tête plus grosse, le cou et les jambes moins grêles; tout son plumage est blanc, hors les grandes pennes des ailes qui sont noires, et la tête qui est brune; la couronne du sommet est calleuse et couverte de poils noirs clair-semés et fins, sous lesquels la peau rougeâtre paroît à nu; une peau semblable couvre les joues; la touffe des pennes flottantes du croupion est couchée et tombante; le bec est sillonné en dessus, et dentelé par les bords vers le bout; il est brun et long d'environ six pouces. Catesby a fait la description de cette grue sur une peau entière que lui donna un Indien, qui lui dit que ces oiseaux fréquentoient en grand nombre le bras des rivières proches de la mer, au commencement du printemps, et qu'ils retournoient dans les montagnes en

été. « Ce fait, dit Catesby, m'a été confirmé depuis par un blanc, qui m'a assuré que ces oiseaux font grand bruit par leurs cris, et qu'on les voit aux savannes de l'embouchure de l'Aratamaha et d'autres rivières proche Saint-Augustin dans la Floride, et aussi dans la Caroline; mais qu'il n'en a jamais vu plus avant vers le nord. »

Cependant il est très-certain qu'elle s'élève à de plus hautes latitudes : ce sont ces mêmes grues blanches qu'on trouve en Virginie, en Canada, jusqu'à la baie d'Hudson; car la grue blanche de cette contrée, que donne M. Edwards, est, comme il le remarque, exactement la même que celle de Catesby.

LA GRUE BRUNE.

Edwards décrit cette grue sous la dénomination de *grue brune et grise*; elle est d'un tiers moins grosse que la pré-

cédente, qui est blanche; elle a les grandes pennes des ailes noires; leurs couvertures et les scapulaires, jusque sur le cou, sont d'un brun-rouillé, ainsi que les grandes plumes flottantes couchées près du corps; le reste du plumage est cendré; la peau rouge de la tête n'en couvre que le front et le sommet; ces différences et celles de la taille, qui, dans ce genre d'oiseaux, varie beaucoup, ne sont peut-être pas suffisantes pour séparer cette espèce de celle de notre grue : ce sont tout au moins deux espèces voisines, d'autant plus que les rapports de climats et de mœurs rapprochent ces grues d'Amérique de nos grues d'Europe ; car elles ont l'habitude commune de passer dans le nord de leur continent, et jusque dans les terres de la baie d'Hudson, où elles nichent et d'où elles repartent à l'approche de l'hiver, en prenant, à ce qu'il paroît, leur route par les terres des Illinois et des Hurons, en se por-

tant de là jusqu'au Mexique, et peut-être beaucoup plus loin. Ces grues d'Amérique ont donc le même instinct que celles d'Europe; elles voyagent de même du nord au midi, et c'est apparemment ce que désignoit l'Indien à M. Catesby, par la fuite de ces oiseaux de la mer aux montagnes.

Oiseaux étrangers qui ont rapport à la Grue.

LA DEMOISELLE DE NUMIDIE.

Sous un moindre module, la demoiselle de Numidie a toutes les proportions et la taille de la grue ; c'est son port, et c'est aussi le même vêtement, la même distribution de couleurs sur le plumage : le gris en est seulement plus pur et plus perlé ; deux touffes blanches de plumes effilées et chevelues, tombant de chaque côté de la tête de l'oiseau, lui forment une espèce de coiffure; des plumes longues,

douces et soyeuses, du plus beau noir, sont couchées sur le sommet de la tête; de semblables plumes descendent sur le devant du cou, et pendent avec grace au-dessous; entre les pennes noires des ailes percent des touffes flexibles, alongées et pendantes. On a donné à ce bel oiseau le nom de *demoiselles*, à cause de son élégance, de sa parure et des gestes *mimes* qu'on lui voit affecter; cette demoiselle-oiseau s'incline en effet par plusieurs révérences; elle se donne bon air en marchant avec une sorte d'ostentation, et souvent elle saute et bondit par gaité, comme si elle vouloit danser.

Ce penchant, dont nous avons déjà remarqué quelque chose dans la grue, se montre si évidemment ici, que, depuis plus de deux mille ans, les auteurs qui ont parlé de cet oiseau de Numidie l'ont toujours indiqué ou reconnu par cette imitation singulière des gestes mimes. Aristote l'appelle l'acteur

ou le comédien, Pline le danseur et le baladin, et Plutarque fait mention de ses jeux et de son adresse. Il paroît même que cet instinct *scénique* s'étend jusqu'à l'imitation des actions du moment. Xénophon, dans Athénée, en paroît persuadé lorsqu'il rapporte la manière de prendre ces oiseaux. « Les chasseurs, dit-il, se frottent les yeux en leur présence avec de l'eau qu'ils ont mise dans des vases, ensuite ils les remplissent de glu et s'éloignent; l'oiseau vient s'en frotter les yeux et les pattes, à l'exemple des chasseurs. » Aussi Athénée, dans cet endroit, l'appelle-t-il le *copiste de l'homme;* et, si cet oiseau a pris de ce modèle quelque foible talent, il paroît aussi avoir pris ses défauts : car il a de la vanité, il aime à s'étaler, il cherche à se donner en spectacle, et se met en jeu dès qu'on le regarde; il semble préférer le plaisir de se montrer à celui même de manger, et suivre quand on le quitte,

comme pour solliciter encore un coup-d'œil.

Ce sont les remarques de MM. de l'Académie des Sciences sur la demoiselle de Numidie ; il y en avoit plusieurs à la ménagerie de Versailles. Ils comparent leurs marches, leurs postures et leurs gestes, aux *danses des Bohémiennes ;* et Aristote lui-même semble avoir voulu l'exprimer ainsi, et peindre leur manière de sauter et de bondir ensemble, lorsqu'il dit *qu'on les prend quand elles dansent l'une vis-à-vis de l'autre.*

Quoique cet oiseau fût fameux chez les anciens, il en étoit néanmoins peu connu, et n'avoit été vu que fort rarement en Grèce et en Italie ; confiné dans son climat, il n'avoit, pour ainsi dire, qu'une célébrité fabuleuse. Pline, en un endroit, après l'avoir nommé le *pantomime,* le place, dans un autre passage, avec les animaux imaginaires, les syrènes, les griffons, les pégases.

Les modernes ne l'ont connu que tard; ils l'ont confondu avec le *scops* et l'*otus* des Grecs, et l'*asio* des Latins; le tout fondé sur les mines que le hibou *(otus)* fait de la tête, et sur la fausse analogie de ses deux oreilles, avec la coiffure en filets longs et déliés, qui, de chaque côté, garnit et pare la tête de ce bel oiseau.

Les six demoiselles que l'on eut quelque temps à la ménagerie *venoient de Numidie*. Nous ne trouvons rien de plus, dans les naturalistes, sur la terre natale de cet oiseau et sur les contrées qu'il habite. Les voyageurs l'ont trouvé en Guinée, et il paroît naturel aux régions de l'Afrique voisines du tropique. Il ne seroit pas néanmoins impossible de l'habituer à notre climat, de le naturaliser dans nos basse-cours, et même d'y en établir la race. Les demoiselles de Numidie, de la ménagerie du roi, y ont produit; et la dernière, morte après avoir vécu environ

vingt-quatre ans, étoit une de celles qu'on y avoit vu naître.

MM. de l'Académie donnent des détails très-circonstanciés sur les parties intérieures de ces six oiseaux qu'ils disséquèrent; la trachée-artère, d'une substance dure et comme osseuse, étoit engagée, par une double circonvolution, dans une profonde cannelure creusée dans le haut du sternum; au bas de la trachée on remarquoit un nœud osseux ayant la forme d'un larynx séparé en deux à l'intérieur par une languette, comme on le trouve dans l'oie et dans quelques autres oiseaux; le cerveau et le cervelet ensemble ne pesoient qu'une dragme et demie; la langue étoit charnue en dessus, et cartilagineuse en dessous; le gésier étoit semblable à celui d'une poule, et, comme dans tous les granivores, on y trouvoit des graviers.

L'OISEAU ROYAL.

L'OISEAU royal doit son nom à l'espèce de couronne qu'un bouquet de plumes, ou plutôt de soies épanouies, lui forme sur la tête. Il a de plus le port noble, la figure remarquable, et la taille haute de quatre pieds lorsqu'il se redresse; de belles plumes d'un noir plombé, avec reflets bleuâtres, pendent le long de son cou, s'étalent sur les épaules et le dos; les premières pennes de l'aile sont noires, les autres d'un roux-brun, et leurs couvertures, rabattues en effilés, coupent et relèvent de deux grandes plaques blanches le fond sombre de son manteau; un large oreillon, d'une peau membraneuse, d'un beau blanc sur la tempe, d'un vif incarnat sur la joue, lui enveloppe la face, et descend jusque sous le bec; une toque de duvet noir, fin et serré comme du velours, lui relève le front, et sa belle aigrette est une huppe épaisse

E

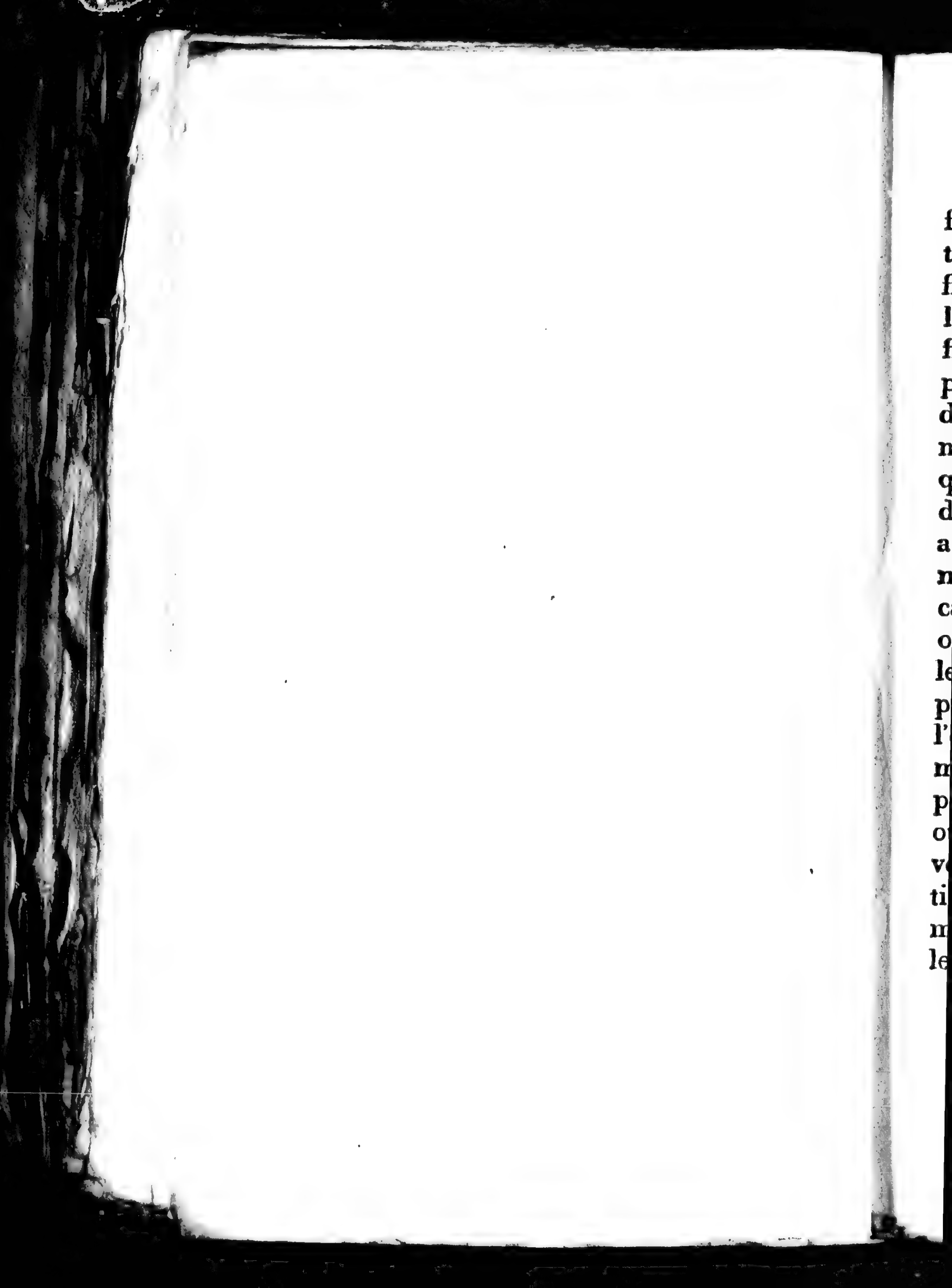
A L.

à l'es-
uet de
nouies,
plus le
ble, et
rsqu'il
un noir
endent
sur les
pennes
s d'un
s, ra-
lèvent
hes le
large
euse,
un vif
ppe la
bec;
serré
front,
paisse



Deseve del. Racine Sculp.

1. L'OISEAU ROYAL. 2. LA CIGOGNE.



fort épanouie, et composée de brins touffus, de couleur isabelle, applatis et filés en spirale; chaque brin, dans sa longueur, est hérissé de très-petits filets à pointe noire, et terminé par un petit pinceau de même couleur; l'iris de l'œil est d'un blanc pur; le bec est noir, ainsi que les pieds et les jambes, qui sont encore plus hautes que celles de la grue, avec laquelle notre oiseau a beaucoup de rapport dans la conformation, mais il en diffère par de grands caractères. Il s'en éloigne aussi par son origine : il est des climats chauds, et les grues viennent des pays froids; le plumage de celles-ci est sombre, et l'oiseau royal est paré de la livrée du midi, de cette zone ardente où tout est plus brillant, mais aussi plus bizarre, où les formes ont souvent pris leur développement aux dépens des proportions, où, quoique tout soit plus animé, tout est moins gracieux que dans les zones tempérées.

L'Afrique, et particulièrement les terres de la Gambra, de la Côte-d'Or, de Juida, de Fida, du Cap-Vert, sont les contrées qu'il habite. Les voyageurs rapportent qu'on en voit fréquemment sur les grandes rivières : ces oiseaux y pêchent de petits poissons, et vont aussi dans les terres pâturer les herbes et recueillir des graines ; ils courent très-vîte en étendant leurs ailes et s'aidant du vent ; autrement leur démarche est lente, et, pour ainsi dire, à pas comptés.

Cet oiseau royal est doux et paisible ; il n'a pas d'armes pour offenser, et n'a même ni défense ni sauve-garde que dans la hauteur de sa taille, la rapidité de sa course et la vîtesse de son vol, qui est élevé, puissant et soutenu. Il craint moins l'homme que ses autres ennemis ; il semble même s'approcher de nous avec confiance, avec plaisir. On assure qu'au Cap-Vert ces oiseaux sont à demi-domestiques, et qu'ils

viennent manger du grain dans les basse-cours avec les pintades et les autres volailles; ils se perchent en plein air pour dormir, à la manière des paons, dont on a dit qu'ils imitoient le cri, ce qui, joint à l'analogie du panache sur la tête, leur a fait donner le nom de *paons marins*, par quelques naturalistes; d'autres les ont appelés *paons à queue courte;* d'autres ont écrit que cet oiseau est le même que la *grue baléarique* des anciens, ce qui n'est nullement prouvé; car Pline, le seul des anciens qui ait parlé de la grue baléarique, ne la caractérise pas de manière à pouvoir reconnoître distinctement notre oiseau royal; *le pic*, dit-il, *et la grue baléarique portent également une aigrette* : or, rien ne se ressemble moins que la petite huppe du pic, et la couronne de l'oiseau royal, qui d'ailleurs présente d'autres traits remarquables par lesquels Pline pouvoit le désigner. Si cependant il étoit vrai que

jadis cet oiseau eût été rapporté à Rome des îles Baléares, où on ne le trouve plus aujourd'hui, ce fait paroîtroit indiquer que, dans les oiseaux comme dans les quadrupèdes, ceux qui habitoient jadis des contrées plus septentrionales du globe alors moins froid, se trouvent à présent retirés dans les terres du midi.

Nous avons reçu cet oiseau de Guinée, et nous l'avons conservé et nourri quelque temps dans un jardin. Il y becquetoit les herbes, mais particulièrement le cœur des laitues et des chicorées; le fond de sa nourriture, de celle du moins qui peut ici lui convenir le mieux, est du riz ou sec ou légèrement bouilli, et ce qu'on apple *creve* dans l'eau, ou au moins lavé et bien choisi; car il rebute celui qui n'est pas de bonne qualité, ou qui reste souillé de sa poussière : néanmoins il paroît que les insectes, et particulièrement les vers de terre, entrent aussi dans sa nourriture;

car nous l'avons vu becqueter dans la terre fraîchement labourée, y ramasser des vers, et prendre d'autres petits insectes sur les feuilles; il aime à se baigner, et l'on doit lui ménager un petit bassin ou un baquet qui n'ait pas trop de profondeur, et dont l'eau soit de temps en temps renouvelée; pour régal, on peut lui jeter dans son bassin quelques petits poissons vivans, il les mange avec plaisir, et refuse ceux qui sont morts; son cri ressemble beaucoup à la voix de la grue, c'est un son retentissant *(clangor)*, assez semblable aux accens rauques d'une trompette ou d'un cor; il fait entendre ce cri par reprises brèves et réitérées, quand il a besoin de nourriture, et le soir lorsqu'il cherche à se gîter; c'est aussi l'expression de l'inquiétude et de l'ennui; car il s'ennuie dès qu'on le laisse seul trop long-temps; il aime qu'on lui rende visite, et lorsqu'après l'avoir considéré, on se promène indifférem-

ment sans prendre garde à lui, il suit les personnes ou marche à côté d'elles, et fait ainsi plusieurs tours de promenade; et, si quelque chose l'amuse, et qu'il reste en arrière, il se hâte de rejoindre la compagnie : dans l'attitude du repos il se tient sur un pied, son grand cou est alors replié comme un serpentin, et son corps, affaissé et comme tremblant sur ses hautes jambes, porte dans une direction presque horizontale; mais, quand quelque chose lui cause de l'étonnement ou de l'inquiétude, il alonge le cou, élève sa tête, prend un air fier, comme s'il vouloit en effet en imposer par son maintien : tout son corps paroît alors dans une situation à-peu-près verticale; il s'avance gravement et à pas mesurés, et c'est dans ces momens qu'il est beau, et que son air, joint à sa couronne, lui mérite vraiment le nom d'*oiseau royal*. Ses longues jambes, qui le servent fort bien en montant, lui nuisent pour des-

cendre, il déploie alors ses ailes pour s'élancer; mais nous avons été obligés d'en tenir une courte, en lui coupant de temps en temps des plumes, dans la crainte qu'il ne prît son essor, comme il paroît souvent tenté de le faire. Au reste, il a passé cet hiver (1778) à Paris, sans paroître se ressentir des rigueurs d'un climat si différent du sien; il avoit choisi lui-même l'abri d'une chambre à feu, pour y demeurer pendant la nuit; il ne manquoit pas tous les soirs, à l'heure de la retraite, de se rendre devant la porte de cette chambre, et de trompeter pour se la faire ouvrir.

Les premiers oiseaux de cette espèce ont été apportés en Europe dès le quinzième siècle par les Portugais, lorsqu'ils firent la découverte de la côte d'Afrique : Aldrovande loue leur beauté, mais Belon ne paroît pas les avoir connus, et il se méprend lorsqu'il dit que la grue baléarique des an-

ciens est le Bihoreau. Quelques auteurs les ont appelés *grues du Japon*, ce qui semble indiquer qu'ils se trouvent dans cette île, et que l'espèce s'est étendue sur toute la zone par la largeur de l'Afrique et de l'Asie. Au reste, le fameux oiseau royal ou *fumhoam* des Chinois, sur lequel ils ont fait des contes merveilleux, recueillis par le crédule Kircher, n'est qu'un être de raison, tout aussi fabuleux que le dragon qu'ils peignent avec lui sur leurs étoffes et porcelaines.

LA CIGOGNE.

DANS les nombreuses familles du peuple amphibie des rivages de la mer et des fleuves, celle de la cigogne est plus connue, plus célébrée qu'aucune autre; elle est composée de deux espèces, qui ne diffèrent que par la couleur; car du reste il semble que sous la même forme et d'après le même dessin,

la nature ait produit deux fois le même oiseau, l'un blanc et l'autre noir; cette différence, tout le reste étant semblable, pourroit être comptée pour rien, s'il n'y avoit pas, entre ces deux mêmes oiseaux, différence d'intinct et diversité de mœurs. La cigogne noire cherche les lieux déserts, se perche dans les bois, fréquente les marécages écartés et niche dans l'épaisseur des forêts. La cigogne blanche choisit au contraire nos habitations pour domicile: elle s'établit sur les tours, sur les cheminées et les combles des édifices; amie de l'homme, elle en partage le séjour et même le domaine; elle pêche dans nos rivières, chasse jusque dans nos jardins, se place au milieu des villes, sans s'effrayer de leur tumulte, et par-tout hôte respecté et bien venu, elle paye, par des services, le tribut qu'elle doit à la société; plus civilisée, elle est aussi plus féconde, plus nombreuse et plus généralement répandue que la cigogne

noire qui paroît confinée dans certains pays, et toujours dans les lieux solitaires.

Cette cigogne blanche, moins grande que la grue, l'est plus que le héron ; sa longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est de trois pieds et demi; et jusqu'à celle des ongles de quatre pieds; le bec de la pointe aux angles a près de sept pouces ; le pied en a huit ; la partie nue des jambes cinq; et l'envergure de ses ailes est de plus de six pieds; il est aisé de se la peindre : le corps est d'un blanc éclatant, et les ailes sont noires, caractères dont les Grecs ont formé son nom; les pieds et le bec sont rouges, et son long cou est arqué. Voilà ses traits principaux, mais, en la regardant de plus près, on apperçoit sur les ailes des reflets violets et quelques teintes brunes : on compte trente pennes en développans l'aile; elles forment une double échancrure, les plus près du corps

étant presque aussi longues que les extérieures, et les égalant lorsque l'aile est pliée; dans cet état, les ailes couvrent la queue, et lorsqu'elles sont ouvertes ou étendues pour le vol, les plus grandes pennes offrent une disposition singulière; les huit ou neuf premières se séparent les unes des autres, et paroissent divergentes et détachées, de manière qu'il reste entre chacune un vide, ce qui ne se voit dans aucun autre oiseau; les plumes du bas du cou sont blanches, un peu longues et pendantes, et par là les cigognes se rapprochent des hérons; mais leur cou est plus court et plus épais; le tour des yeux est nu et couvert d'une peau ridée d'un noir rougeâtre; les pieds sont revêtus d'écailles en tables hexagones, d'autant plus larges qu'elles sont placées plus haut; il y a des rudimens de membranes entre le grand doigt et le doigt intérieur jusqu'à la première articulation, et qui, s'étendant plus avant

sur le doigt extérieur, semblent former la nuance par laquelle la nature passe des oiseaux à pieds divisés aux oiseaux à pieds réunis et palmés; les ongles sont mousses, larges, plats et assez approchans de la forme des ongles de l'homme.

La cigogne a le vol puissant et soutenu, comme tous les oiseaux qui ont des ailes très-amples et la queue courte; elle porte en volant la tête roide en avant et les pattes étendues en arrière comme pour lui servir de gouvernail; elle s'élève fort haut, et fait de très-longs voyages, même dans les saisons orageuses. On voit les cigognes arriver en Allemagne vers le 8 ou le 10 de mai; elles devancent ce temps dans nos provinces. Gesner dit qu'elles précèdent les hirondelles et qu'elles viennent en Suisse dans le mois d'avril, et quelquefois plus tôt; elles arrivent en Alsace au mois de mars, et même dès la fin de février; leur retour est par-tout d'un

agréable augure, et leur apparition annonce le printemps; aussi elles semblent n'arriver que pour se livrer aux tendres émotions que cette saison inspire. Aldrovande peint avec chaleur les signes de joie et d'amour, les empressemens et les caresses du mâle et de la femelle, arrivés sur leur nid après un long voyage; car les cigognes reviennent constamment aux mêmes lieux, et, si le nid est détruit, elles le reconstruisent de nouveau avec des brins de bois et d'herbes de marais, qu'elles entassent en grande quantité; c'est ordinairement sur les combles élevés, sur les créneaux des tours, et quelquefois sur de grands arbres, au bord des eaux ou à la pointe d'un rocher escarpé qu'elles le posent. En France, du temps de Belon, on plaçoit des roues au haut des toits, pour engager ces oiseaux à y faire leur nid; cet usage subsiste encore en Allemagne et en Alsace, et l'on dispose en Hol-

lande pour cela des caisses carrées aux faîtes des édifices.

Dans l'attitude du repos, la cigogne se tient sur un pied, le cou replié, la tête en arrière et couchée sur l'épaule; elle guette les mouvemens de quelques reptiles qu'elle fixe d'un œil perçant; les grenouilles, les lézards, les couleuvres et les petits poissons sont la proie qu'elle va cherchant dans les marais ou sur les bords des eaux et dans les vallées humides.

Elle marche, comme la grue, en jetant le pied en avant par grands pas mesurés, lorsqu'elle s'irrite ou s'inquiète, et même quand l'amour l'agite, elle fait claqueter son bec d'un bruit sec et réitéré, que les anciens avoient rendu par des mots imitatifs, *crepitat, clotterat*, et que Pétrone exprime fort bien, en l'appelant un bruit de *crotales*, elle renverse alors la tête, de manière que la mandibule extérieure se trouve haute, et que le bec est couché presque

parallèlement sur le dos; c'est dans cette situation que les deux mandibules battent vivement l'une contre l'autre; mais à mesure qu'elle redresse le cou, le claquement se ralentit, et finit lorsqu'il a repris sa position naturelle. Au reste, ce bruit est le seul que la cigogne fasse entendre, et c'est apparemment de ce qu'elle paroît muette, que les anciens avoient pensé qu'elle n'avoit point de langue; il est vrai que cette langue est courte et cachée à l'entrée du gosier, comme dans toutes les espèces d'oiseaux à long bec, qui ont aussi une manière particulière d'avaler en jetant les alimens par un certain tour de bec, jusque dans la gorge. Aristote fait une autre remarque au sujet de ces oiseaux à cou et bec très-longs; c'est qu'ils rendent tous une fiente plus liquide que celle des autres oiseaux.

La cigogne ne pond pas au-delà de quatre œufs, et souvent pas plus de

deux, d'un blanc-sale et jaunâtre, un peu moins gros, mais plus alongés que ceux de l'oie; le mâle les couve dans le temps que la femelle va chercher sa pâture; les œufs éclosent au bout d'un mois; le père et la mère redoublent alors d'activité pour porter la nourriture à leurs petits, qui la reçoivent en se dressant et rendant une espèce de sifflement. Au reste, le père et la mère ne s'éloignent jamais du nid tous deux ensemble; et, tandis que l'un est à la chasse, on voit l'autre se tenir aux environs debout sur une jambe, et l'œil toujours à ses petits. Dans le premier âge, ils sont couverts d'un duvet brun; n'ayant pas encore assez de forces pour se soutenir sur leurs jambes minces et grêles, ils se traînent dans le nid sur leurs genoux; lorsque leurs ailes commencent à croître, ils s'exercent à voleter au-dessus du nid; mais il arrive souvent que, dans cet exercice, quelques-uns tombent et ne peu-

vent plus se relever; ensuite lorsqu'ils commencent à se hasarder dans les airs, la mère les conduit et les exerce par de petits vols circulaires autour du nid où elle les ramène ; enfin les jeunes cigognes, déjà fortes, prennent leur essor avec les plus âgées, dans les derniers jours d'août, saison de leur départ. Les Grecs avoient marqué leur rendez-vous dans une plaine d'Asie, nommée la *plage aux serpens*, où elles se rassembloient comme elles se rassemblent encore dans quelques endroits du Levant, et même dans nos provinces d'Europe, comme dans le Brandebourg et ailleurs.

Lorsqu'elles sont assemblées pour le départ, on les entend claqueter fréquemment, et il se fait alors un grand mouvement dans leur troupe; toutes semblent se chercher, se reconnoître et se donner l'avis du départ général, dont le signal, dans nos contrées, est le vent du nord. Elles s'élèvent toutes

ensemble, et dans quelques instans se perdent au haut des airs. Klein raconte, qu'appelé pour voir ce spectacle, il le manqua d'un moment, et que tout étoit déjà disparu : en effet, ce départ est d'autant plus difficile à observer, qu'il se fait en silence, et souvent dans la nuit. On prétend avoir remarqué que dans leur passage, avant de tenter le trajet de la Méditerranée, les cigognes s'abattent en grand nombre aux environs d'Aix en Provence. Au reste, il paroît que ce départ se fait plus tard dans les pays chauds, puisque Pline dit *qu'après le départ de la cigogne, il n'est plus temps de semer.*

Quoique les anciens eussent marqué les migrations des cigognes, ils ignoroient quels lieux elles alloient habiter ; mais quelques voyageurs modernes nous ont fourni sur cela de bonnes observations ; ils ont vu en automne les plaines de l'Égypte toutes couvertes de ces oiseaux. « Il est tout arrêté,

dit Belon, que les cigognes se tiennent l'hiver au pays d'Égypte et d'Afrique, car nous avons témoings d'en avoir vu les plaines d'Égypte blanchir, tant il y en avoit dès le mois de septembre et octobre; parce qu'étant là durant et après l'inondation, n'ont faute de pâture, mais trouvant là l'été intolérable pour sa violente chaleur, viennent en nos régions, qui lors leur sont tempérées, et s'en retournent en hiver pour éviter la froidure trop excessive: en ce contraires aux grues; car les grues et oies nous viennent voir en hiver, lorsque les cigognes en sont absentes.» Cette différence très-remarquable, provient de celle des régions où séjournent ces oiseaux; les grues et les oies arrivent du nord, dont elles fuient les grands hivers; les cigognes partent du midi, pour en éviter les ardeurs.

Belon dit aussi les avoir vues hiverner à l'entour du mont *Amanus* vers

Antioche, et passer, sur la fin d'août, vers *Abydus*, en troupes de trois ou quatre mille, venant de la Russie et de la Tartarie; elles traversent l'Hellespont, puis, se divisant à la hauteur du Thénédos, elles partent en pelotons, et vont toutes vers le midi.

Le docteur Shaw a vu, du pied du Mont-Carmel, le passage des cigognes de l'Égypte en Asie, vers le milieu d'avril 1722 : « Notre vaisseau, dit ce voyageur, étant à l'ancre sous le Mont-Carmel, je vis trois vols de cigognes, dont chacun fut plus de trois heures à passer, et s'étendoit plus d'un demi-mille en largeur. » Maillet dit avoir vu les cigognes descendre, sur la fin d'avril, de la haute Égypte, et s'arrêter sur les terres du Delta, que l'inondation du Nil leur fait bientôt abandonner.

Ces oiseaux, qui passent ainsi de climats en climats, ne connoissent point les rigueurs de l'hiver, leur année est

composée de deux étés, et ils goûtent aussi deux fois les plaisirs de la saison des amours : c'est une particularité très-intéressante de leur histoire, et Belon l'assure positivement de la cigogne, qui, dit-il, fait ses petits pour la seconde fois en Égypte.

On prétend qu'on ne voit pas de cigognes en Angleterre, à moins qu'elles n'y arrivent par quelque tempête. Albin remarque, comme chose singulière, deux cigognes qu'il vit à Edger en Midlesex, et Willulghby dit que celle dont il donne la figure, lui avoit été envoyée de la côte du Norfolk, où elle étoit tombée par hasard. Il n'en paroît pas non plus en Écosse, si l'on en juge par le silence de Sibbald. Cependant la cigogne se porte assez avant dans les contrées du nord de l'Europe; elle se trouve en Suède, suivant Linnæus, et sur-tout en Scanie, en Danemarck, en Sibérie, en *Mangasea* sur le Janisca, et jusque chez les Jakutes.

On voit aussi des cigognes en très-grand nombre dans la Hongrie, la Pologne et la Lithuanie; on les rencontre en Turquie, en Perse, où Bruyn a remarqué leur nid, figuré sur les ruines de Persépolis; et même, si l'on en croit cet auteur, la cigogne se trouve dans toute l'Asie, à l'exception des pays déserts qu'elle semble éviter, et des terreins arides où elle ne peut vivre.

Aldrovande assure qu'il ne se trouve point de cigognes dans le territoire de Pologne; elles sont même rares dans toute l'Italie, où Willulghby, pendant un séjour de vingt-huit ans, n'en a vu qu'une fois, et où Aldrovande avoue n'en avoir jamais vu. Cependant il paroît, par les témoignages de Pline et de Varron, qu'elles y étoient communes autrefois; et l'on ne peut guère douter que dans leur voyage d'Allemagne en Afrique, ou dans leur retour, elles ne passent sur les terres de l'Italie et sur les îles de la Méditerra-

née. Kœmpfer dit que la cigogne demeure toute l'année au Japon : ce seroit le seul pays où elle seroit stationnaire ; dans tous les autres, comme dans nos contrées, elle arrive et repart quelques mois après. La Lorraine et l'Alsace sont les provinces de France où les cigognes passent en plus grande quantité ; elles y font même leurs nids, et il est peu de villes ou de bourgs dans le basse Alsace où l'on ne voie quelque nid de cigogne sur les clochers.

La cigogne est d'un naturel assez doux, elle n'est ni défiante, ni sauvage, et peut se priver aisément et s'accoutumer à rester dans nos jardins, qu'elle purge d'insectes et de reptiles ; il semble qu'elle ait l'idée de la propreté, car elle cherche les endroits écartés pour rendre ses excrémens ; elle a presque toujours l'air triste et la contenance morne ; cependant elle ne laisse pas de se livrer à une certaine gaîté, quand elle y est excitée par l'exemple ;

car elle se prête au badinage des enfans en sautant et jouant avec eux; en domesticité, elle vit long-temps et supporte la rigueur de nos hivers.

L'on attribue à cet oiseau des vertus morales, dont l'image est toujours respectable ; la tempérance , la fidélité conjugale, la piété filiale et paternelle.

Il est vrai que la cigogne nourrit très-long-temps ses petits, et ne les quitte pas qu'elle ne leur voie assez de force pour se défendre et se pourvoir d'eux-mêmes ; que, quand ils commencent à voleter hors du nid et à s'essayer dans les airs, elle les porte sur ses ailes ; qu'elle les défend dans les dangers, et qu'on l'a vu, ne pouvant les sauver, préférer de périr avec eux plutôt que de les abandonner ; on l'a de même vu donner des marques d'attachement, et même de reconnoissance pour es lieux, et pour les hôtes qui l'ont reçue. On assure l'avoir entendu claqueter en passant devant les portes,

comme pour avertir de son retour, et faire en partant, un semblable signe d'adieu ; mais ces qualités morales ne sont rien en comparaison de l'affection que marquent, et des tendres soins que donnent ces oiseaux à leurs parens trop foibles ou trop vieux. On a souvent vu des cigognes jeunes et vigoureuses, apporter de la nourriture à d'autres, qui, se tenant sur le bord du nid, paroissoient languissantes et affoiblies, soit par quelque accident passager, soit que réellement la cigogne, comme l'ont dit les anciens, ait le touchant instinct de soulager la vieillesse, et que la nature, en plaçant jusque dans des cœurs bruts ces pieux sentimens auxquels les cœurs humains ne sont que trop souvent infidèles, ait voulu nous en donner l'exemple. La loi de nourrir ses parens fut faite en leur honneur, et nommée de leur nom chez les Grecs. Aristophane en fait une ironie amère contre l'homme.

Ælien assure que les qualités morales de la cigogne étoient la première cause du respect et du culte des Egyptiens pour elle, et c'est peut-être un reste de cette ancienne opinion qui fait aujourd'hui le préjugé du peuple, qui est persuadé qu'elle apporte le bonheur à la maison où elle vient s'établir.

Chez les anciens, ce fut un crime de donner la mort à la cigogne, ennemie des espèces nuisibles. En Thessalie, il y eut peine de mort pour le meurtre d'un de ces oiseaux, tant ils étoient précieux à ce pays, qu'ils purgeoient des serpens. Dans le Levant, on conserve encore une partie de ce respect pour la cigogne; on ne la mangeoit pas chez les Romains; un homme qui, par un luxe bizarre, s'en fit servir une, en fut puni par les railleries du peuple. Au reste, la chair n'en est pas assez bonne pour être recherchée, et cet oiseau, né notre ami et presque notre domestique,

n'est pas fait pour être notre victime.

LA CIGOGNE NOIRE.

Quoique, dans toutes les langues, cet oiseau soit désigné par la dénomination de *cigogne noire*, cependant c'est plutôt par opposition au blanc éclatant de la cigogne blanche, que pour la vraie teinte de son plumage qui est généralement d'un brun mêlé de belles couleurs changeantes, mais qui, de loin, paroît noir.

Elle a le dos, le croupion, les épaules et les couvertures des ailes, de ce brun changeant en violet et en vert doré; la poitrine, le ventre, les cuisses en plumes blanches, ainsi que les couvertures du dessous de la queue, qui est composée de douze plumes d'un brun à reflets violets et verts; l'aile est formée de trente pennes d'un brun changeant avec reflets, où le vert, dans

les dix premières, est plus fort, et le violet dans les vingt autres; les plumes de l'origine du cou sont d'un brun lustré de violet, lavé de grisâtre à la pointe; la gorge et le cou sont couverts de petites plumes brunes, terminées par un point blanchâtre; ce caractère cependant manque à plusieurs individus: le haut de la tête est d'un brun mêlé d'un lustre de violet et de vert doré; une peau très-rouge entoure l'œil, le bec est rouge aussi, et la partie nue des jambes, les pieds et les ongles sont de cette même couleur; en quoi néanmoins il paroît y avoir de la variété, quelques naturalistes, comme Willulghby, faisant le bec verdâtre ainsi que les pieds: la taille est de très-peu au-dessous de celle de la cigogne blanche; l'envergure des ailes est de cinq pieds six pouces.

Sauvage et solitaire, la cigogne noire fuit les habitations, et ne fréquente que les marais écartés; elle niche dans l'é-

paisseur des bois, sur de vieux arbres, particulièrement sur les plus hauts sapins ; elle est commune dans les Alpes de Suisse : on la voit au bord des lacs, guettant sa proie, volant sur les eaux, et quelquefois s'y plongeant rapidement pour saisir un poisson : cependant elle ne se borne pas à pêcher pour vivre, elle va recueillant les insectes dans les herbages et les prés des montagnes : on lui trouve, dans les intestins, des débris de scarabées et de sauterelles ; et, lorsque Pline a dit qu'on avoit vu l'ibis dans les Alpes, il a pris la cigogne noire pour cet oiseau d'Egypte.

On la trouve en Pologne, en Prusse et en Lithuanie, en Silésie, et dans plusieurs autres endroits de l'Allemagne ; elle s'avance jusqu'en Suède, partout cherchant les lieux marécageux et déserts ; quelque sauvage qu'elle paroisse, on la captive, et même on la prive jusqu'à un certain point. Klein assure en avoir nourri une pendant quel-

ques années dans un jardin. Nous ne sommes pas assurés par témoins qu'elle voyage comme la cigogne blanche, et nous ignorons si les temps de ses migrations sont les mêmes; cependant il y a tout lieu de le croire, car elle ne pourroit trouver sa nourriture pendant l'hiver, même dans nos contrées.

L'espèce en est moins nombreuse et moins répandue que celle de la cigogne blanche; elle ne s'établit guère dans les mêmes lieux, mais semble la remplacer dans les pays qu'elle a négligé d'habiter. En remarquant que la cigogne noire est très-fréquente en Suisse, Wormius ajoute qu'elle est tout-à-fait rare en Hollande, où l'on sait que les cigognes blanches sont en très-grand nombre; cependant la cigogne noire est moins rare en Italie que la blanche, et on la voit assez souvent, au rapport de Willulghby, avec d'autres oiseaux de rivage dans les marchés de Rome, quoique sa chair soit de mauvais suc, d'un

fort goût de poisson, et d'un fumet sauvage.

LE MAGUARI.

Le maguari est un grand oiseau des climats chauds de l'Amérique, dont Marcgrave a parlé le premier. Il est de la taille de la cigogne, et, comme elle, il claquette du bec, qu'il a droit et pointu, verdâtre à la racine, olivâtre à la pointe, et long de neuf pouces; tout le corps, la tête, le cou et la queue, sont en plumes blanches un peu longues, et pendantes au bas du cou; les pennes et les grandes couvertures de l'aile sont d'un noir lustré de vert, et, quand elle est pliée, les pennes les plus proches du corps égalent les extérieures, ce qui est ordinaire dans tous les oiseaux de rivage: le tour des yeux du maguari est dénué de plumes, et couvert d'une peau d'un rouge vif; sa gorge est de même garnie d'une peau qui peut s'enfler, et former une poche; l'œil est petit et bril-

lant, l'iris en est d'un blanc argenté: la partie nue de la jambe et les pieds sont rouges; les ongles de même couleurs sont larges et plats. Nous ignorons si cet oiseau voyage comme la cigogne, dont il paroît être le représentant dans le Nouveau-Monde; la loi du climat paroît l'en dispenser, et même tous les autres oiseaux de ces contrées, où des saisons toujours égales, et la terre sans cesse féconde, les retiennent sans besoins et sans aucun desir de changer de climat. Nous ignorons de même les autres habitudes naturelles de cet oiseau, et presque tous les faits qui ont rapport à l'histoire naturelle des vastes régions du Nouveau-Monde; mais doit-on s'en plaindre ou même s'en étonner, quand on sait que l'Europe n'envoya pendant si long-temps dans ces nouveaux climats, que des yeux fermés aux beautés de la Nature, et des cœurs encore moins ouverts aux sentimens qu'elle inspire.

nc argenté :
et les pieds
même cou-
Nous igno-
omme la ci-
le représen-
de; la loi du
er, et même
ces contrées,
égales, et la
les retiennent
lesir de chan-
ons de même
relles de cet
faits qui ont
elle des vastes
le; mais doit-
s'en étonner,
ope n'envoya
lans ces nou-
yeux fermés
et des cœurs
ux sentimens



Deseve del. Racine Sculp.

1. LE HERON. 2. L'AIGRETTE.

Tom . VIII.

2.

...ncine Sculp.

...TTE .

LE HÉRON COMMUN.

Le bonheur n'est pas également départi à tous les êtres sensibles; celui de l'homme vient de la douceur de son ame, et du bon emploi de ses qualités morales, le bien-être des animaux ne dépend, au contraire, que des facultés physiques, et de l'exercice de leurs forces corporelles : mais si la nature s'indigne du partage injuste que la société fait du bonheur parmi les hommes, elle-même, dans sa marche rapide, paroit avoir négligé certains animaux, qui, par imperfection d'organes, sont condamnés à endurer la souffrance, et destinés à éprouver la pénurie : enfans disgraciés, nés dans le dénument pour vivre dans la privation, leurs jours pénibles se consument dans les inquiétudes d'un besoin toujours renaissant; souffrir et patienter sont souvent leurs seules ressources, et cette peine intérieure trace sa triste

empreinte jusque sur leur figure, et ne leur laisse aucune des graces dont la nature anime tous les êtres heureux. Le héron nous présente l'image de cette vie de souffrance, d'anxiété, d'indigence; n'ayant que l'embuscade pour tout moyen d'industrie; il passe des heures, des jours entiers à la même place, immobile au point de laisser douter si c'est un être animé; lorsqu'on l'observe avec une lunette (car il se laisse rarement approcher), il paroît comme endormi posé sur une pierre, le corps presque droit et sur un seul pied; le cou replié le long de la poitrine et du ventre; la tête et le bec couchés entre les épaules, qui se haussent et excèdent de beaucoup la poitrine, et s'il change d'attitude, c'est pour en prendre une encore plus contrainte en se mettant en mouvement; il entre dans l'eau jusqu'au dessus du genou, la tête entre les jambes, pour guetter au passage une grenouille, un

poisson; mais réduit à attendre que sa proie vienne s'offrir à lui, et n'ayant qu'un instant pour la saisir, il doit subir de longs jeûnes, et quelquefois périr d'inanition; car il n'a pas l'instinct, lorsque l'eau est couverte de glace, d'aller chercher à vivre dans des climats plus tempérés; et c'est mal-à-propos que quelques naturalistes l'ont rangé parmi les oiseaux de passage, qui reviennent au printemps dans les lieux qu'ils ont quittés l'hiver, puisque nous voyons ici des hérons dans toutes les saisons, et même pendant les froids les plus rigoureux et les plus longs; forcés alors de quitter les marais et les rivières gelées, ils se tiennent sur les ruisseaux et près des sources chaudes; et c'est dans ce temps qu'ils sont le plus en mouvement, et où ils font d'assez grandes traversées pour changer de station, mais toujours dans la même contrée; ils semblent donc se multiplier à mesure que le froid augmente,

et ils paroissent supporter également et la faim et le froid ; ils ne résistent et ne durent qu'à force de patience et de sobriété, mais ces froides vertus sont ordinairement accompagnées du dégoût de la vie. Lorsqu'on prend un héron on peut le garder quinze jours sans lui voir chercher ni prendre aucune nourriture ; il rejette même celle qu'on tente de lui faire avaler ; sa mélancolie naturelle, augmentée sans doute par la captivité, l'emporte sur l'instinct de sa conservation, sentiment que la nature imprime le premier dans le cœur de tous les êtres animés : l'apathique héron semble se consumer sans languir ; il périt sans se plaindre et sans apparence de regret.

L'insensibilité, l'abandon de soi-même, et quelques autres qualités toutes aussi négatives, le caractérisent mieux que ses facultés positives ; triste et solitaire, hors le temps des nichées il ne paroît connoître aucun plaisir,

ni même les moyens d'éviter la peine. Dans les plus mauvais temps, il se tient isolé, découvert, posé sur un pieu ou sur une pierre, au bord d'un ruisseau, sur une butte, au milieu d'une prairie inondée; tandis que les autres oiseaux cherchent l'abri des feuillages, que, dans les mêmes lieux, le rasle se met à couvert dans l'épaisseur des herbes, et le butor au milieu des roseaux, notre héron misérable reste exposé à toutes les injures de l'air et à la plus grande rigueur des frimas. M. Hébert nous a informés qu'il en avoit pris un qui étoit à demi-gelé et tout couvert de verglas; il nous a de même assuré avoir trouvé souvent sur la neige ou la vase, l'impression des pieds de ces oiseaux, et n'avoir jamais suivi leurs traces plus de douze ou quinze pas; preuve du peu de suite qu'ils mettent à leur quête, et de leur inaction même dans le temps du besoin; leurs longues jambes ne sont que des échasses inu-

tiles à la course ; ils se tiennent debout et en repos absolu pendant la plus grande partie du jour, et ce repos leur tient lieu de sommeil, car ils prennent quelqu'essor pendant la nuit ; on les entend alors crier en l'air à toute heure et dans toutes les saisons ; leur voix est un son unique, sec et aigre, qu'on pourroit comparer au cri de l'oie, s'il n'étoit plus bref et un peu plaintif ; ce cri se répète de moment à moment, et se prolonge sur un ton plus perçant et très-désagréable, lorsque l'oiseau ressent de la douleur.

Le héron ajoute encore aux malheurs de sa chétive vie, le mal de la crainte et de la défiance ; il paroît s'inquiéter et s'alarmer de tout ; il fuit l'homme de très-loin ; souvent assailli par l'aigle et le faucon, il n'élude leur attaque qu'en s'élevant au haut des airs, et s'efforçant de gagner le dessus ; on le voit se perdre avec eux dans la région des nuages. C'étoit assez que la

nature eût rendu ces ennemis trop redoutables pour le malheureux héron, sans y ajouter l'art d'aigrir leur instinct et d'aiguiser leur antipathie ; mais la chasse du héron étoit autrefois parmi nous le vol le plus brillant de la fauconnerie ; il faisoit le divertissement des princes, qui se réservoient, comme gibier d'honneur, la mauvaise chair de cet oiseau, qualifiée *viande royale*, et servie comme un mets de parade dans les banquets.

C'est sans doute cette distinction attachée au héron qui fit imaginer de rassembler ces oiseaux, et de tâcher de les fixer dans des massifs de grands bois près des eaux, ou même dans des tours, en leur offrant des aires commodes où ils venoient nicher. On tiroit quelque produit de ces héronnières, par la vente des petits héronneaux que l'on savoit engraisser. Belon parle avec une sorte d'enthousiasme des héronnières que François 1er avoit fait

élever à Fontainebleau, et du grand effet de l'art qui avoit soumis à l'empire de l'homme des oiseaux aussi sauvages; mais cet art étoit fondé sur leur naturel même : les hérons se plaisent à nicher rassemblés; ils se réunissent pour cela plusieurs dans un même canton de forêt, souvent sur un même arbre; on peut croire que c'est la crainte qui les rassemble, et qu'ils ne se réunissent que pour repousser de concert, ou du moins étonner par leur nombre, le milan et le vautour. C'est au plus haut des grands arbres que les hérons posent leurs nids, souvent auprès de ceux des corneilles; ce qui a pu donner lieu à l'idée des anciens sur l'amitié établie entre ces deux espèces, si peu faites pour aller ensemble. Les nids du héron sont vastes, composés de bûchettes, de beaucoup d'herbe sèche, de joncs et de plumes; les œufs sont d'un bleu verdâtre, pâle et uniforme, de même grosseur à-peu-près que ceux

de la cigogne, mais un peu plus alongés et presqu'également pointus par les deux bouts. La ponte, à ce qu'on nous assure, est de quatre ou cinq œufs; ce qui devroit rendre l'espèce plus nombreuse qu'elle ne paroît l'être par-tout: il périt donc un grand nombre de ces oiseaux dans les hivers; peut-être aussi qu'étant mélancoliques et peu nourris, ils perdent de bonne heure la puissance d'engendrer.

Les anciens, frappés apparemment de l'idée de la vie souffrante du héron, croyoient qu'il éprouvoit de la douleur, même dans l'accouplement; que le mâle, dans ces instans, répandoit du sang par les yeux, et jetoit des cris d'angoisse. Pline paroît avoir puisé dans Aristote cette fausse opinion, dont Théophraste se montre également prévenu; mais on la réfutoit déjà du temps d'Albert, qui assure avoir plusieurs fois été témoin de l'accouplement des hérons, et n'avoir vu que les caresses

de l'amour et les crises du plaisir. Le mâle pose d'abord un pied sur le dos de la femelle, comme pour la presser doucement de céder ; puis, portant les deux pieds en avant, il s'abaisse sur elle, et se soutient dans cette attitude par de petits battemens d'ailes ; lorsqu'elle vient à couver, le mâle va à la pêche, et lui fait part de ses captures, et l'on voit souvent des poissons tombés de leurs nids. Du reste, il ne paroît pas que les hérons se nourrissent de serpens ni d'autres reptiles, et l'on ne sait sur quoi pouvoit être fondée la défense de les tuer en Angleterre.

Nous avons vu que le héron adulte refuse de manger, et se laisse mourir en domesticité ; mais, pris jeune, il s'apprivoise, se nourrit et s'engraisse ; nous en avons fait porter du nid à la basse-cour ; ils y ont vécu d'entrailles de poissons et de viande crue, et se sont habitués avec la volaille ; ils sont même susceptibles, non pas d'éducation, mais

de quelques mouvemens communiqués. On en a vu qui avoient appris à tordre le cou de différentes manières, à l'entortiller autour du bras de leur maître; mais, dès qu'on cessoit de les agacer, ils retomboient dans leur tristesse naturelle, et demeuroient immobiles. Au reste, les jeunes hérons sont, dans le premier âge, assez long-temps couverts d'un poil follet épais, principalement sur la tête et le cou.

Le héron prend beaucoup de grenouilles, il les avale tout entières; on le reconnoît à ses excrémens, qui en offrent les os non brisés, et enveloppés d'une espèce de mucilage visqueux de couleur verte, formé apparemment de la peau des grenouilles réduite en colle; ses excrémens ont, comme ceux des oiseaux d'eau en général, une qualité brûlante pour les herbes; dans la disette il avale quelques petites plantes, telles que la lentille d'eau; mais sa nourriture ordinaire est le poisson. Il

en prend assez de petits, et il faut lui supposer le coup de bec sûr et prompt pour atteindre et frapper une proie qui passe comme un trait; mais, pour les poissons un peu gros, Willulghby dit, avec toute sorte de vraisemblance, qu'il en pique et blesse beaucoup plus qu'il n'en tire de l'eau. En hiver, lorsque tout est glacé et qu'il est réduit aux fontaines chaudes, il va tâtant de son pied dans la vase, et palpe ainsi sa proie, grenouille ou poisson.

Au moyen de ses longues jambes, le héron peut entrer dans l'eau de plus d'un pied sans se mouiller; ses doigts sont d'une longueur excessive, celui du milieu est aussi long que le tarse; l'ongle qui le termine est dentelé en dedans comme un peigne, et lui fait un appui et des crampons pour s'accrocher aux menues racines qui traversent la vase sur laquelle il se soutient au moyen de ses longs doigts épanouis. Son bec est armé de dentelures tour-

nées en arrière, par lesquelles il retient le poisson glissant. Son cou se plie souvent en deux, et il sembleroit que ce mouvement s'exécute au moyen d'une charnière; car on peut encore faire jouer ainsi le cou plusieurs jours après la mort de l'oiseau. Willulghby a mal-à-propos avancé à ce sujet que la cinquième vertèbre du cou est renversée et posée en sens contraire des autres; car, en examinant le squelette du héron, nous avons compté dix-huit vertèbres dans le cou, et nous avons seulement observé que les cinq premières, depuis la tête, sont comme comprimées par les côtés, et articulées l'une sur l'autre par une avance de la précédente sur la suivante, sans apophyses, et que l'on ne commence à voir des apophyses que sur la sixième vertèbre. Par cette singularité de conformation, la partie du cou qui tient à la poitrine se roidit, et celle qui tient à la tête joue en demi-cercle sur l'au-

tre, ou s'y applique de façon que le cou, la tête et le bec sont pliés en trois l'un sur l'autre : l'oiseau redresse brusquement, et comme par ressort, cette moitié repliée, lance son bec comme un javelot; en étendant le cou de toute sa longueur, il peut atteindre au moins à trois pieds à la ronde. Enfin, dans ce parfait repos, ce cou, si démesurément long, est comme effacé et perdu dans les épaules, auxquelles la tête paroît jointe. Ses ailes pliées ne débordent point la queue, qui est très-courte.

Pour voler il roidit ses jambes en arrière, renverse le cou sur le dos, le plie en trois parties, y compris la tête et le bec, de façon que d'en bas on ne voit point de tête, mais seulement un bec qui paroît sortir de sa poitrine; il déploie des ailes plus grandes à proportion que celles d'aucun oiseau de proie; ces ailes sont fort concaves, et frappent l'air par un mouvement égal et réglé. Le héron, par ce vol uniforme, s'élève

et se porte si haut, qu'il se perd à la vue dans la région des nuages. C'est lorsqu'il doit pleuvoir qu'il prend le plus souvent son vol, et les anciens tiroient de ses mouvemens et de ses attitudes plusieurs conjectures sur l'état de l'air et les changemens de température; triste et immobile sur le sable des rivages, il annonçoit des frimas; plus remuant et plus clameux qu'à l'ordinaire, il promettoit la pluie; la tête couchée sur la poitrine, il indiquoit le vent par le côté où son bec étoit tourné. Aratus et Virgile, Théophraste et Pline, établissent ces présages, qui ne sont plus connus depuis que les moyens de l'art, comme plus sûrs, nous ont fait négliger les observations de la nature en ce genre.

Quoi qu'il en soit, il y a peu d'oiseaux qui s'élèvent aussi haut, et qui, dans le même climat, fassent d'aussi grandes traversées que les hérons; et souvent, nous dit M. Lottinger, on

en prend qui portent sur eux des marques des lieux où ils ont séjourné. Il faut, en effet, peu de force pour porter très-loin un corps si mince et si maigre, qu'en voyant un héron à quelque hauteur dans l'air on n'apperçoit que deux grandes ailes sans fardeau; son corps est efflanqué, applati par les côtés, et beaucoup plus couvert de plumes que de chair. Willulghby attribue la maigreur du héron à la crainte et à l'anxiété continuelle dans laquelle il vit, autant qu'à la disette et à son peu d'industrie; effectivement la plupart de ceux que l'on tue sont d'une maigreur excessive.

Tous les oiseaux de la famille du héron n'ont qu'un seul *cœcum*, ainsi que les quadrupèdes; au lieu que tous les autres oiseaux en qui se trouve ce viscère l'ont double; l'œsophage est très-large, et susceptible d'une grande dilatation; la trachée-artère a seize pouces de longueur, et environ qua-

torze anneaux par pouces; elle est à-peu-près cylindrique jusqu'à sa bifurcation, où se forme un renflement considérable d'où partent les deux branches, qui, du côté intérieur, ne sont formées que d'une membrane; l'œil est placé dans une peau nue, verdâtre, qui s'étend jusqu'aux coins du bec; la langue est assez longue, molle et pointue; le bec, fendu jusqu'aux yeux, présente une longue et large ouverture; il est robuste, épais près de la tête, long de six pouces, et finissant en pointe aiguë; la mandibule inférieure est tranchante sur les côtés, la supérieure est dentelée vers le bout, sur près de trois pouces de longueur: elle est creusée d'une double rainure, dans laquelle sont placées les narines; sa couleur est jaunâtre, rembrunie à la pointe; la mandibule inférieure est plus jaune, et les deux branches qui a composent ne se joignent qu'à deux pouces de la pointe; l'entre-deux est

garni d'une membrane couverte de plumes blanches; la gorge est blanche aussi, et de belles mouchetures noires marquent les longues plumes pendantes du devant du cou; tout le dessus du corps est d'un beau gris de perle; mais dans la femelle, qui est plus petite que le mâle, les couleurs sont plus pâles, moins foncées, moins lustrées; elle n'a point la bande transversale noire sur la poitrine, ni d'aigrette sur la tête; dans le mâle il y a deux ou trois longs brins de plumes minces, effilées, flexibles et du plus beau noir; ces plumes sont d'un grand prix, sur-tout en Orient; la queue du héron a douze pennes tant soit peu étagées; la partie nue de sa jambe a trois pouces; le tarse six; le grand doigt plus de cinq; il est joint au doigt intérieur par une portion de membrane; celui de derrière est aussi très-long, et, par une singularité marquée dans tous les oiseaux de cette famille, ce doigt est comme articulé avec

l'extérieur, et implanté à côté du talon; les doigts, les pieds et les jambes de ce héron commun sont d'un jaune verdâtre; il a cinq pieds d'envergure, près de quatre du bout du bec aux ongles, et un peu plus de trois jusqu'au bout de la queue; le cou a seize ou dix-sept pouces; en marchant, il porte plus de trois pieds de hauteur; il est donc presque aussi grand que la cigogne, mais il a beaucoup moins d'épaisseur de corps, et on sera peut-être étonné qu'avec d'aussi grandes dimensions le poids de cet oiseau n'excède pas quatre livres.

Aristote et Pline paroissent n'avoir connu que trois espèces dans ce genre; le héron commun ou le grand héron gris, dont nous venons de parler, et qu'ils désignent par le nom de héron cendré ou brun, *pellos;* le héron blanc *leucos;* et le héron étoilé ou le butor, *asterias.* Cependant Oppien observe que les espèces de héron sont nom-

breuses et variées. En effet, chaque climat a les siennes, comme nous le verrons par leur énumération; et l'espèce commune, celle de notre héron gris paroît s'être portée dans presque tous les pays, et les habiter conjointement avec celles qui y sont indigènes. Nulle espèce n'est plus solitaire, moins nombreuse dans les pays habités, et plus isolée dans chaque contrée; mais en même temps aucune n'est plus répandue et ne s'est portée plus loin dans des climats opposés; un naturel austère, une vie pénible ont apparemment endurci le héron et l'ont rendu capable de supporter toutes les intempéries des différens climats. Du Tertre nous assure qu'au milieu de la multitude de ces oiseaux naturels aux Antilles, on trouve souvent le héron gris d'Europe; on l'a de même trouvé à Taïti, où il a un nom propre dans la langue du pays, et où les insulaires ont pour lui, comme pour le martin-pêcheur, un respect

superstitieux. Au Japon, entre plusieurs espèces de *saggis* ou hérons, on distingue, dit Kœmpfer, le *goi-saggi* ou le héron gris; on le rencontre en Egypte, en Perse, en Sibérie, chez les Jakutes. Nous en dirons autant du héron de l'île Saint-Jago, au Cap-Vert; de celui de la baie de Saldana; du héron de Guinée de Bosman; des hérons gris de l'île de May ou des *rabékès* du voyageur Roberts; du héron du Congo, observé par Loppez; de celui de Guzarate, dont parle Mandeslo; de ceux de Malabar, de Tunquin, de Java, de Timor, puisque ces différens voyageurs indiquent ces hérons simplement sous le nom de l'espèce commune, et sans les en distinguer. Le héron appelé *dangcanghac* dans l'île de Luçon, et auquel les Espagnols des Philippines donnent en leur langue le nom propre du héron d'Europe *(garza)*, nous paroît être le même. Dampier dit expressément que le héron de la baie de

Campêche est en tout semblable à celui d'Angleterre; ce qui, joint au témoignage de du Tertre et à celui de le Page du Pratz, qui a vu à la Louisiane le même héron qu'en Europe, ne nous laisse pas douter que l'espèce n'en soit commune aux deux continens, quoique Catesby assure qu'il ne s'en trouve dans le nouveau que des espèces toutes différentes.

Dispersés et solitaires dans les contrées peuplées, les hérons se sont trouvés rassemblés et nombreux dans quelques îles désertes, comme dans celles du golfe d'Arguim au Cap-Blanc, qui reçut des Portugais le nom d'*isola das Garzas*, ou d'île aux Hérons, parce qu'ils y trouvèrent un si grand nombre d'œufs de ces oiseaux, qu'on en remplit deux barques. Aldrovande parle de deux îles sur la côte d'Afrique, nommées de même et pour la même raison, îles des Hérons par les Espagnols; celle du Niger, où aborda

M. Adanson, eût mérité éaglement ce surnom, par la grande quantité de ces oiseaux qui s'y étoient établis. En Europe, l'espèce du héron gris s'est portée jusqu'en Suède, en Danemarck et en Norwège. On en voit en Pologne, en Angleterre, en France, dans la plupart de nos provinces; et c'est sur-tout dans les pays coupés de ruisseaux ou de marais, comme en Suisse et en Hollande, que ces oiseaux habitent en plus grand nombre.

Nous diviserons le genre nombreux des hérons en quatre familles; celle du *héron proprement dit,* dont nous venons de décrire la première espèce; celle du *butor;* celle du *bihoreau,* et celle des *crabiers.* Les caractères communs qui unissent et rassemblent ces quatres familles, sont la longueur du cou, la rectitude du bec qui est droit, pointu et dentelé aux bords de sa partie supérieure vers la pointe; la longueur des ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées,

recouvrent la queue ; la hauteur du tarse et de la partie nue de la jambe ; la grande longueur des doigts, dont celui du milieu a l'ongle dentelé, et la position singulière de celui de derrière qui s'articule à côté du talon, près du doigt intérieur ; enfin la peau nue, verdâtre, qui s'étend du bec aux yeux dans tous ces oiseaux ; joignez à ces conformités physiques celles des habitudes naturelles, qui sont à-peu-près les mêmes, car tous ces oiseaux sont également babitans des marais et de la rive des eaux; tous sont patiens par instinct, assez lourds dans leurs mouvemens, et tristes dans leur maintien.

Les traits particuliers de la famille des hérons, dans laquelle nous comprenons les aigrettes, sont, le cou excessivement long, très-grêle et garni au bas de plumes pendantes et effilées ; le corps étroit, efflanqué, et, dans la plupart des espèces, élevé sur de hautes échasses.

Les butors sont plus épais de corps, moins hauts sur jambes que le héron ; ils ont le cou plus court, et si garni de plumes, qu'il paroît très-gros en comparaison de celui du héron.

Les bihoreaux ne sont pas si grands que les butors; leur cou est plus court, les deux ou trois longs brins implantés dans la nuque du cou les distinguent des trois autres familles ; la partie supérieure de leur bec est légèrement arquée.

Les crabiers, qu'on pourroit nommer *petits hérons*, forment une famille subalterne, qui n'est, pour ainsi dire, que la répétition en diminutif de celle des hérons ; aucun des crabiers n'est aussi grand que le héron-aigrette, qui est des trois quarts plus petit que le héron commun; et le *blongios*, qui n'est pas plus gros qu'un râle, termine la nombreuse suite d'espèces de ce genre, plus variée qu'aucune autre pour la proportion de la grandeur et des formes.

LE HÉRON BLANC.

Seconde espèce.

COMME les espèces des hérons sont nombreuses, nous séparerons celles de l'ancien continent, qui sont au nombre de sept, de celles du Nouveau-Monde, dont nous en connoissons déjà dix; la première de ces espèces de notre continent est le héron commun que nous venons de décrire, et la seconde est celle du héron blanc, qu'Aristote a indiqué par le surnom de *leucos*, qui désigne en effet sa couleur; il est aussi grand que le héron gris, et même il a les jambes encore plus hautes; mais il manque de panaches, et c'est mal-à-propos que quelques nomenclateurs l'ont confondu avec l'aigrette : tout son plumage est blanc, le bec est jaune et les pieds sont noirs. Turner semble dire qu'on a vu le héron blanc s'accoupler avec le héron

gris; mais Belon dit seulement, ce qui est plus vraisemblable, que les deux espèces se hantent et sont amies jusqu'à partager quelquefois la même aire pour y élever en commun leurs petits: il paroît donc qu'Aristote n'étoit pas bien informé, lorsqu'il a écrit que le héron blanc mettoit plus d'art à construire son nid que le héron gris.

M. Brisson donne une description du héron blanc, à laquelle on doit ajouter que la peau nue autour des yeux n'est pas toute verte, mais mêlée de jaune sur les bords; que l'iris est d'un jaune-citron; que les cuisses sont verdâtres dans leur partie nue.

On voit beaucoup de hérons blancs sur les côtes de Bretagne, et cependant l'espèce en est fort rare en Angleterre, quoiqu'assez commune dans le nord, jusqu'en Scanie; elle paroît seulement moins nombreuse que celle du héron gris, sans être moins répandue, puisqu'on l'a trouvé àla Nouvelle-Zélande,

au Japon, aux Philippines, à Madagascar, au Brésil, où il se nomme *guiratinga*, et au Mexique sous le nom d'*aztatl*.

LE HÉRON NOIR.

Troisième espèce.

SCHWENCKFELD seroit le seul des naturalistes qui auroit fait mention de ce héron, si les auteurs de l'Ornithologie italienne ne parloient pas aussi d'un héron de mer qu'ils disent être noir; celui de Schwenckfeld qu'il a vu en Silésie, c'est-à-dire, loin de la mer, pourroit donc ne pas être le même que celui des ornithologistes italiens. Au reste, il est aussi grand que notre héron gris; tout son plumage est noirâtre, avec un reflet de bleu sur les ailes; il paroît que l'espèce en est rare en Silésie : cependant on doit présumer qu'elle est plus commune ailleurs, et que cet oiseau fréquente les mers, car

il paroît se trouver à Madagascar, où il a un nom propre; mais on ne doit pas rapporter à cette espèce, comme l'a fait M. Klein, l'*ardea cœruleo-nigra* de Sloane, qui est le crabier de Labat, qui est beaucoup plus petit, et qui par conséquent doit être placé parmi les plus petits hérons que nous appellerons *crabiers*.

LE HÉRON POURPRÉ.

Quatrième espèce.

Le *héron pourpré du Danube* donné par Marsigli, et le *héron pourpré huppé* de nos planches enluminées, nous paroissent devoir se rapporter à une seule et même espèce; la huppe, comme l'on sait, est l'attribut du mâle, et les petites différences qui se trouvent dans les couleurs entre ces deux hérons, peuvent de même se rapporter au sexe ou à l'âge; quant à la grandeur elle est la même, car bien que M. Brisson

donne son héron pourpré huppé comme beaucoup moins gros que le héron pourpré de Marsigli, les dimensions dans le détail se trouvent être à très-peu-près égales, et tous deux sont de la grandeur du héron gris; le cou, l'estomac et une partie du dos, sont d'un beau roux-pourpré; de longues plumes effilées, de cette même belle couleur, partent des côtés du dos, et s'étendent jusqu'au bout des ailes en retombant sur la queue.

LE HÉRON VIOLET.

Cinquième espèce.

Ce héron nous a été envoyé de la côte de Coromandel; il a tout le corps d'un bleuâtre très-foncé, teint de violet; le dessus de la tête est de la même couleur, ainsi que le bas du cou, dont le reste est blanc; il est plus petit que le héron gris, et n'a au plus que trente pouces de longueur.

LA GARZETTE BLANCHE.

Sixième espèce.

Aldrovande désigne ce héron blanc, plus petit que le premier, par les noms de *garzetta* et de *garza bianca*, en le distinguant nettement de l'aigrette, qu'il a auparavant très-bien caractérisée : cet oiseau adulte est tout blanc, excepté le bec et les pieds qui sont noirs; il est bien plus petit que le grand héron blanc, n'ayant pas deux pieds de longueur. Oppien paroît avoir connu cette espèce. Klein et Linnæus n'en font pas mention, et probablement elle ne se trouve pas dans le Nord. Cependant le héron blanc dont parle Rzaczynski que l'on voit en Prusse, et qui a le bec et les pieds jaunâtres, paroît être une variété de cette espèce; car, dans le grand héron blanc, le bec et les pieds sont constamment noirs, d'autant plus qu'en France même cette

petite espèce de garzette est sujette à d'autres variétés. M. Hébert nous assure avoir tué en Brie, au mois d'avril, un de ces petits hérons blancs, pas plus gros de corps qu'un pigeon de volière, qui avoit les pieds verts, avec l'écaille lisse et fine, au lieu que les autres hérons ont communément cette écaille des pieds d'un grain grossier et farineux.

L'AIGRETTE.

Septième espèce.

Belon est le premier qui ait donné le nom d'*aigrette* à cette petite espèce de héron blanc, et vraisemblablement à cause des longues plumes soyeuses qu'il porte sur le dos, parce que ces belles plumes servent à faire des aigrettes pour embellir et relever la coiffure des femmes, le casque des guerriers et le turban des Sultans; ces plumes sont du plus grand prix en Orient;

elles étoient recherchées en France dès le temps de nos preux chevaliers qui en faisoient des panaches. Aujourd'hui, par un usage plus doux, elles servent à orner la tête, et rehausser la taille de nos belles; la flexibilité, la mollesse, la légéreté de ces plumes ondoyantes, ajoutent à la grace des mouvemens; et la plus noble comme la plus piquante des coiffures ne demande qu'une simple aigrette placée dans de beaux cheveux.

Ces plumes sont composées d'une côte très-déliée, d'où partent par paires, à petits intervalles, des filets très-fins et aussi doux que la soie; de chaque épaule de l'oiseau, sort une touffe de ces belles plumes, qui s'étendent sur le dos et jusqu'au-delà de la queue; elles sont d'un blanc de neige, ainsi que toutes les autres plumes qui sont moins délicates et plus fermes: cependant il paroît que l'oiseau jeune avant sa première mue, et peut-être plus

tard, a du gris ou du brun, et même du noir, mêlés dans son plumage. Un de ces oiseaux tué par M. Hébert, en Bourgogne, avoit tous les caractères de la jeunesse, et particulièrement ces couleurs brunes de la livrée du premier âge.

Cette espèce à laquelle on a donné le nom d'*aigrette*, n'en est pas moins un héron, mais c'est l'un des plus petits; il n'a communément pas deux pieds de longueur; adulte, il a le bec et les pieds noirs, il se tient de préférence aux bords de la mer, sur les sables et les vases : cependant il se perche et niche sur les arbres comme les autres hérons.

Il paroît que l'espèce de notre aigrette d'Europe se trouve en Amérique avec une autre espèce plus grande, dont nous donnerons la description dans l'article suivant ; il paroît aussi que cette même espèce d'Europe s'est répandue dans tous les climats et jusque dans les îles lointaines isolées, comme

aux îles Malouines et à l'île de Bourbon ; on la trouve en Asie, dans les plaines de l'Araxes, sur les bords de la mer Caspienne, et à Siam, au Sénégal et à Madagascar, où on l'appelle *lang-houron ;* mais pour les aigrettes noires, grises et pourprées, que les voyageurs Flacourt et Cauche placent dans cette même île, on peut les rapporter avec beaucoup de vraisemblance à quelqu'une des espèces précédentes de hérons, auxquels le panache dont la tête est ornée aura fait donner improprement le nom d'*aigrette*.

HÉRONS DU NOUVEAU CONTINENT.

LA GRANDE AIGRETTE.

Première espèce.

TOUTES les espèces précédentes de hérons sont de l'ancien continent, toutes celles qui suivent appartiennent au nouveau : elles sont très-nombreuses en

individus, dans ces régions où les eaux qui ne sont point contraintes se répandent sur de vastes espaces, et où toutes les terres basses sont noyées : la grande aigrette est sans contredit la plus belle de ces espèces, et ne se trouve pas en Europe ; elle ressemble à notre aigrette par le beau blanc de son plumage, sans mélange d'aucune autre couleur, et elle est du double plus grande, et par conséquent son magnifique parement de plumes soyeuses, est d'autant plus riche et plus volumineux ; elle a, comme l'aigrette d'Europe, le bec et les pieds noirs : à Cayenne, elle niche sur les petites îles qui sont dans les grandes savanes noyées ; elle ne fréquente pas les bords de la mer ni les eaux salées, mais se tient habituellement sur les eaux stagnantes et sur les rivières, où elle s'abrite dans les joncs ; l'espèce en est assez commune à la Guiane ; mais ces grands et beaux oiseaux ne vont pas en troupes, comme les petites ai-

grettes; ils sont aussi plus farouches, se laissent moins approcher, et se perchent rarement. On en voit à Saint-Domingue, où, dans la saison sèche, ils fréquentent les marais et les étangs: enfin, il paroît que cette espèce n'est pas confinée aux climats les plus chauds de l'Amérique, car nous en avons reçu quelques individus qui nous ont été envoyés de la Louisiane.

L'AIGRETTE ROUSSE.

Seconde espèce.

Cette aigrette, avec le corps d'un gris noirâtre, a les panaches du dos et les plumes effilées du cou d'un roux de rouille; elle se trouve à la Louisiane, et n'a pas tout-à-fait deux pieds de longueur.

LA DEMI-AIGRETTE.

Troisième espèce.

Nous donnons ces noms au *héron bleuâtre à ventre blanc de Cayenne*, de nos planches enluminées, pour désigner un caractère qui semble faire la nuance des aigrettes aux hérons : en effet, celui-ci n'a pas, comme les aigrettes, un panache sur le dos aussi étendu, aussi fourni ; mais seulement un faisceau de brins effilés qui lui dépassent la queue, et représentent en petit les touffes de l'aigrette ; ces brins, que n'ont pas les autres hérons, sont de couleur rousse ; cet oiseau n'a pas deux pieds de longueur ; le dessus du corps, le cou et la tête, sont d'un bleuâtre foncé, et le dessous du corps est blanc.

LE SOCO.

Quatrième espèce.

Soco, suivant Pison, est le nom générique des hérons au Brésil : nous l'appliquons à cette grande et belle espèce dont Marcgrave fait son second héron, et qui se trouve également à la Guiane et aux Antilles comme au Brésil ; il égale en grandeur notre héron gris ; il est huppé ; les plumes fines et pendantes qui forment sa huppe, et dont quelques-unes ont six pouces de long, sont d'un joli cendré ; suivant du Tertre, les vieux mâles seuls, portent ce bouquet de plumes ; celles qui pendent au bas du cou sont blanches et également délicates, douces et flexibles ; l'on peut de même en faire des panaches ; celles des épaules et du manteau sont d'un gris cendré-ardoisé, Pison, en remarquant que cet oiseau est ordinairement assez maigre, assure

néanmoins qu'il prend de la graisse dans la saison des pluies. Du Tertre qui l'appelle *crabier*, suivant l'usage des îles où ce nom se donne aux hérons, dit qu'il n'est pas aussi commun que les autres hérons, mais que sa chair est aussi bonne, c'est-à-dire, pas plus mauvaise.

LE HÉRON BLANC *à calotte noire.*

Cinquième espèce.

Ce héron, qui se trouve à Cayenne, a tout le plumage blanc, à l'exception d'une calotte noire sur le sommet de la tête, qui porte un panache de cinq ou six brins blancs; il n'a guère que deux pieds de longueur; il habite le haut des rivières à la Guiane, et il est assez rare. Nous lui joindrons le héron blanc du Brésil, la différence de grandeur pouvant n'être qu'une différence individuelle, la plaque noire, ainsi que la huppe, pouvant n'appartenir qu'au

mâle, et former son attribut distinctif, comme nous l'avons déjà remarqué pour la huppe dans la plupart des autres espèces de hérons.

LE HÉRON BRUN.

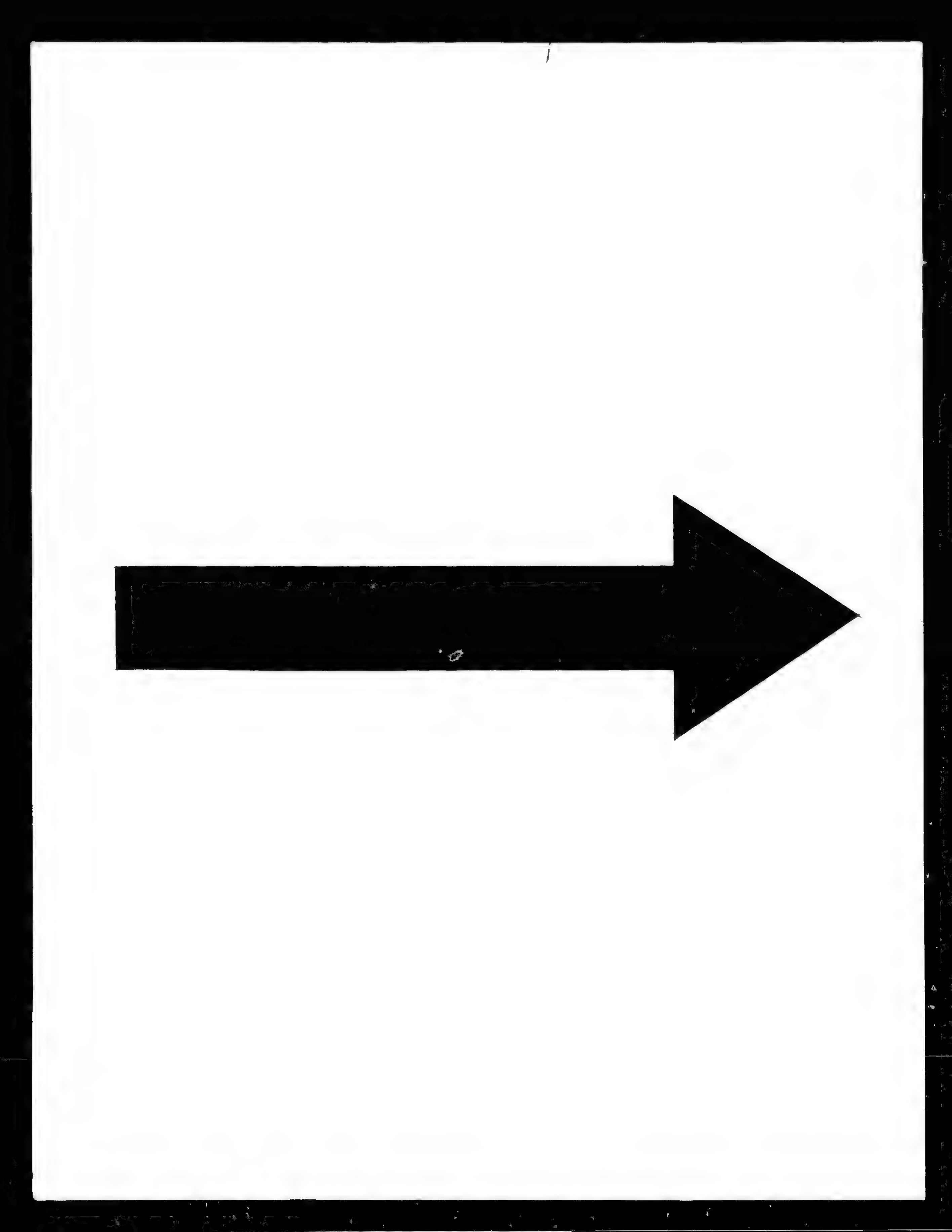
Sixième espèce.

Il est plus grand que le précédent, et comme lui naturel à la Guiane. Il a tout le dessus du corps d'un brun-noirâtre, dont la teinte est plus foncée sur la tête, et paroît ombrée de bleuâtre sur les ailes; le devant du cou est blanc, chargé de taches en pinceaux brunâtres; le dessous du corps est d'un blanc pur.

LE HÉRON AGAMI.

Septième espèce.

Nous ignorons sur quelle analogie peut être fondée la dénomination de *héron agami*, sous laquelle cette espèce



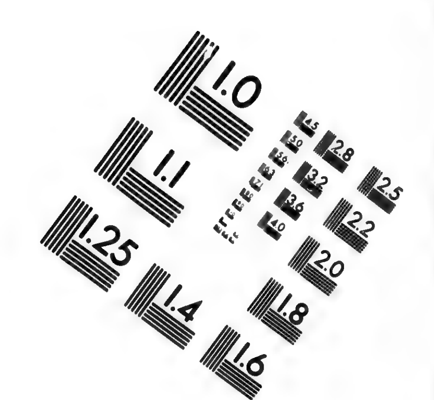
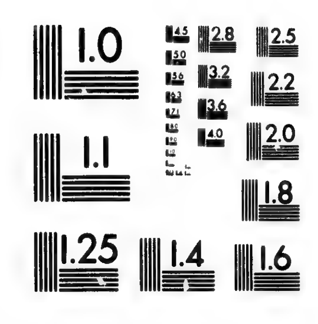
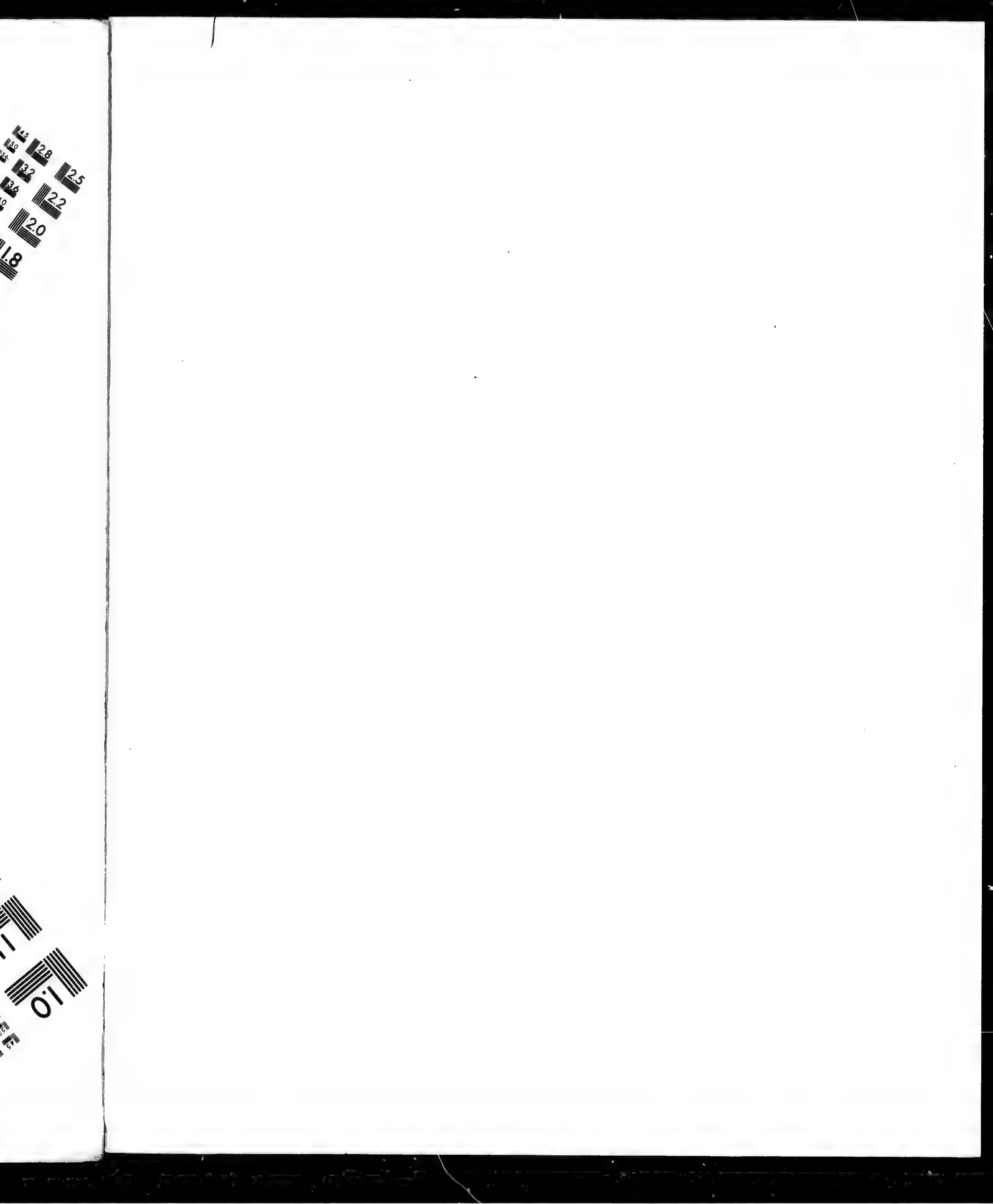


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



nous a été envoyée de Cayennne, si ce n'est sur le rapport des longues plumes qui couvrent la queue de l'agami, en dépassant les pennes, avec de longues plumes tombantes, qui recouvrent et dépassent de même la queue de ce héron, en quoi il a du rapport aux aigrettes; ces plumes sont d'un bleu clair; celles des ailes et du dos sont d'un gros bleu foncé; le dessous du corps est roux; le cou est de cette même couleur en devant, mais il est bleuâtre au bas et gros bleu en dessus; la tête est noire, avec l'occiput bleuâtre, d'où pendent de longs filets noirs.

L'HOCTI.

Huitième espèce.

NIEREMBERG interprète le nom mexicain de cet oiseau *hoactli* ou *toloactli*, par *avis sicca*, oiseau sec ou maigre, ce qui convient fort bien à héron; celui-ci est de moitié moins

grand que le héron commun. Sa tête est couverte de plumes noires, qui s'alongent sur la nuque en panache; le dessus des ailes et la queue sont de couleur grise; il a sur le dos quelques plumes d'un noir lustré de vert; tout le reste du plumage est blanc. La femelle porte un nom différent de celui du mâle *(hoacton fœmina)*; elle en diffère en effet par quelques couleurs dans le plumage; il est brun sur le corps, mélangé de quelques plumes blanches, et blanc au cou, mêlé de plumes brunes.

Cet oiseau se trouve sur le lac de Mexique; il niche dans les joncs, et a la voix forte et grave, ce qui semble le rapprocher du butor : les Espagnols lui donnent mal-à-propos le nom de *martinete pescador*, car il est très-différent du *martin-pêcheur*.

LE HOHOU.

Neuvième espèce.

C'EST encore par contraction du mot *xoxouquihoactli*, et qui se prononce *hohouquihoactli*, que nous avons formé le nom de cet oiseau avec d'autant plus de raison, que *hohou* est son cri; Fernandez, qui nous donne cette indication, ajoute que c'est un héron d'assez petite espèce; sa longueur est néanmoins de *deux coudées;* le ventre et le cou sont cendrés; le front est blanc et noir; le sommet de la tête et l'aigrette à l'occiput sont d'une couleur pourprée, et les ailes sont variées de gris et de bleuâtre. Ce héron est assez rare; on le voit de temps en temps sur le lac de Mexique, où il paroît venir des régions plus septentrionales.

LE GRAND HÉRON D'AMÉRIQUE.

Dixième espèce.

DANS le genre des oiseaux de marécages, c'est au Nouveau-Monde qu'appartiennent les plus grandes comme les plus nombreuses espèces. Catesby a trouvé en Virginie celle du *grand héron*, que cette dénomination caractérise assez, puisqu'il est le plus grand de tous les hérons connus; il a près de quatre pieds et demi de hauteur lorsqu'il est debout, et presque cinq pieds du bec aux ongles; son bec a sept ou huit pouces de longueur; tout son plumage est brun, hors les grandes pennes de l'aile qui sont noires; il porte une huppe de plumes brunes effilées; il vit non-seulement de poissons et de grenouilles, mais aussi de grands et de petits lézards.

LE HÉRON DE LA BAIE D'HUDSON.

Onzième espèce.

Ce héron est aussi très-grand ; il a près de quatre pieds du bec aux ongles ; une belle huppe d'un brun noir, jetée en arrière, lui ombrage la tête ; son plumage est d'un brun clair sur le cou, plus foncé sur le dos, et plus brun encore sur les ailes : les épaules et les cuisses sont d'un brun rougeâtre ; l'estomac est blanc ainsi que les grandes plumes qui pendent du devant du cou, lesquelles sont marquées de traits en pinceaux bruns.

LES CRABIERS.

Ces oiseaux sont des hérons encore plus petits que l'aigrette d'Europe; on leur a donné le nom de *crabiers*, parce qu'il y en a quelques espèces qui se nourrissent de *crabes* de mer, et prennent des écrevisses dans les rivières.

Dampier et Wafer en ont vu au Brésil, à Timor, à la Nouvelle-Hollande; ils sont donc répandus dans les deux hémisphères. Barrère dit que quoique les crabiers des îles de l'Amérique prennent des crabes, ils mangent aussi du poisson, et qu'ils pêchent sur les bords des eaux douces, ainsi que les hérons. Nous en connoissons neuf espéces dans l'ancien continent et treize dans le nouveau.

CRABIERS DE L'ANCIEN CONTINENT.

LE CRABIER CAIOT.

Première espèce.

ALDROVANDE dit qu'en Italie, dans le Boulonois, on appelle cet oiseau *quaiot*, *quaiotta*, apparemment par quelque rapport de ce mot à son cri; il a le bec jaune et les pieds verts; il porte sur la tête une belle touffe de plumes effilées, blanches au milieu, noires aux

deux bords; le haut du corps est recouvert d'un chevelu de ces longues plumes minces et tombantes, qui forment sur le dos de la plupart de ces oiseaux crabiers comme un second manteau; elles sont dans cette espèce d'une belle couleur rousse.

LE CRABIER ROUX.

Seconde espèce.

SELON Schwenckfeld, ce crabier est rouge (*ardea rubra*), ce qui veut dire d'un roux-vif, et non pas *marron*, comme traduit M. Brisson; il est de la grosseur d'une corneille; son dos est roux (*dorso rubicundo*); son ventre blanchâtre; les ailes ont une teinte de bleuâtre, et leurs grandes pennes sont noires. Ce crabier est connu en Silésie, et s'y nomme héron rouge (*rodter-reger*): il niche sur les grands arbres.

LE CRABIER MARRON.

Troisième espèce.

Après avoir ôté ce nom mal donné à l'espèce précédente par M. Brisson, nous l'appliquons à celle que le même naturaliste appelle *rousse,* quoiqu'Aldrovande la dise de couleur uniforme, passant du jaunâtre au marron, *ex croceo ad colorem castaneæ vergens :* mais s'il n'y a pas méprise dans les expressions, ces couleurs sont distribuées contre l'ordinaire, étant plus foncées dessous le corps, et plus claires sur le dos et les ailes; les plumes longues et étroites, qui recouvrent la tête et flottent sur le cou, sont variées de jaune et de noir; un cercle rouge entoure l'œil qui est jaune; le bec, noir à la pointe, est vert-bleuâtre près de la tête; les pieds sont d'un rouge foncé; ce crabier est fort petit, car Aldrovande, comptant tous les crabiers pour

des hérons, dit *cœteris ardeis ferè omnibus minor est.*

LE GUACCO.

Quatrième espèce.

C'EST encore ici un petit crabier connu en Italie, dans les vallées du Boulonois, sous le nom de *sguacco.* Son dos est d'un jaune rembruni *(ex luteo ferrugineus);* les plumes des jambes sont jaunes, celles du ventre blanchissantes; les plumes, minces et tombantes de la tête et du cou, sont variées de jaune, de blanc et de noir; ce crabier est plus hardi et plus courageux que les autres hérons; il a les pieds verdâtres, l'iris de l'œil jaune, entouré d'un cercle noir.

LE CRABIER DE MAHON.

Cinquième espèce.

CET oiseau, nommé dans nos planches enluminées, *héron huppé de Ma-*

hon, est un crabier, même de petite taille, et qui n'a pas dix-huit pouces de longueur : il a les ailes blanches ; le dos roussâtre ; le dessus du cou d'un roux-jaunâtre, et le devant gris-blanc ; sa tête porte une belle et longue huppe de brins gris-blanc et roussâtres.

LE CRABIER DE COROMANDEL.

Sixième espèce.

Ce crabier a du rapport avec le précédent ; il a de même du roux sur le dos, du roux-jaune et doré sur la tête et au bas du devant du cou, et le reste du plumage blanc, mais il est sans huppe ; cette différence, qui pourroit s'attribuer au sexe, ne nous empêcheroit pas de le rapporter à l'espèce précédente, si celle-ci n'étoit plus grande de trois pouces.

LE CRABIER BLANC ET BRUN.

Septième espèce.

Le dos brun ou couleur de terre d'ombre, tout le cou et la tête marqués de longs traits de cette couleur sur un fond jaunâtre; l'aile et le dessus du corps blancs; tel est le plumage de ce crabier que nous avons reçu de Malaca : il a dix-neuf pouces de longueur.

LE CRABIER NOIR.

Huitième espèce.

M. Sonnerat a trouvé ce crabier à la Nouvelle-Guinée; il est tout noir, et a dix pouces de longueur. Dampier place à la Nouvelle-Guinée de petits *preneurs d'écrevisses* à plumage *blanc-de-lait;* ce pourroit être quelque espèce de crabier, mais qui ne nous est pas jusqu'ici parvenue, et que cette notice seule nous indique.

LE PETIT CRABIER.

Neuvième espèce.

C'EST assez caractériser cet oiseau que de lui donner le nom de *petit crabier;* il est en effet plus petit que tous les crabiers, plus même que le *blongios,* et n'a pas onze pouces de longueur. Il est naturel aux Philippines; il a le dessus de la tête, du cou et du dos, d'un roux-brun; le roux se trace sur le dos par petites lignes transversales; ondulantes sur le fond brun: le dessus de l'aile est noirâtre, frangé de petits festons inégaux, blancs-roussâtres; les pennes de l'aile et de la queue sont noires.

LE BLONGIOS.

Dixième espèce.

LE blongios est, en ordre de grandeur, la dernière de ces nombreuses espèces

que la nature a multipliées en répétant la même forme sur tous les modules, depuis la taille du grand héron, égal à la cigogne, jusqu'à celle du plus petit crabier et du blongios, qui n'est pas plus grand qu'un râle; car le blongios ne diffère des crabiers que par les jambes un peu basses, et le cou en proportion encore plus long : aussi les Arabes de Barbarie, suivant le docteur Shaw, lui donnent-ils le nom de *boo-onk,* long cou, ou à la lettre, *père du cou.* Il l'alonge et le jette en avant comme par ressort en marchant, ou lorsqu'il cherche sa nourriture; il a le dessus de la tête et du dos noir à reflets verdâtres, ainsi que les pennes des ailes et de la queue; le cou, le ventre, le dessous des ailes, d'un roux-marron, mêlé de blanc et de jaunâtre; le bec et les pieds sont verdâtres.

Il paroît que le blongios se trouve fréquemment en Suisse; on le connoît à peine dans nos provinces de France,

où on ne l'a rencontré qu'égaré, et apparemment emporté par quelque coup de vent, ou poussé de quelque oiseau de proie. Le blongios se trouve sur les côtes du Levant, aussi bien que sur celles de Barbarie; M. Edwards en représente un qui lui étoit venu d'Alep; il différoit de celui que nous venons de décrire en ce que ses couleurs étoient moins foncées, que les plumes du dos étoient frangées de roussâtre, et celles du devant du cou et du corps marquées de petits traits bruns; différences qui paroissent être celles de l'âge ou du sexe de l'oiseau; ainsi ce blongios du Levant, dont M. Brisson fait sa seconde espèce, et le blongios de Barbarie ou *boo-onk* du docteur Shaw, sont les mêmes, selon nous, que notre blongios de Suisse.

Toutes les espèces précédentes de crabiers appartiennent à l'ancien continent : nous allons faire suivre celles qui se trouvent dans le nouveau, en



observant pour les crabiers la même distribution que pour les hérons.

CRABIERS DU NOUV. CONTINENT.

LE CRABIER BLEU.

Première espèce.

Ce crabier est très-singulier en ce qu'il a le bec bleu comme tout le plumage, en sorte que, sans ses pieds verts, il seroit entièrement bleu; les plumes du cou et de la tête ont un beau reflet sur bleu; celles du bas du cou, du derrière de la tête et du bas du dos, sont minces et pendantes; ces dernières ont jusqu'à un pied de long, elles couvrent la queue, et la dépassent de quatre doigts; l'oiseau est un peu moins gros qu'une corneille, et pèse quinze onces; on en voit quelques-uns à la Caroline, et seulement au printemps; néanmoins Catesby ne paroît pas croire qu'ils y fassent leurs petits, et il dit qu'on ignore

d'où ils viennent. Cette même belle espèce se retrouve à la Jamaïque, et paroît même s'être divisée en deux races ou variétés dans cette île.

LE CRABIER BLEU A COU BRUN.

Seconde espèce.

Tout le corps de ce crabier est d'un bleu sombre, et, malgré cette teinte très-foncée, nous n'en eussions fait qu'une espèce avec la précédente, si la tête et le cou de celui-ci n'étoient d'un roux brun, et le bec d'un jaune foncé; au lieu que le premier a la tête et le bec bleus. Cet oiseau se trouve à Cayenne, et peut avoir dix-neuf pouces de longueur.

LE CRABIER GRIS-DE-FER.

Troisième espèce.

Cet oiseau, que Catesby donne pour un butor, est certainement un petit

héron ou crabier; tout son plumage est d'un bleu-obscur et noirâtre, excepté le dessus de la tête qui est relevé en huppe d'un jaune-pâle, d'où partent à l'occiput trois ou quatre brins blancs; il y a aussi une large raie blanche sur la joue, jusqu'aux coins du bec; l'œil est protubérant, l'iris en est rouge et la paupière verte; de longues plumes effilées naissent sur les côtés du dos, et viennent, en tombant, dépasser la queue; les jambes sont jaunes; le bec est noir et fort, et l'oiseau pèse une livre et demie. On voit, dit Catesby, de ces crabiers à la Caroline dans la saison des pluies; mais, dans les îles de Bahama, ils sont en bien plus grand nombre, et font leurs petits dans des buissons qui croissent dans les fentes des rochers; ils sont en si grande quantité dans quelques-unes de ces îles, qu'en peu d'heures deux hommes peuvent prendre de leurs petits pour charger un canot; car ces oiseaux, quoique déjà grands et en état

de s'enfuir, ne s'émeuvent que difficilement, et se laissent prendre par nonchalance; ils se nourrissent de crabes plus que de poisson, et les habitans de ces îles les nomment *preneurs de cancres;* leur chair, dit Catesby, est de très-bon goût, et ne sent point le marécage.

LE CRABIER BLANC A BEC ROUGE.

Quatrième espèce.

Un bec rouge et des pieds verts, avec l'iris de l'œil jaune, et la peau qui l'entoure rouge comme le bec, sont les seules couleurs qui tranchent sur le beau blanc du plumage de cet oiseau; il est moins grand qu'une corneille, et se trouve à la Caroline au printemps, et jamais en hiver; son bec est un peu courbé, et Klein remarque, à ce sujet, que, dans plusieurs espèces étrangères du genre des hérons, le bec n'est pas aussi droit que dans nos hérons et nos butors.

LE CRABIER CENDRÉ.

Cinquième espèce.

Ce crabier de la Nouvelle-Espagne n'est pas plus gros qu'un pigeon; il a le dessus du corps cendré-clair, les pennes de l'aile mi-parties de noir et de blanc; le dessous du corps blanc; le bec et les pieds bleuâtres; à ces couleurs on peut juger que le P. Feuillée se trompe en rapportant cette espèce à la famille du butor, autant qu'en lui appliquant mal-à-propos le nom de *calidris*, qui appartient aux oiseaux nommés *chevaliers*, et non à aucune espèce de crabier ou de héron.

LE CRABIER POURPRÉ.

Sixième espèce.

Ce crabier pourpré n'a qu'un pied de longueur; le dessus du cou, du dos et des épaules, est d'un marron-pour-

pré; la même teinte éclaircie couvre tout le dessous du corps; les pennes de l'aile sont rouge-bai foncé; la tête est rouge-bai clair, avec le sommet noir.

LE CRACRA

Septième espèce.

Cracra est le cri que ce crabier jette en volant, et le nom que les Français de la Martinique lui donnent; les naturels de l'Amérique l'appellent *jaboutra;* le P. Feuillée, qui l'a trouvé au Chili, le décrit dans les termes suivans: « Il a la taille *d'un gros poulet*, et son plumage est très-varié; il a le sommet de la tête cendré-bleu, le haut du dos tanné, mêlé de couleur feuille-morte; le reste du manteau est un mélange agréable de bleu-cendré, de vert-brun et de jaune; les couvertures de l'aile sont, partie d'un vert-obscur bordées de jaunâtre, et partie noires; les pennes sont de cette dernière couleur, et

frangées de blanc; la gorge et la poitrine sont variées de taches feuille-morte sur fond blanc; les pieds sont d'un beau jaune. »

LE CRABIER CHALYBÉ.

Huitième espèce.

Le dos et la tête de ce crabier sont de couleur *chalybée*, c'est-à-dire couleur d'acier poli; il a les longues pennes de l'aile verdâtres, marquées d'une tache blanche à la pointe; le dessus de l'aile est varié de brun, de jaunâtre et de couleur d'acier; la poitrine et le ventre sont d'un blanc varié de cendré et de jaunâtre; ce petit crabier est à peine de la grandeur d'un pigeon; il se trouve au Brésil : c'est là tout ce qu'en dit Marcgrave.

LE CRABIER VERT.

Neuvième espèce.

Cet oiseau, très-riche en couleurs, est dans son genre l'un des plus beaux; de longues plumes d'un vert-doré couvrent le dessus de la tête, et se détachent en huppe; des plumes de même couleur, étroites et flottantes, couvrent le dos; celles du cou et de la poitrine sont d'un roux ou rougeâtre-foncé; les grandes pennes de l'aile sont d'un verd très-sombre; les couvertures d'un vert-doré vif; la plupart bordées de fauve ou de marron. Ce joli crabier a dix-sept ou dix-huit pouces de longueur; il se nourrit de grenouilles et de petits poissons comme de crabes; il ne paroît à la Caroline et en Virginie que l'été, et vraisemblablement il retourne en automne dans des climats plus chauds, pour y passer l'hiver.

LE CRABIER VERT TACHETÉ.

Dixième espèce.

Cet oiseau, un peu moins grand que le précédent, n'en diffère pas beaucoup par les couleurs, seulement il a les plumes de la tête et de la nuque d'un vert-doré sombre et à reflet bronzé, et les longs effilés du manteau du même vert-doré, mais plus clair; les pennes de l'aile, d'un brun-foncé, ont leur côté extérieur nuancé de vert-doré, et celles qui sont les plus près du corps ont une tache blanche à la pointe; le dessus de l'aile est moucheté de points blancs, sur un fond brun nuancé de vert-doré; la gorge tachetée de brun sur blanc; le cou est marron, et garni au bas de plumes grises tombantes. Cette espèce se trouve à la Martinique.

LE ZILATAT.

Onzième espèce.

Nous abrégeons ainsi le nom mexixain de *hoitzilaztatl*, pour conserver à ce crabier l'indication de sa terre natale; il est tout blanc avec le bec rougeâtre vers la pointe, et les jambes de même couleur; c'est l'un des plus petits de tous les crabiers, étant à peine de la grandeur d'un pigeon.

LE CRABIER ROUX *à tête et queue vertes.*

Douzième espèce.

Ce crabier n'a guère que seize pouces de longueur; il a le dessus de la tête et la queue d'un vert-sombre; même couleur sur une partie des couvertures de l'aile, qui sont frangées de fauve; les longues plumes minces du dos sont teintes d'un pourpre foible; le cou est roux, ainsi que le ventre, dont

la teinte tire au brun. Cette espèce nous a été envoyée de la Louisiane.

LE CRABIER GRIS *à tête et queue vertes*.

Treizième espèce.

Ce crabier, qui nous a été envoyé de Cayenne, a beaucoup de rapport avec le précédent, et tous deux en ont avec le crabier vert, dixième espèce, sans cependant lui ressembler assez pour n'en faire qu'une seule et même espèce; la tête et la queue sont également d'un vert-sombre, ainsi qu'une partie des couvertures de l'aile; un gris-ardoisé-clair domine sur le reste du plumage.

LE BEC-OUVERT.

L'espèce à laquelle nous donnons ici le nom de *bec-ouvert* a des traits qui la rappellent au genre des hérons, et en même temps elle en a d'autres qui l'en

éloignent ; elle a de plus une de ces singularités ou défectuosités que nous avons déjà remarquées sur un petit nombre d'êtres, reste des essais imparfaits que, dans les premiers temps, dut produire et détruire la force organique de la nature. Le nom de *bec-ouvert*, marque cette difformité ; le bec de cet oiseau est en effet ouvert et béant sur les deux tiers de sa longueur ; la partie du dessus et celle du dessous se déjetant également en dehors, laissent entr'elles un large vide, et ne se rejoignent qu'à la pointe. On trouve cet oiseau aux grandes Indes, et nous l'avons reçu de Pondichery ; il a les pieds et les jambes du héron, mais n'en porte qu'à demi le caractère sur l'ongle du doigt du milieu, qui s'élargit bien en dedans en lame avancée, mais qui n'est point dentelée à la tranche ; les pennes de ses ailes sont noires ; tout le reste du plumage est d'un gris-cendré clair ; son bec, noirâtre à la racine, est blanc

ou jaunâtre dans le reste de sa longueur, avec plus d'épaisseur et de largeur que celui du héron; la longueur totale de l'oiseau est de treize à quatorze pouces. On ne nous a rien appris de ses habitudes naturelles.

LE BUTOR.

Quelque ressemblance qu'il y ait entre les hérons et les butors, leurs différences sont si marquées qu'on ne peut s'y méprendre; ce sont en effet deux familles distinctes et assez éloignées, pour ne pouvoir se réunir ni même s'allier. Les butors ont les jambes beaucoup moins longues que les hérons, le corps un peu plus charnu, et le cou très-fourni de plumes, ce qui le fait paroître beaucoup plus gros que celui des hérons. Malgré l'espèce d'insulte attachée à son nom, le butor est moins stupide que le héron, mais il est encore plus sauvage; on ne le voit presque jamais; il n'habite que les marais

e de sa lon-
ur et de lar-
la longueur
reize à qua-
a rien appris
s.

R.

e qu'il y ait
utors, leurs
ées qu'on ne
ont en effet
t assez éloi-
se réunir ni
ont les jam-
ues que les
lus charnu,
mes, ce qui
lus gros que
espèce d'in-
le butor est
, mais il est
e voit pres-
les marais



Deseve del. Vᵉ Tardieu Sculp.

1. LE BUTOR. 2. LE CAURALE.

d'une certaine étendue où il y a beaucoup de joncs. Il se tient de péférence sur les grands étangs environnés de bois; il y mène une vie solitaire et paisible, couvert par des roseaux, défendu sous leur abri du vent et de la pluie; également caché pour le chasseur qu'il craint et pour la proie qu'il guette, il reste des jours entiers dans le même lieu, et semble mettre toute sa sûreté dans la retraite et l'inaction; au lieu que le héron, plus inquiet, se remue et se découvre davantage en se mettant en mouvement tous les jours vers le soir; c'est alors que les chasseurs l'attendent au bord des marais couverts de roseaux où il vient s'abattre. Le butor, au contraire, ne prend son vol à la même heure, que pour s'élever et s'éloigner sans retour; ainsi, ces deux oiseaux, quoiqu habitans des mêmes lieux, ne doivent guère se rencontrer, et ne se réunissent jamais en famille commune.

Ce n'est qu'en automne et au coucher du soleil, selon Willulghby, que le butor prend son essor pour voyager, ou du moins pour changer de domicile. On le prendroit dans son vol pour un héron, si de moment à moment il ne faisoit entendre une voix toute différente, plus retentissante et plus grave, *côb*, *côb;* et ce cri, quoique désagréable, ne l'est pas autant que la voix effrayante qui lui a mérité le nom de butor, *botaurus, quasi boatus tauri;* c'est une espèce de mugissement *hi-rhond* qu'il répète cinq ou six fois de suite au printemps, et qu'on entend d'une demi-lieue. La plus grosse contre-basse rend un son moins ronflant sous l'archet. Pourroit-on imaginer que cette voix épouvantable fût l'accent du tendre amour? mais ce n'est en effet que le cri du besoin physique et pressant d'une nature sauvage, grossière et farouche jusque dans l'expression du desir, et ce besoin une fois

satisfait, le mâle fuit sa femelle ou la repousse lors même qu'elle le recherche avec empressement, et sans que ses avances aient aucun succès après une première union presque momentanée; aussi vivent-ils à part chacun de leur côté. « Il m'est souvent arrivé, dit M. Hébert, de faire lever en même temps deux de ces oiseaux; j'ai toujours remarqué qu'ils partoient à plus de deux cents pas l'un de l'autre, et qu'ils se posoient à égale distance. » Cependant il faut croire que les accès du besoin et les approches instantanées se répètent peut-être à d'assez grands intervalles, s'il est vrai que le butor mugisse tant qu'il est en amour; car ce mugissement commence au mois de février, et on l'entend encore au temps de la moisson. Les gens de la campagne disent que, pour faire ce cri mugissant, le butor plonge le bec dans la vase. Le premier ton de ce bruit énorme ressemble à une

forte aspiration, et le second à une expiration retentisssante dans une cavité; mais ce fait supposé est très-difficile à vérifier, car cet oiseau est toujours si caché qu'on ne peut le trouver, ni le voir de près; les chasseurs ne parviennent aux endroits d'où il part qu'en traversant les roseaux, souvent dans l'eau jusqu'au dessus du genou.

A toutes ces précautions, pour se rendre invisible et inabordable, le butor semble ajouter une ruse de défiance; il tient sa tête élevée, et comme il a plus de deux pieds et demi de hauteur, il voit par-dessus les roseaux sans être apperçu du chasseur; il ne change de lieu qu'à l'approche de la nuit dans la saison d'automne, et il passe le reste de sa vie dans une inaction qui lui a fait donner par Aristote le surnom de *paresseux*. Tout son mouvement se réduit en effet à se rejeter sur une grenouille ou un petit poisson, qui vient se livrer lui-même à ce pêcheur indolent.

Le nom d'*asterias* ou de *stellaris*, donné au butor par les anciens, vient, suivant Scaliger, de ce vol du soir par lequel il s'élance droit en haut vers le ciel, et semble se perdre sous la voûte étoilée; d'autres tirent l'origine de ce nom des taches dont est semé son plumage, lesquelles néanmoins sont disposées plutôt en pinceaux qu'en étoiles; elles chargent tout le corps de mouchetures ou hachures noirâtres; elles sont jetées transversalement sur le dos dans un fond brun-fauve, et tracées longitudinalement sur fond blanchâtre au devant du cou, à la poitrine et au ventre; le bec du butor est de la même forme que celui du héron; sa couleur, comme celle des pieds, est verdâtre; son ouverture est très-large, il est fendu fort au-delà des yeux, tellement qu'on les diroit situés sur la mandibule supérieure. L'ouverture de l'oreille est grande, la langue, courte et aiguë, ne va pas jusqu'à moitié du

bec, mais la gorge est capable de s'ouvrir à y loger le poing; ses longs doigts s'accrochent aux roseaux, et servent à le soutenir sous leurs débris flottans; il fait grande capture de grenouilles; en automne il va dans les bois chasser aux rats, qu'il prend fort adroitement et avale tout entiers; dans cette saison, il devient fort gras; quand il est pris, il s'irrite, se défend et en veut surtout aux yeux; sa chair doit être de mauvais goût, quoiqu'on en mangeât autrefois dans le même temps que celle du héron faisoit un mets distingué.

Les œufs du butor sont gris-blanc-verdâtre; il en fait quatre ou cinq, pose son nid au milieu des roseaux, sur une touffe de joncs; et c'est assurément par erreur, et en confondant le héron et le butor, que Belon dit qu'il perche son nid au haut des arbres; ce naturaliste paroît se tromper également en prenant le butor pour l'*onocrotale* de Pline,

quoique distingué d'ailleurs dans Pline même, par des traits assez reconnoissables. Au reste, ce n'est pas par rapport à son mugissement si *gros*, suivant l'expression de Belon, *qu'il n'y a bœuf qui pût crier si haut, que* Pline a pu appeler le butor *un petit oiseau,* si tant est qu'il faille, avec Belon, appliquer au butor le passage de ce naturaliste, où il parle de l'oiseau *taurus,* qui se trouve, dit-il, dans le territoire d'*Arles,* et fait entendre *des mugissesemens pareils à ceux d'un bœuf.*

Le butor se trouve par-tout où il y a des marais assez grands pour lui servir de retraite; on le connoît dans la plupart de nos provinces; il n'est pas rare en Angleterre, et assez fréquent en Suisse et en Autriche; on le voit aussi en Silésie, en Danemarck, en Suède. Les régions les plus septentrionales de l'Amérique ont de même leur espèce de butor, et l'on en trouve d'autres espèces dans les contrées mé-

dionales; mais il paroît que notre butor, moins dur que le héron, ne supporte pas nos hivers, et qu'il quitte le pays quand le froid devient trop rigoureux; d'habiles chasseurs nous assurent ne l'avoir jamais rencontré aux bords des ruisseaux ou des sources dans le temps des grands froids; et, s'il lui faut des eaux tranquilles et des marais, nos longues gelées doivent être pour lui une saison d'exil. Willulghby semble l'insinuer, et regarder son vol élancé, après le coucher du soleil en automne, comme un départ pour des climats plus chauds.

Aucun observateur ne nous a donné de meilleurs renseignemens que M. Baillon sur les habitudes naturelles de cet oiseau : voici l'extrait de ce qu'il a bien voulu m'en écrire.

« Les butors se trouvent dans presque toutes les saisons de l'année, à Montreuil-sur-mer et sur les côtes de Picardie, quoiqu'ils soient voyageurs;

on les voit en grand nombre dans les mois de décembre, quelquefois une seule pièce de roseaux en cache des douzaines.

Il y a peu d'oiseaux qui se défendent avec autant de sang froid; il n'attaque jamais, mais lorsqu'il est attaqué, il combat courageusement, et se bat bien sans se donner beaucoup de mouvemens. Si un oiseau de proie fond sur lui, il ne fuit pas; il l'attend debout, et le reçoit sur le bout de son bec, qui est très-aigu; l'ennemi blessé s'éloigne en criant. Les vieux buzards n'attaquent jamais le butor, et les faucons communs ne le prennent que par derrière et lorsqu'il vole; il se défend même contre le chasseur qui l'a blessé; au lieu de fuir il l'attend, lui lance dans les jambes des coups de bec si violens, qu'il perce les bottines et pénètre fort avant dans les chairs; plusieurs chasseurs en ont été blessés grièvement; on est obligé d'assommer ces

oiseaux, car ils se défendent jusqu'à la mort.

Quelquefois, mais rarement, le butor se renverse sur le dos, comme les oiseaux de proie, et se défend autant des griffes qu'il a très-longues, que du bec; il prend cette attitude lorsqu'il est surpris par un chien.

La patience de cet oiseau égale son courage ; il demeure, pendant des heures entières, immobile, les pieds dans l'eau est caché par les roseaux; il y guette les anguilles et les grenouilles; il est ausi indolent et aussi mélancolique que la cigogne : hors le temps des amours où il prend du mouvement et change de lieu, dans les autres saisons, on ne peut le trouver qu'avec des chiens. C'est dans les mois de février et de mars, que les mâles jettent, le matin et le soir, un cri qu'on pourroit comparer à l'explosion d'un fusil d'un gros calibre; les femelles accourent de loin à ce cri, quelquefois une douzaine en-

toure un seul mâle, car, dans cette espèce comme dans celle des canards, il existe plus de femelles que de mâles: ils piaffent devant elles, et se battent contre les mâles qui surviennent. Il font leurs nids presque sur l'eau, au milieu des roseaux, dans le mois d'avril : le temps de l'incubation est de vingt-quatre à vingt-cinq jours; les jeunes naissent presque nus, et sont d'une figure hideuse; ils semblent n'être que cou et jambes; ils ne sortent du nid que plus de vingt jours après leur naissance; le père et la mère les nourrissent, dans les premiers temps, de sangsues, de lézards, et de frai de grenouilles, et ensuite de petites anguilles; les premières plumes qui leur viennent sont rousses, comme celles des vieux; leurs pieds et le bec sont plus blancs que verts. Les buzards, qui dévastent les nids de tous les autres oiseaux de marais, touchent rarement à celui du butor; le père et la

mère y veillent sans cesse et le défendent; les enfans n'osent en approcher, ils risqueroient de se faire crever les yeux.

Il est facile de distinguer les butors mâles par la couleur et par la taille, étant plus beaux, plus roux et plus gros que les femelles; d'ailleurs ils ont les plumes de la poitrine et du cou plus longues.

La chair de cet oiseau, sur-tout celle des ailes et de la poitrine, est assez bonne à manger, pourvu que l'on en ôte la peau, dont les vaisseaux capillaires sont remplis d'une huile âcre et de mauvais goût, qui se répand dans les chairs par la cuisson, et lui donne alors une forte odeur de marécage.

Oiseaux de l'ancien continent qui ont rapport au Butor.

LE GRAND BUTOR.

Première espèce.

GESNER est le premier qui ait parlé de cet oiseau, dont l'espèce nous paroît faire la nuance entre la famille des hérons et celle des butors; les habitans des bords du lac Majeur en Italie, l'appellent *ruffey*, suivant Aldrovande; il a le cou roux avec des taches de blanc et de noir; le dos et les ailes sont de couleur brune, et le ventre est roux; sa longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est au moins de trois pieds et demi, et jusqu'aux ongles de plus de quatre pieds; le bec a huit pouces, il est jaune ainsi que les pieds: la figure, dans Aldrovande, présente une huppe dont Gesner ne parle pas; mais il dit que le cou est

grêle, ce qui semble indiquer que cet oiseau n'est pas un franc butor ; aussi Aldrovande remarque-t-il que cette espèce paroît mélangée de celle du héron gris et du butor, et qu'on la croiroit métive de l'une et de l'autre, tant elle tient du héron gris par la tête, les taches de la poitrine, la couleur du dos et des ailes, et la grandeur, en même temps qu'elle ressemble au butor par les jambes et par le reste du plumage, à l'exception qu'il n'est point tacheté.

LE PETIT BUTOR.

Seconde espèce.

Cette petite espèce de butor, vue sur le Danube par le comte Marsigli, a le plumage roussâtre rayé de petites lignes brunes; le devant du cou blanc et la queue blanchâtre; son bec n'a pas trois pouces de long, en jugeant, par cette longueur du bec, de ses autres dimensions que Marsigli ne donne pas,

et en les supposant proportionnelles, ce butor doit être le plus petit de tous ceux de notre continent.

Au reste, nous devons observer que Marsigli paroît se contredire sur les couleurs de cet oiseau, en l'appelant *ardea viridi flavescens.*

LE BUTOR BRUN RAYÉ.

Troisième espèce.

C'EST encore ici un oiseau du Danube : Marsigli le désigne par le nom de *butor brun*, et le regarde comme faisant une espèce particulière; il est aussi petit que le précédent; tout son plumage est rayé de lignes brunes, noires et roussâtres, mêlées confusément, de manière qu'il en résulte en gros une couleur brune.

LE BUTOR ROUX.

Quatrième espèce.

Tout le plumage de ce butor est d'une couleur uniforme, roussâtre-claire sous le corps, et plus foncée sur le dos; les pieds sont bruns, et le bec est jaunâtre. Aldrovande dit que cette espèce lui a été envoyée d'Epidaure, et il y réunit celle d'un jeune butor, pris dans les marais près de Bologne, qui même n'avoit pas encore les couleurs de l'âge adulte : il ajoute que cet oiseau lui a paru appartenir de plus près aux butors qu'aux hérons. Au reste, il se pourroit, suivant la conjecture de M. Salerne, que ce fût cette même petite espèce de butor qui se voit quelquefois en Sologne, et que l'on y connoît sous le nom de *quoimeau*. Marsigli place aussi sur le Danube cette espèce, qui est la troisième d'Aldrovande, et les auteurs de l'Ornithologie

italienne disent qu'elle est naturelle au pays de Bologne.

Il paroît qu'elle se trouve aussi en Alsace, car M. le docteur Hermann nous a mandé qu'il avoit eu un de ces butors roux qui a constamment refusé toute nourriture, et s'est laissé mourir d'inanition; il ajoute que, malgré ses longues jambes, ce butor montoit sur un petit arbre dont il pouvoit embrasser la tige en tenant le bec et le cou verticalement et dans la même ligne.

LE PETIT BUTOR DU SÉNÉGAL.

Cinquième espèce.

Nous rapporterons aux butors l'oiseau donné dans nos planches enluminées sous le nom de petit *héron du Sénégal*, qui en effet paroît, à son cou raccourci, et bien garni de plumes, être un butor plutôt qu'un héron; il est aussi d'une très-petite espèce, puisqu'il n'a pas plus d'un pied de longueur.

LE POUACRE, ou BUTOR TACHETÉ.

Sixième espèce.

Les chasseurs ont donné le nom de *pouacre* à cet oiseau ; sa grosseur est celle d'une corneille, et il a plus de vingt pouces du bec aux ongles ; tout le fond de son plumage est brun, foncé aux pennes de l'aile, clair au-devant du cou et au-dessous du corps ; parsemé sur la tête, le dessus du cou, du dos et sur les épaules, de petites taches blanches, placées à l'extrémité des plumes ; chaque penne de l'aile est aussi terminée par une tache blanche.

Nous lui rapporterons le *pouacre de Cayenne*, qui paroît n'en différer qu'en ce que le fond du plumage sur le dos est plus noirâtre, et que le devant du corps est tacheté de pinceaux bruns, sur fond blanchâtre ; légères différences qui ne paroissent pas caractériser assez une diversité d'espèce entre ces

oiseaux d'autant plus que la grandeur est la même.

Oiseaux du nouveau continent qui ont rapport au Butor.

L'ÉTOILÉ.

Première espèce.

CET oiseau est le *butor brun de la Caroline* de Catesby; il se trouve aussi à la Jamaïque, et nous lui donnons le nom d'*étoilé*, parce que son plumage, entièrement brun, est semé sur l'aile de quelques taches blanches, jetées comme au hasard dans cette teinte obscure; ces taches lui donnent quelque rapport avec l'espèce précédente ; il est un peu moins grand que le butor d'Europe; il fréquente les étangs et les rivières loin de la mer, et dans les endroits les plus élevés du pays. Outre cette espèce, qui paroît répandue dans plusieurs contrées de l'Amérique sep-

tentrionale, il paroît qu'il en existe une autre vers la Louisiane, plus semblable à celle d'Europe.

LE BUTOR JAUNE DU BRÉSIL.

Seconde espèce.

PAR les proportions même que Marcgrave donne à cet oiseau, en le rapportant aux hérons, on juge que c'est plutôt un butor qu'un héron; la grosseur du corps est celle d'un canard; le cou est long d'un pied; le corps de cinq pouces et demi; la queue de quatre; les pieds et la jambe de plus de neuf; tout le dos avec l'aile est en plumes brunes lavées de jaune; les pennes de l'aile sont mi-partie de noir et de cendré, et coupées transversalement de lignes blanches; les longues plumes pendantes de la tête et du cou sont d'un jaune-pâle ondé de noir; celles du bas du cou, de la poitrine et du ventre, sont d'un blanc ondé de brun et

frangées de jaune à l'entour. Nous remarquerons, comme chose singulière, qu'il a le bec dentelé vers la pointe, tant en bas qu'en haut.

LE PETIT BUTOR DE CAYENNE.

Troisième espèce.

Ce petit butor n'a guère qu'un pied ou treize pouces de longueur; tout son plumage, sur un fond gris roussâtre, est tacheté de brun noir par petites lignes transversales très-pressées, ondulantes et comme vermiculées en forme de zigzags et de pointes au bas du cou, à l'estomac et aux flancs; le dessus de la tête est noir; le cou, très-fourni de plumes, paroît presque aussi gros que le corps.

LE BUTOR DE LA BAIE D'HUDSON.

Quatrième espèce.

La livrée commune à tous les butors est un plumage fond roux ou roussâtre

plus ou moins haché et coupé de lignes et de traits bruns ou noirâtres, et cette livrée se retrouve dans le butor de la baie d'Hudson : il est moins gros que celui d'Europe; sa longueur, du bec aux ongles, n'est guère que de deux pieds six pouces.

L'ONORÉ.

Cinquième espèce.

Nous plaçons à la suite des butors du nouveau continent, les oiseaux nommés *onorés*, dans nos planches enluminées. Ce nom se donne à Cayenne à toutes les espèces de hérons. Cependant les onorés dont il s'agit ici, nous paroissent se rapporter de beaucoup plus près à la famille du butor : ils en ont la forme et les couleurs, et n'en diffèrent qu'en ce que leur cou est moins fourni de plumes, quoique plus garni et moins grêle que le cou des hérons. Ce premier onoré est presque

aussi grand, mais un peu moins gros que le butor d'Europe; tout son plumage est agréablement marqueté et largement coupé par bandes noires transversales en zigzags, sur fond roux au-dessus du corps et gris-blanc au-dessous.

L'ONORÉ RAYÉ.

Sixième espèce.

Cette espèce est un peu plus grande que la précédente, et la longueur de l'oiseau est de deux pieds et demi; les grandes pennes de l'aile et de la queue sont noires; tout le manteau est joliment ouvragé par de petites lignes très-fines de roux, de jaunâtre et de brun, qui courent transversalement en ondulant et formant des demi-festons; le dessus du cou et la tête son d'un roux-vif, coupé encore de petites lignes brunes; le devant du cou et du corps est blanc, légèrement marqué de quelques traits bruns.

Ces deux espèces d'onorés nous ont été envoyées par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne. Ils se cachent dans les ravines creusées par les eaux dans les savanes, et ils fréquentent le bord des rivières : pendant les sécheresses, ils se tiennent fourrés dans les herbes épaisses ; ils partent de très-loin, et on n'en trouve jamais deux ensemble. Lorsque l'on en blesse un, il ne faut l'approcher qu'avec précaution, car il se met sur la défensive, en retirant le cou et frappant un grand coup de bec, et cherchant à le diriger dans les yeux ; les habitudes de l'onoré sont les mêmes que celles de nos hérons.

M. de la Borde a vu un onoré privé ou plutôt captif dans une maison ; il y étoit continuellement à l'affût des rats ; il les attrapoit avec une adresse supérieure à celle des chats ; mais, quoiqu'il fût depuis deux ans dans la maison, il se tenoit toujours dans des endroits

cachés, et, quand on l'approchoit, il cherchoit, d'un air menaçant, à fixer les yeux. Au reste, l'une et l'autre espèces de ces onorés paroissent être sédentaires chacune dans leur contrée; et toutes deux sont assez rares.

L'ONORÉ DES BOIS.

Septième espèce.

On appelle ainsi cette espèce à la Guiane; nous lui laissons cette dénomination, suivant notre usage de conserver aux espèces étrangères le nom qu'elles portent dans leur pays natal, puisque c'est le seul moyen pour les habitans de les reconnoître, et pour nous de les leur demander. Celle-ci se trouve à la Guiane et au Brésil; Marcgrave la comprend sous le nom générique de *soco*, avec les hérons; mais elle nous paroît avoir beaucoup de rapport aux deux espèces précédentes d'onorés, et par conséquent aux butors; le plumage

est, sur le dos, le croupion, les épaules, d'un noirâtre tout pointillé de jaunâtre, et, ce qui n'est pas ordinaire, ce plumage est le même sur la poitrine, le ventre et les côtés; le dessus du cou est d'un blanc mêlé de tâches longitudinales, noires et brunes : Marcgrave dit que le cou est long d'un pied, et que la longueur totale du bec aux ongles est d'environ trois pieds.

LE BIHOREAU.

La plupart des naturalistes ont désigné le bihoreau sous le nom de *corbeau de nuit (nycticorax)*; et cela d'après l'espèce de croassement étrange, ou plutôt de râlement effrayant et lugubre qu'il fait entendre pendant la nuit; c'est le seul rapport que le bihoreau ait avec le corbeau, car il ressemble au héron par la forme et l'habitude du corps; mais il en diffère en ce qu'il a le cou plus court et plus fourni, la tête plus grosse, et le bec moins effilé et plus

épais; il est aussi plus petit, n'ayant qu'environ vingt pouces de longueur; son plumage est noir, à reflet vert sur la tête et la nuque; vert-obscur sur le dos; gris-de-perle sur les ailes et la queue, et blanc sur le reste du corps; le mâle porte sur la nuque du cou des brins, ordinairement au nombre de trois, très-déliés, d'un blanc de neige, et qui ont jusqu'à cinq pouces de longueur; de toutes les plumes d'aigrette, celles-ci sont les plus belles et les plus précieuses; elles tombent au printemps, et ne se renouvellent qu'une fois par an; la femelle est privée de cet ornement, et elle est assez différente du mâle, pour avoir été méconnue par quelques naturalistes. La neuvième espèce de héron de M. Brisson n'est en effet que cette même femelle; elle a tout le manteau d'un cendré-roussâtre, des taches en pinceaux de cette même teinte sur le cou, et le dessus du corps gris-blanc.

Le bihoreau niche dans les rochers, suivant Belon, qui dérive de là son ancien nom *roupeau;* mais, selon Schwenckfeld et Willulghby, c'est sur les aulnes, près des marais, qu'il établit son nid; ce qui ne peut se concilier qu'en supposant que ces oiseaux changent d'habitude à cet égard suivant les circonstances, en sorte que, dans les plaines de la Silésie ou de la Hollande, ils s'établissent sur les arbres aquatiques, au lieu que, sur les côtes de Bretagne, où Belon les a vus, ils nichent dans les rochers : on assure que leur ponte est de trois ou quatre œufs blancs.

Le bihoreau paroît être un oiseau de passage; Belon en a vu un exposé sur le marché au mois de mars; Schwenckfeld assure qu'il part de Silésie au commencement de l'automne, et qu'il revient avec les cigognes au printemps; il fréquente également les rivages de la mer et les rivières ou marais de l'in-

térieur des terres. On en trouve en France dans la Sologne, en Toscane sur les lacs de *Fucecchio* et de *Bientine;* mais l'espèce en est par-tout plus rare que celle du héron; elle est aussi moins répandue et ne s'est pas étendue jusqu'en Suède.

Avec des jambes moins hautes et un cou plus court que le héron, le bihoreau cherche sa pâture moitié dans l'eau, moitié sur terre, et vit autant de grillons, de limaces et autres insectes terrestres, que de grenouilles et de poissons; il reste caché pendant le jour, et ne se met en mouvement qu'à l'approche de la nuit: c'est alors qu'il fait entendre son cri *ka, ka, ka*, que Willulghby compare aux sanglots du vomissement d'un homme.

Le bihoreau a les doigts très-longs: les pieds et les jambes sont d'un jaune-verdâtre; le bec est noir, et légèrement arqué dans la partie supérieure; ses yeux sont brillans, et l'iris forme un

cercle rouge ou jaune-aurore autour de la prunelle.

LE BIHOREAU DE CAYENNE.

Ce bihoreau d'Amérique est aussi grand que celui d'Europe, mais il paroît moins gros dans toutes ses parties; le corps est plus menu, les jambes sont plus hautes; le cou, la tête et le bec sont plus petits; le plumage est d'un cendré-bleuâtre sur le cou et au-dessous du corps; le manteau est noir frangé de cendré sur chaque plume; la tête est enveloppée de noir, et le sommet en est blanc; il y a aussi un trait blanc sous l'œil; ce bihoreau porte un panache composé de cinq ou six brins, dont les uns sont blancs et les autres noirs.

LE CAURALE, ou PETIT PAON *des roses*.

Le plumage de cet oiseau est riche en couleurs, quoiqu'elles soient toutes

sombres : et, pour en donner une idée, on ne peut mieux le comparer qu'aux ailes de ces beaux papillons phalènes, où le noir, le brun, le roux, le fauve et le gris-blanc, entremelés en ondes, en zones, en zigzags, forment de toutes ces teintes un ensemble moelleux et doux. Tel est le plumage du caurâle, particulièrement sur les ailes et la queue; la tête est coiffée de noir, avec de longues lignes blanches dessus et dessous l'œil; le bec est exactement un bec de râle, excepté qu'il est d'une dimension un peu plus longue, comme toutes celles de cet oiseau, dont la tête, le cou et le corps sont plus alongés que dans le râle; sa queue, longue de cinq pouces, dépasse l'aile pliée en deux; son pied est gros et haut de vingt-six lignes, et la partie nue de la jambe l'est de dix. Le rudiment de membrane entre le doigt extérieur et celui du milieu est plus étendu et plus marqué que dans le râle. La longueur

totale, depuis la pointe du bec, qui a vingt-sept lignes, jusqu'à celle de la queue, est de quinze pouces.

Cet oiseau n'a point encore été décrit, et n'est connu que depuis peu de temps. On le trouve, mais assez rarement, dans l'intérieur des terres de la Guiane, en remontant les rivières, dont il habite les bords; il vit solitaire et fait entendre un sifflement lent et plaintif, qu'on imite pour le faire approcher.

LE COURLIRI, OU COURLAN.

Le nom de courlan ou courliri ne doit pas faire imaginer que cet oiseau ait de grands rapports avec les courlis; il en a beaucoup plus avec les hérons, dont il a la stature et presque la hauteur. Sa longueur, du bec aux ongles, est de deux pieds huit pouces; la partie nue de la jambe, prise avec le pied, a sept pouces; le bec en a quatre. Il est droit dans

presque toute sa longueur, il se courbe foiblement vers la pointe ; et ce n'est que par ce rapport que le courlan s'approche des courlis, dont il diffère par la taille, et toute l'habitude de sa forme est très-ressemblante à celle des hérons ; de plus on voit à l'ongle du grand doigt, la tranche saillante du côté intérieur, qui représente l'espèce de peigne dentelé de l'ongle du héron. Le plumage du courlan est d'un beau brun, qui devient rougeâtre et cuivreux aux grandes pennes de l'aile et de la queue ; chaque plume du cou porte dans son milieu un trait de pinceau blanc. Cette espèce est nouvelle, et nous a été envoyée de Cayenne, sous le nom de *courliri*, d'où on lui a donné celui de *courlan* dans nos planches enluminées.



Espèces connues dans ce genre.

(Tête huppée, bec long comme la tête.)

L'Oiseau royal, ***ardea Pavonina.***
La Demoiselle de Numidie, ***ardea Virgo.***

(Tête chauve.)

La Grue brune, ***ardea Canadensis.***
La Grue commune, ***ardea Grus.***
La Grue blanche, ***ardea Americana.***
La Grue à collier, ***ardea Antigone.***

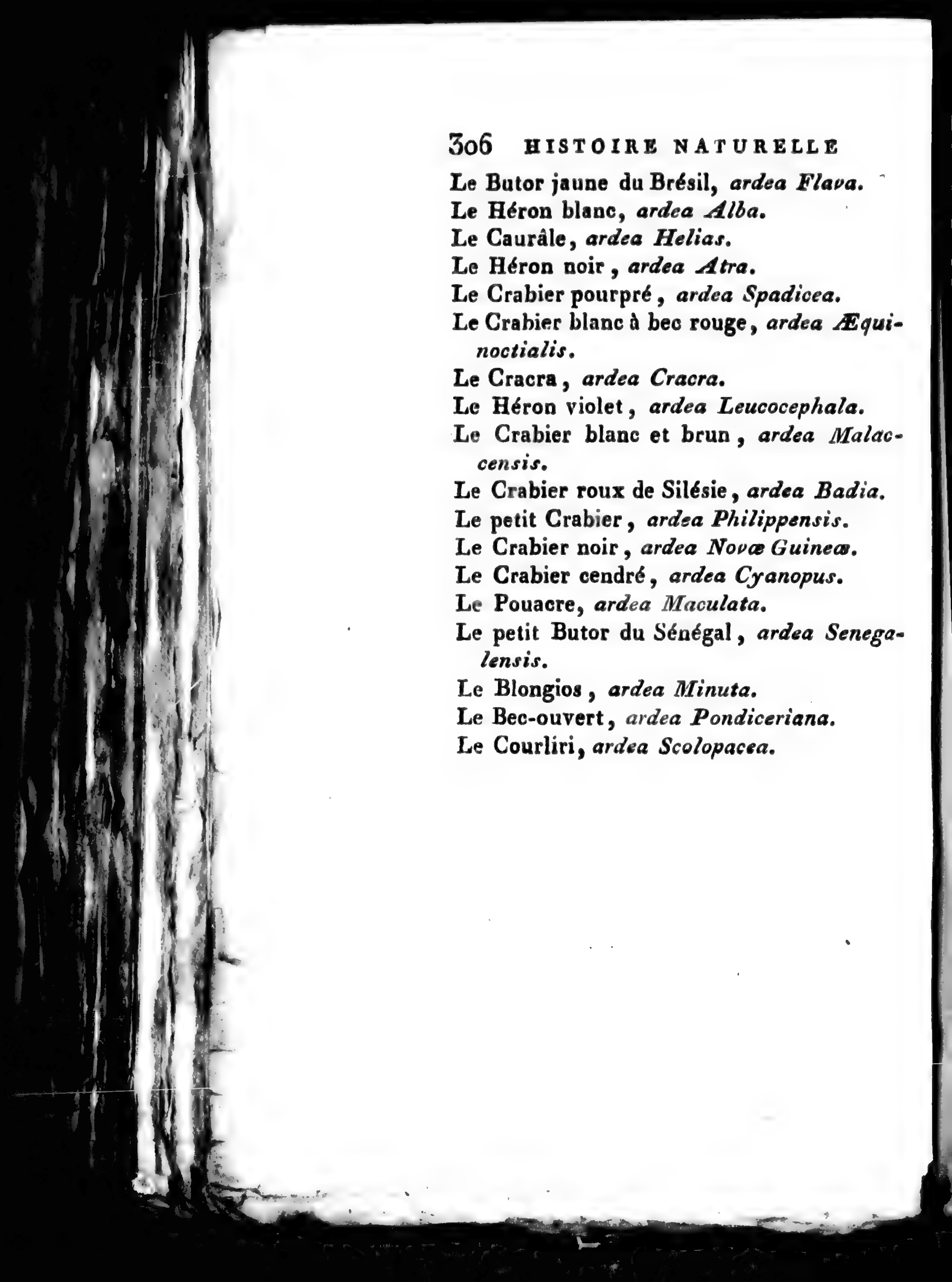
(Orbites des yeux nues.)

La Cigogne vulgaire, ***ardea Ciconia.***
La Maguari, ***ardea Maguari.***
La Cigogne brune, ***ardea Nigra.***

(Ongle du doigt intermédiaire crénelé en dedans.)

Le Héron commun, ***ardec Major.***
Le Bihoreau, ***ardea Nycticorax.***
Le Bihoreau de Cayenne, ***ardea Cayennensis.***
Le Héron pourpré, ***ardea Purpurea.***
L'Aigrette, ***ardea Garzetta.***

La Demi-Aigrette, *ardea Leucogaster.*
L'Aigrette rousse, *ardea Rufescens.*
La grande Aigrette, *ardea Egretta.*
L'Agami, *ardea Agami.*
Le Soco, *ardea Cocoi.*
L'Hocti, *ardea Hoactli.*
L'Hohou, *ardea Hohu.*
Le grand Héron d'Amérique, *ardea Herodias.*
Le Crabier roux de la Louisiane, *ardea Ludoviciana.*
Le Crabier de Bahama, *ardea Violacea.*
Le Crabier bleu et le Chalybé, *ardea Cærulea.*
Le Héron d'Hudson, *ardea Hudsonias.*
Le Guacco, *ardea Comata.*
Le Caiot, *ardea Squaiotta.*
Le Crabier marron, *ardea Erythropus.*
Le Crabier vert, *ardea Virescens.*
Le Butor, *ardea Stellaris.*
Le grand Butor, *ardea Botaurus.*
Le Butor roux, *ardea Soloniensis.*
Le petit Butor, *ardea Marsigli.*
Le Butor brun rayé, *ardea Danubialis.*
Le petit Butor de Cayenne, *ardea Undulata.*
L'Onoré des bois, *ardea Brasiliensis.*
L'Onoré proprement dit, *ardea Tigrina.*
L'Onoré rayé, *ardea Lineata.*



Le Butor jaune du Brésil, *ardea Flava.*
Le Héron blanc, *ardea Alba.*
Le Caurâle, *ardea Helias.*
Le Héron noir, *ardea Atra.*
Le Crabier pourpré, *ardea Spadicea.*
Le Crabier blanc à bec rouge, *ardea Æquinoctialis.*
Le Cracra, *ardea Cracra.*
Le Héron violet, *ardea Leucocephala.*
Le Crabier blanc et brun, *ardea Malaccensis.*
Le Crabier roux de Silésie, *ardea Badia.*
Le petit Crabier, *ardea Philippensis.*
Le Crabier noir, *ardea Novæ Guineæ.*
Le Crabier cendré, *ardea Cyanopus.*
Le Pouacre, *ardea Maculata.*
Le petit Butor du Sénégal, *ardea Senegalensis.*
Le Blongios, *ardea Minuta.*
Le Bec-ouvert, *ardea Pondiceriana.*
Le Courliri, *ardea Scolopacea.*

XLVIIe GENRE.

LE COUREUR, *CORRIRA*.

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec droit, étroit.

LE COUREUR.

Tous les oiseaux qui nagent, et dont les doigts sont unis par des membranes, ont le pied court, la jambe reculée, et souvent en partie cachée dans le ventre ; leurs pieds, construits et disposés comme des rames à large palme, à manche raccourci, [illegible] position oblique, semblent être faits exprès pour aider le mouvement du petit navire

animé. L'oiseau est lui-même le vaisseau, le gouvernail et le pilote; mais, au milieu de cette grande troupe de navigateurs ailés, trois espèces d'oiseaux forment comme un groupe isolé : ils ont à la vérité les pieds garnis d'une membrane comme les autres oiseaux nageurs, mais ils sont en même temps montés sur de grandes jambes ou plutôt sur de hautes échasses, et, par ce caractère, ils se rapprochent des oiseaux de rivage ; et, tenant à deux grands genres très-différens, ces trois espèces forment un de ces degrés intermédiaires, une de ces nuances qu'en tout a tracées la nature.

Ces trois oiseaux, à pieds palmés et à hautes jambes, sont l'avocette, le flammant ou *phénicoptère* des anciens, et le *coureur,* ainsi nommé, dit Aldrovande, de la célérité avec laquelle on le voit courir sur les rivages. Ce naturaliste, par qui seul nous connoissons cet oiseau, nous apprend qu'il

n'est pas rare en Italie ; nous ne le connoissons point en France ; et, selon toute apparence, il ne se trouve pas dans les autres contrées de l'Europe, ou du moins il y est extrêmement rare. Charleton dit en avoir vu un individu, sans faire mention du lieu d'où il venoit. Selon Aldrovande, les cuisses de cet oiseau coureur sont courtes à proportion de la hauteur des jambes ; le bec jaune dans son étendue, et noir à la pointe ; il est court, et ne s'ouvre pas beaucoup ; le manteau est couleur de gris-de-fer, et le ventre blanc ; deux plumes blanches, à pointe noire, couvrent la queue. C'est tout ce que rapporte ce naturaliste, sans rien ajouter sur les dimensions ni la grandeur du corps, qui, dans sa figure, sont à-peu-près les mêmes que celles du pluvier.

Aristote et Athénée parlent également d'un oiseau à course rapide, sous le nom de *trochilos*, en disant *qu'il vient en temps calme chercher sa nourriture*

sur l'eau ; mais ce trochilos est-il un oiseau palmipède et nageur, comme le dit Aldrovande, qui le rapporte à son oiseau coureur? ou, comme l'indique Ælien, le trochilos n'est-il pas un oiseau de rivage du genre des poules d'eau ou des pluviers à collier? C'est ce qui me paroît difficile à décider par le peu de renseignemens que nous ont laissé les anciens. Tout ce qui résulte de leurs notices, c'est que ce *trochilos* est de la classe des oiseaux aquatiques, et c'est au moins avec une espèce de convenance qu'Ælien lui applique ce que l'antiquité disoit de l'oiseau qui entre hardiment dans la gueule du crocodile pour manger les sangsues, et qui l'avertit de l'approche de la mangouste, *ichneumon ;* cette fable a été appliquée, avec autant d'absurdité qu'il est possible d'en mettre à l'application d'une fable, à un petit oiseau des bois, qui est le roitelet-troglodyte, et cela par une erreur de noms, le roitelet-tro-

glodyte ayant quelquefois reçu le nom de *trochilos* à cause de son vol tournoyant.

Espèce connue dans ce genre.

Le Coureur, *corrira Italica.*

XLVIII[e] GENRE.

L'AVOCETTE, *RECURVIROSTRA.*

(Pieds à quatre doigts.)

Caractère générique : bec subulé-aminci, applati, recourbé en haut.

L'AVOCETTE.

Les oiseaux à pieds palmés ont presque tous les jambes courtes, l'avocette les a très-longues ; et cette disproportion, qui suffiroit presque seule pour distinguer cet oiseau des autres palmipèdes, est accompagnée d'un caractère encore plus frappant par sa singularité, c'est le renversement du bec ; sa cour-

RELLE

NRE.

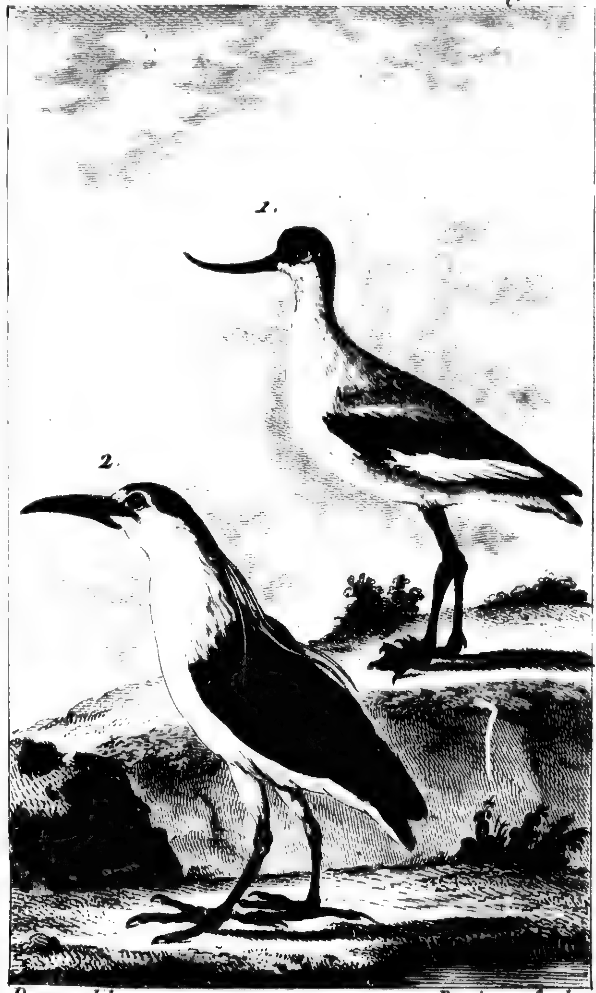
RVIROSTRA.

ts.)

bulé-aminci,
haut.

T E.

és ont pres-
s, l'avocette
dispropor-
seule pour
itres palmi-
in caractère
singularité,
ec; sa cour-



Deseve del. Racine Sculp.

1 . L'AVOCETTE . 2 . LE BIHOREAU .

bure, tournée en haut, présente un arc de cercle relevé, dont le centre est au-dessus de la tête; ce bec est d'une substance tendre et presque membraneuse à sa pointe; il est mince, foible, grêle, comprimé horizontalement, incapable d'aucune défense et d'aucun effort. C'est encore une de ces erreurs, ou, si l'on veut, de ces essais de la nature, au-delà desquels elle n'a pu passer sans détruire elle-même son ouvrage; car, en supposant à ce bec un degré de courbure de plus, l'oiseau ne pourroit atteindre ni saisir aucune sorte de nourriture, et l'organe donné pour la subsistance et la vie ne seroit qu'un obstacle qui produiroit le dépérissement et la mort. L'on doit donc regarder le bec de l'avocette comme l'extrême des modèles qu'a pu tracer ou du moins conserver la nature; et c'est en même temps, et par la même raison, le trait le plus éloigné du dessin des formes sous lesquelles se présente



le bec dans tous les autres oiseaux.

Il est même difficile d'imaginer comment cet oiseau se nourrit à l'aide d'un instrument avec lequel il ne peut ni becqueter ni saisir, mais tout au plus sonder le limon le plus mou; aussi se borne-t-il à chercher dans l'écume des flots le frai des poissons, qui paroît être le principal fonds de sa nourriture; il se peut aussi qu'il mange des vers, car l'on ne trouve ordinairement dans ses viscères qu'une matière glutineuse, grasse au toucher, d'une couleur tirant sur le jaune-orangé, dans laquelle on reconnoît encore le frai du poisson et des débris d'insectes aquatiques; cette substance gélatineuse est toujours mêlée, dans le ventricule, de petites pierres blanches et cristallines, et quelquefois il y a dans les intestins une matière grise ou d'un vert terreux, qui paroît être ce sédiment limonneux que les eaux douces, entraînées par les pluies, déposent sur le fond de leur lit. L'avo-

cette fréquente les embouchures des rivières et des fleuves de préférence aux autres plages de la mer.

Cet oiseau, qui n'est qu'un peu plus gros que le vanneau, a les jambes de sept à huit pouces de hauteur; le cou long et la tête arrondie; son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps, et coupé de noir sur le dos; la queue est blanche, le bec noir, et les pieds sont bleus.

On voit l'avocette courir, à la faveur de ses hautes jambes, sur des fonds couverts de cinq à six pouces d'eau; mais, pour parcourir les eaux plus profondes, elle se met à la nage, et dans tous ses mouvemens elle paroît vive, alerte, inconstante; elle séjourne peu dans les mêmes lieux, et, dans ses passages sur nos côtes de Picardie en avril et en novembre, elle part souvent dès le lendemain de son arrivée; en sorte que les chasseurs ont grand'peine à en tuer ou saisir quelques-unes; elles sont

encore plus rares dans l'intérieur des terres que sur les côtes. Cependant M. Salerne dit qu'on en a vu s'avancer assez loin sur la Loire, et il assure que ces oiseaux sont en grand nombre sur les côtes du Bas-Poitou, et qu'ils y font leurs nichées.

Il paroît, à la route que tiennent les avocettes dans leur passage, qu'aux approches de l'hiver elles voyagent vers le midi, et retournent au printemps dans le nord; car il s'en trouve en Danemarck, en Suède, à la pointe du sud de l'île d'Oëland, sur les côtes orientales de la Grande-Bretagne; il en arrive aussi des volées sur la côte occidentale de cette île, qui n'y séjournent qu'un mois ou deux, et disparoissent à l'approche du grand froid; ces oiseaux ne font que passer en Prusse; on les voit très-rarement en Suède, et, suivant Aldrovande, ils ne paroissent guère plus souvent en Italie; cependant ils y sont bien connus et bien

nommés. Quelques chasseurs ont assuré que leur cri peut s'exprimer par les syllabes *crex, crex;* mais ce léger indice ne suffit pas pour qu'on puisse soupçonner que l'oiseau nommé *crex* par Aristote, soit le même que l'avocette; car le *crex*, dit ce philosophe, *est en guerre avec le loriot et le merle;* or il est très-certain que l'avocette n'a rien à démêler avec ces deux oiseaux des bois; et d'ailleurs ce cri *crex*, *crex*, est également celui de la barge et du râle de terre.

On trouve à la plupart des avocettes de la boue sur le croupion, et les plumes en paroissent usées par les frottemens; apparemment ces oiseaux essuient leur bec à leurs plumes, ou l'y logent pour dormir, sa forme ne paroissant pas moins embarrassante pour le placer durant le repos, que pour s'en servir dans l'action, à moins que l'oiseau ne dorme, comme les pigeons, la tête sur la poitrine.

M. Baillon, qui nous communique ces faits, est persuadé que l'avocette, dans le premier âge, est grise ; et ce qui fonde son opinion, c'est qu'au temps du passage de novembre on en voit plusieurs qui ont les extrémités des plumes scapulaires grises, ainsi que celles du croupion ; or, ces plumes et celles qui couvrent les ailes, sont celles qui conservent le plus long-temps la livrée de la naissance : la couleur terne des grandes pennes des ailes, et la teinte pâle des pieds, qui dans l'adulte sont d'un beau bleu, ne laissent pas douter d'ailleurs que les avocettes à plumage mêlé de gris ne soient les jeunes ; il y a peu de différences extérieures dans cette espèce entre le mâle et la femelle ; les vieux ont beaucoup de noir, mais les vieilles femelles en ont presque autant ; seulement il paroît que la taille de celle-ci est généralement un peu plus petite, et que la tête des premiers est plus ronde, avec

le tubercule charnu qui s'élève sous la peau près de l'œil plus enflé; il n'y a pas non plus de quoi établir une variété dans l'espèce, sur ce que les avocettes de Suède ont le croupion noir, selon Linnæus, et que celles qui vivent en grand nombre sur un certain lac de Basse-Autriche, ont le croupion blanc, comme le fait observer Kramer.

Soit timidité, soit finesse, l'avocette évite les piéges, et elle est fort difficile à prendre; son espèce, comme on l'a vu, n'est bien commune nulle part, et paroît peu nombreuse en individus.

Espèce connue dans ce genre.

L'Avocette, *recurvirostra Avocetta*.

FIN DU TOME HUITIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET